

CLIMBIÉ



par BERNARD B. DADIÉ

SEGHERS

Climbié

PREMIERE PARTIE

Climbié lâche le bout de charbon de bois qui lui sert de craie, écarte deux piquets de la clôture, saute par-dessus des tas d'immondices et pique droit devant lui. Il court. A ses oreilles, retentit la voix impérieuse de l'instituteur qui, l'index en baïonnette agressive au bout de son bras dressé comme un mousqueton prêt à vomir sa charge de plomb, avait crié à deux gaillards : « Amenez-moi ici ce moustique-là. »

Il n'avait pas attendu la suite de la phrase pour prendre le large. A peine entrevue la tête de l'instituteur à la fenêtre, son cœur avait bondi. Il l'entendait déjà dire : « File, file vite, avant que je ne t'assomme. »

Le sable crisse sous les pas des deux « grands » lancés à ses trousses. Climbié entend leurs respirations haletantes et croit sentir leurs doigts le prendre au collet. Les dents serrées, les poings fermés, les yeux ouverts et fixes, il court. Il ne doit pas se fatiguer le premier. Il voudrait se retourner brusquement et, d'une poignée de sable, aveugler ces deux hommes. Ah ! que n'a-t-il les pouvoirs miraculeux de ces êtres étranges dont parlent les contes ; il disparaîtrait là, devant eux.

Le vent hurle à ses oreilles, essaie de freiner son élan. Son cœur vient cogner contre la barrière des côtes qu'il n'arrive pas à défoncer pour se frayer un passage.

BERNARD B. DADIÉ

Cet instituteur, il l'avait vu, hier encore, battre un élève jusqu'au sang. Cette vision lui rend des ailes. Ah ! non, il ne sera pas battu jusqu'au sang, lui ! Il fonce, ne regarde même pas où il pose les pieds, car ses pieds ont acquis des yeux. Son corps ? Il ne le sent pas. Tout en lui participe à cette fuite, les fesses, le dos, les jambes, les bras, le tronc, la tête, tout en lui, fuit les coups de rotin de l'instituteur.

Climbié était dégoûté de cette école où l'on ne permettait pas aux enfants d'écrire sur les grands tableaux que sont les murs. Péniblement on calligraphie une lettre, deux lettres que, tête penchée, on admire ensuite, satisfait du progrès réalisé. Puis on efface, on recommence afin de se faire la main. Avoir dix-huit en écriture, ce n'est pas facile et moins facile encore d'obtenir un de ces bons points que tout élève exhibe orgueilleusement. On efface. Ça salit un peu le mur. C'est tout. Est-ce une faute bien grave qu'écrire sur le mur de l'école ? La joie d'apprendre pour l'enfant, l'enthousiasme qui l'emporte, dirigent ses mains ; sa fringale de savoir, son désir ardent de lire rapidement tous les livres de classe, lui mettent le charbon entre les doigts, lui font tirer la langue, pencher la tête, tout cela, hélas, n'est pas compris des grandes personnes. Si l'on ne peut écrire sur les murs de l'école, sur quels autres murs pourrait-on écrire ? Vraiment les grandes personnes, d'habitude si réfléchies, ne le sont plus lorsqu'elles ont affaire à des gosses...

Climbié avait d'abord écrit sur le sable ces mystérieuses lettres de l'alphabet que l'on confond souvent entre elles, mais qui ont chacune un nom. Or le vent les avait effacées. Si le vent était resté tranquille, tout cela ne serait pas arrivé, et Climbié n'aurait pas eu à ses trousses ces deux gaillards décidés à l'amener à l'instituteur.

Et puis, le mur n'est pas sale, les lettres sont proprement écrites... Où était donc le mal en tout cela pour qu'on le pourchasse ? Eh bien, on ne l'aura pas. Aucune chicotte ne cinglera son dos.

Climbié court toujours. D'un côté, l'océan enfile la voix pour l'effrayer parce qu'il voudrait aller s'y jeter, et de l'autre, ce sont les cases, les ruelles.

Mais aura-t-il assez de force pour atteindre le village ? Ses limiers maintenant gagnent du terrain à chaque enjambée.

Il court, décidé à fuir toujours, à courir jusqu'à l'embouchure de la Comoé, jusqu'au bout du monde, jusqu'au dernier souffle, jusqu'à ce que les autres aient cessé de le poursuivre ou que lui-

CLIMBIÉ

même tombe mort... C'est décidé : il ne retournera pas vivant devant cet instituteur.

A son approche, les porcs, dérangés dans leurs festins, grognent mais battent en retraite. Les tessons de bouteilles, les multiples ferrailles, les pointes, ne le blessent pas, les ipoméas ne lui saisissent pas les pieds : tous semblent favoriser sa fuite... Se rendre ? Non ! il faut fuir... Les rotins, le sang ! oui, il faut fuir. Mais les pieds ne peuvent plus traîner le corps qui s'alourdit de fatigue... Dieu soit loué ! Voilà un vieux qui s'approche, sa poire à lavement en main et la pipe à la bouche. Climbié se dirige vers lui, le saisit à bras-le-corps, en lui demandant protection. Les poursuivants aussi s'arrêtent, discutent longuement avec le vieux, puis s'en retournent en faisant bien comprendre à Climbié, par des gestes de la tête et des doigts, qu'on l'attendra le lendemain à l'école. Climbié les laisse partir. Par mille détours, tressautant à chaque rencontre, examinant chaque ruelle avant de la suivre, il rentre chez lui.

Climbié ne retournera plus dans cette école où l'on était battu cruellement et où chaque soir, à la sortie des classes, l'on devait aller, au bord de l'océan, vider les tinettes des W.C.



Climbié, au campement, aide son oncle N'dabian dans chacune de ses occupations. Auprès de lui, il apprend son métier d'homme. Lors des feux allumés pour préparer les cultures, jetant des brindilles dans le brasier, il aime voir la fumée monter, noyer la forêt, et là-haut, entendre chanter l'aigle lorsqu'il est midi et que tout flambe. Transpirant, il va d'un tas à un autre. L'oncle N'dabian ne cesse de lui crier : « Fais attention ! Ne te brûle pas. » Il grimpe aux arbustes, glisse, tombe, s'égratigne. Pleurant, il part clopin-clopat s'asseoir à l'ombre d'un grand arbre. Là, armé d'une baguette, il taquine les insectes, les fourmis, les vers, les mille-pattes. Les libellules vertes et jaunes, au-dessus des mares couleur de rouille, bruissent. Un lézard audacieux s'approche de lui, l'effraie et se sauve ensuite. Un oiseau se lève ici, se pose là. De grosses libellules au long fuseau rouge, bleu, cendré, se poursuivent sans relâche. Sur les fleurs, les papillons butinent. Sous le grand arbre, tous les travailleurs rassemblés, après avoir mangé et bu, causent, siestent, attendant la reprise du travail.

Quand arrivent les premières pluies, on sème le riz, on plante les bananes, les piments, les aubergines, la canne à sucre, les

BERNARD B. DADIÉ

arbres fruitiers. En pleine saison des pluies, on transplante le café et le cacao.

Le caféier a peur des herbes, le cacaoyer craint les herbes et le soleil. Chaque jour, l'on trouve des plants de cacao affaiblis, aux feuilles grillées. Il faut les remplacer. Les travailleurs, lors des débroussailllements, soit par négligence ou mauvaise intention, coupent de beaux plants de café et de cacao, qu'il faut remplacer. Et c'est entre les arbres plantés et les herbes folles, une véritable course. Celles-ci pleines de sève, puisent leur vitalité dans le sol et repoussent une semaine après qu'on les a coupées. Elles grimpent sur la tête des autres, les couvrent, afin de les étouffer, de les empêcher de croître.

Parfois, la pluie est tardive. Et c'est une catastrophe. Mais si la pluie vient trop tôt c'est encore une catastrophe car elle fait tomber les fleurs des caféiers, diminuant ainsi la production. Et toujours l'oncle N'dabian tient les yeux fixés sur le temps, sur le soleil, sur la lune, sur les étoiles. Il sait, rien qu'à regarder la conjonction des astres, que la pluie tombera dans deux ou trois jours, que la tortue de mer sortira pour pondre, que telle ou telle espèce de poisson sera abondante. Lorsque les étoiles sont rouges, il prédit l'approche de terribles événements...

Et Climbié qui aimait à se coucher sur les jambes de l'oncle N'dabian, regardait lui aussi le ciel, suivait le doigt qui lui montrait les myriades d'étoiles, les étoiles clignotantes comme fatiguées de toujours luire, amenant la sécheresse ou l'abondance d'escargots, etc...

— Tu vois l'héritière de la lune ? C'est cette étoile qui toujours l'accompagne. Elle connaît toutes ses histoires. Elle ne la quitte jamais, tandis que, chez les hommes de ce pays, l'héritier jamais ne vient vous aider dans vos travaux. Il attend que vous creviez pour venir prendre la place. Ainsi mon neveu, héritier, est fabricant de vin de palme. Il ne sait comment l'on plante et encore moins comment l'on traite le café et le cacao. Si je mourais demain, que pourrait-il faire ici ?

— Tu ne mourras jamais, « papa ».

— Pourquoi ?

— Parce que tu es bon.

— Tu penses que la mort connaît cela ? Elle vient et vous prend.

— Je me battrai contre elle.

— Tu ne la verras pas.

— Si, et je lui donnerai des coups de poings dans la figure,

CLIMBIÉ

sur la bouche, dans le ventre, et elle se sauvera, jusque là-bas, derrière la rivière...

— Et si malgré toute ta force, elle me prenait, que ferais-tu ?

— Moi ! Je mourrai avec toi... Nous partirons ensemble et tous les soirs, je me coucherai sur tes jambes et tu me diras des contes merveilleux. Mais au fait, d'où viennent les étoiles ?

— C'est Dieu qui les a faites.

— Avec quoi ? Et où est-il lui-même, Dieu ?

— Il y a longtemps, très longtemps de cela, Dieu habitait parmi les hommes qui le voyaient comme tu me vois. Mais une vieille femme, un jour, en pilant du sel, a, de son pilon, heurté le ciel. Alors Dieu fâché partit là-bas... là-bas... loin...

— Où là-bas ?

— En haut, loin, loin, et depuis ce jour-là, les êtres ne sont plus heureux, parce que Dieu leur manque.

— Oh ! Pourquoi la vieille femme a-t-elle fait cela ?

— En ces temps-là aussi tous les êtres habitaient ensemble. Un jour, un oiseau d'une espèce aujourd'hui disparue, dont les ailes déployées faisaient l'ombre sur tout un village, trouvant le monde rempli d'injustices, quitta le village pour aller s'installer ailleurs. Il vivait là, solitaire depuis des années, lorsqu'un matin trois étrangers se présentèrent à lui.

Le premier avait à peine fini de dire : « Je suis le fils de Dieu », que notre oiseau entra dans une violente colère. « Sors d'ici, fils de l'injuste. Je ne connais au monde personne de plus injuste que ton père. Regarde ! Il a créé des êtres à deux pieds, à quatre pieds, et d'autres qui rampent parce que dépourvus de membres. Est-ce juste ? Pourquoi n'avoir pas donné à tous soit deux pieds, soit quatre pieds ? Les uns sont beaux, et les autres d'une laideur repoussante ! Pourquoi cela ? Les uns sont riches et les autres pauvres ! Les uns sont rouges, bleus, blancs, noirs, violets. Aurai-je jamais fini d'énumérer toutes les injustices de ton père ? Pourquoi ces préférences entre les créatures ?

Le second se présenta : « Je suis le fils de la Maladie ».

La colère de l'oiseau ne connut plus de bornes.

— Va-t'en, va-t'en ! Sors de chez moi, fils de corbeau... Ton père est encore plus injuste que Dieu. Il prend un œil à celui-ci, les oreilles à celui-là... Sur les uns, il s'acharne tandis qu'à sa barbe les autres crèvent de santé. Il rend les uns muets, aveugles, il les torture dès leur naissance, laissant les autres paisiblement jouir de la vie... Sors vite d'ici, avant que je ne te brise les reins.

A son tour, le troisième étranger se présenta : « Je suis le fils de la Mort ».

BERNARD B. DADIÉ

— Viens, mon ami... lui dit l'oiseau en ouvrant ses ailes et en le pressant sur son cœur. Embrassons-nous. Ton père est le seul être juste que je connaisse. Que Dieu t'ait fait beau ou vilain, il te prend ; que tu sois riche ou pauvre, que tu sois petit ou puissant, bleu, blanc, noir, rouge, il te prend. Il ne respecte personne. Devant lui seul, tous sont égaux.

— Mais la Mort, elle aussi, n'est-elle pas injuste ?

Et là-dessus, l'assistance discutait pour savoir quel était le plus juste ou le plus injuste des trois pères.

Climbié regardait les étoiles, ces vieilles étoiles toujours jeunes, cette lune toujours belle, avec son joueur de tambour... Il les regardait, les comptait, recommençait, toujours se trompait parce que certains astres, timides, ne luisent jamais comme il faut.

— Ne les compte pas, mon fils, lui disait « papa » N'dabian, en lui passant les doigts dans les cheveux. Ce n'est pas bon.

— Pourquoi ?

— Il faudrait arriver à les compter toutes, sinon tu mourras parce que les autres étoiles seront mécontentes.

La discussion suivait son cours et les pipes s'attisaient au vent léger qui soufflait...



Les animaux commettaient de nombreuses déprédations. Sangliers, singes, biches, toutes les nuits venaient dessoucher les bananiers, les ignames, les ananas, les maïs. Les chimpanzés et les éléphants s'y ajoutaient. Ces animaux avaient appris à éviter les pièges qu'on leur tendait.

Les oiseaux, dès que le riz était mûr, s'invitaient en plusieurs bandes. Et les rongeurs cisailaient tout.

Le premier levé, le dernier à se coucher, papa N'dabian travailla si bien, sous la pluie comme sous le soleil le plus ardent, qu'un jour il se mit à tousser.

Ce matin-là, un homme revenant de la brousse, annonça la disparition d'un piège emporté par une panthère. Une panthère blessée ! Et ce piège était posé sur la route de la source qui mène à la rizière et dans les vivrières. L'on sortit les lances, les flèches, les fusils. Les uns prirent des gourdins, les autres des machettes. Les gens des campements voisins vinrent eux aussi... Et tous partirent à la recherche du fauve.

CLIMBIÉ

Climbié, resté à la maison, s'était barricadé, tressaillant au moindre bruit. La volaille s'égaillait-elle, le cœur lui battait. Une poule, en picorant, frappait-elle la porte du bec, son cœur sautait.

Les hommes après avoir longtemps cherché, trouvèrent la bête couchée dans un fourré. Elle se dressa dès qu'elle les vit s'approcher, essaya de bondir, mais la chaîne la retint. Tous se sauvèrent, les porteurs de fusils comme les porteurs de gourdins. Alors un homme crânement, les bras ceints de gris-gris, se détacha du groupe et marcha vers le fauve qui le regardait venir. Ils se fixèrent longtemps... Passant derrière la panthère, il lui saisit la queue et la tordit ; le fauve ploya les jambes, se coucha et les porteurs de gourdins et de fusils vinrent l'achever.

— Que s'est-il passé ? se demandait souvent Climbié. Quel pouvoir avaient ces gris-gris pour dompter une panthère prise au piège ?

Depuis ce jour-là, Climbié ne voulut plus aller à la source puiser l'eau, ni dans la rizière, manger des brochettes d'oiseaux, ni seul encore, aller nulle part. Partout il voyait des panthères...

Et chaque jour « papa » N'dabian et sa femme Bèniè, au sujet de Climbié, discutaient.

— Laisse-le s'amuser. Plus tard, il ne pourra plus le faire.

— Tu le gâtes, cet enfant. Combien de canaris n'a-t-il pas cassés sur le chemin de la source ? Regarde ce seau, qu'il a jeté à terre... Combien d'assiettes te reste-t-il ? Il les a toutes brisées, l'une après l'autre.

— Il changera avec le temps.

— C'est maintenant ou jamais. Il deviendra un vaurien, à toujours s'amuser, à courir après les papillons, les oiseaux, les margouillats... Regarde toutes ces plaies aux pieds. Si tu ne le mets pas à l'école, que sera-t-il un jour ?

— Oui, tu as raison... mais à qui confier ce garçon turbulent ? Dans le monde actuel, il faut savoir lire et écrire pour être vraiment quelqu'un. Mon frère cadet, Assouan Koffi, est fonctionnaire. Lorsque les Européens viennent sans lui, me rendre visite, nous sommes réduits à nous parler par signes, tels des muets, à nous sourire bêtement les uns aux autres. Non, le temps de l'ignorance est passé. Les hommes maintenant doivent se comprendre. Les jeunes sont l'avenir. Ils doivent tous aller à l'école. Je ne veux pas que Climbié subisse le sort que m'imposa mon oncle qui me cachait au moment du recrutement scolaire. Notre enfant sera instruit...

BERNARD B. DADIÉ



Par une nuit de clair de lune, au premier chant du coq, Climbié quitte à nouveau les papillons et les libellules et tous les arbres fruitiers pour Grand-Bassam, en compagnie de l'oncle N'dabian, de la tante Bènié et de sa cousine Amouzoua. En file indienne, ils s'en vont vers le débarcadère, l'oncle N'dabian en tête. Tout dans cette nuit murmure : les troncs jetés par-dessus la vase, les herbes, les branches. Les crapauds coassent, les grillons chantent. L'eau est calme, brillante, l'heure si sonore que le moindre bruit résonne ! Les palétuviers dans les passes qu'ils surplombent, se mêlent, se tortillent, escaladent des fûts et des îlots d'ombres, s'enroulent, s'espacent, s'entassent en bouquets, piquent des pointes vers l'eau, se retirent loin sur la berge. A leurs pieds, des coquillages, des crabes hésitant sur la direction à suivre et le bruit du baiser de l'eau à sa vieille amie la terre. L'eau clapote contre la pirogue que les vaguelettes balancent.

Le jour. Un soleil rose qui grandit, monte dans le ciel, pailletant l'eau de mille éclats ; des chalands, des îles, des bancs de poissons, des remorqueurs essoufflés... Après le bac d'Eloka, le vent qui souffle plus fort, le vent marin, apportant avec lui le bruit de la barre. Quelques heures après, Grand-Bassam est en vue...

L'école, entourée de barbelés que soutenaient des piliers blancs, était l'avant-dernière maison en allant vers la plage. Dans la cour se trouvait un lavabo que les élèves chaque matin devaient remplir.

La rentrée ! Le matin, de bonne heure, les enfants débouchaient de tous les côtés, de tous les coins, de toutes les ruelles, avec des sacs sous le bras, des cerceaux en mains. L'école bruyante, mouvementée, animée, revivait. Elle faisait penser au retour des tisserins dans les palmiers. Sa volée de moineaux lui était revenue. Partout des chants, des appels, des cris. Les anciens se saluaient joyeusement, tandis que les nouveaux, dépaysés, cherchaient un maintien. Tombés dans le monde des écoliers, désorientés, inquiets, ils s'accrochaient à leurs parents.

Ici, l'on jouait aux billes, là on s'ébattait, ailleurs, c'étaient des jeux de course, un peu plus loin, le saute-mouton, le colin-maillard, le football.

Voilà le Directeur, un homme grand, à la démarche calme. A son approche, les bruits cessent. Il répond aux nombreux « bonjour monsieur », sourit à tous, entre dans la salle de classe, passe le doigt sur le tableau noir, sur un banc, pose ses livres sur la

CLIMBIÉ

table et se saisit d'une badine qu'il a fait couper. Il la plie ; la badine se déjette en oscillant. Il s'en frappe le pantalon. Elle est de race comme rotin, et de qualité comme badine. Elle peut faire du bon travail, aider efficacement à inculquer les rudiments du français et des autres matières, dans les esprits quelque peu bouchés.

L'histoire des badines ? Climbié la connaît. Il ne se fera donc plus prendre. Il serre son ardoise sous le bras et regarde le Directeur qui, planté sur le seuil, vient de siffler. Les élèves accourent. Les anciens s'alignent devant leur classe tandis que les nouveaux se mettent à part. C'est l'appel. Et chaque élève entre à l'appel de son nom. Les nouveaux ne sont pas nombreux, l'exiguïté des salles limite leur nombre. Des parents restent là, à supplier le Directeur d'accepter leurs enfants qui, pleurant, refusent de s'en aller.

— Il n'y a plus de place.

— Ils peuvent s'asseoir dans l'allée, rester debout, pourvu qu'ils apprennent quelque chose.

— Impossible. J'ai pris le maximum d'élèves.

— Alors que vont devenir les enfants refoulés de votre école ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Pourraient-ils avoir une place à Moossou, à Impérial ?

— Je ne le pense pas. Mes collègues et moi sommes dans la même situation.

— Vous ne pouvez absolument rien pour eux ?

— Hélas !

Et le Directeur impuissant regarde partir ces enfants, parce que le règlement est là, rigide. Le règlement est une barrière qui veut contenir la vie, le progrès, l'existence impétueuse des hommes en pleine évolution. Le Directeur aurait voulu, d'un seul geste, agrandir cette école. Les deux bras aux chambranles de la porte, il semble tenter l'épreuve. Mais les murs ne bougent pas.

Le Directeur regarde partir les parents et leurs enfants. A chaque rentrée, ce sont les mêmes scènes, le même spectacle. Et les parents lui reprochent d'avoir refusé leurs enfants. Ils ignorent le règlement collé au mur, à côté de l'emploi du temps.

Par les grandes baies ouvertes, le vent, à flot, entre dans la salle de classe. Il fait battre les cartes murales, feuillette les cahiers et les livres.

« Attention », crie le Directeur, frappant la table de sa badine. Aussitôt les bras se croisent, les têtes se relèvent.

— Levez-vous !

— Nous nous levons.

BERNARD B. DADIÉ

— Un, deux, trois...

D'une seule voix, les élèves s'égosillent, heureux de rythmer la chanson, en frappant le sol du pied :

*Ecoliers du village,
Chantons en chœur joyeux
Tout à l'heure à l'ouvrage
Nous n'en ferons que mieux
Yeya
Nous n'en ferons que mieux!*



Climbié, chaque jour un peu plus, oublie ses sources, sa rizière, la chasse passionnante aux oiseaux, aux insectes, aux papillons. Ses devoirs, ses livres les ont supplantés. Avoir une bonne note, une bonne place, tels sont maintenant ses principaux soucis. Aucun autre sujet grave n'effleure Climbié qui a de la vie, l'insouciance, l'opulence, la superbe générosité et les belles couleurs. Il rit avec joie, joue avec plénitude, dort avec plaisir, va et vient avec assurance.

Autour de Climbié, porteur du « Symbole », des élèves dahoméens mêlés à leurs camarades éburnéens, chantent en remuant les épaules :

*Tu parles Agni, je te donne le symbole,
Ah ! Ah ! je te donne le symbole.
Tu parles Agni, je te donne le symbole,
Ah ! Ah ! je te donne le symbole. »*

Et tous, les uns avec des cerceaux, des sacs en bandoulière, les autres, les livres en mains, allant, venant, tournant autour de lui, cornent aux oreilles :

*« Tu parles Baoulé, je te donne le symbole,
Ah ! Ah ! je te donne le symbole. »*

Debout sur le seuil, le Directeur sourit.

C'est la sortie de l'école. Et hors de l'enceinte scolaire chacun peut parler son dialecte. Mais Climbié pour avoir parlé N'zima, dans l'école même, se trouve porteur du symbole. Il ne peut se fâcher, les élèves qui le chahutent sont trop nombreux. Ses amis ne s'en mêlent pas, mais les plus agressifs sont bien ceux à qui il

CLIMBIÉ

l'a plusieurs fois refile. Alors il les regarde danser autour de lui, s'éloigner un à un, prendre chacun la route de la maison.

Ce petit cube pèse si lourd, si lourd, qu'il l'oblige à traîner le pas. Les enfants s'en vont par bandes joyeuses, bruyantes et querelleuses. A leur approche, les cyclistes et les automobilistes sonnent et cornent sans relâche.

Climbié rentre seul chez lui, abandonné par ses propres amis effrayés par la présence du symbole qu'il a en poche, parmi les billes et les toupies.

Ce midi-là, il ne mange pas, tellement il est pressé de se débarrasser de ce petit cube... S'il n'y réussit avant la sortie du soir, il restera à nettoyer la cour, à balayer seul toutes les salles de classe. Et le symbole est au fond de sa poche.

Climbié marche, la tête pleine d'idées, cherchant le moyen de se débarrasser au plus tôt de ce petit cube, si lourd parce qu'il est le symbole même de l'enseignement dispensé.

Le symbole ! Vous ne savez pas ce que c'est ! Vous en avez de la chance. C'est un cauchemar ! Il empêche de rire, de vivre dans l'école, car toujours on pense à lui. On ne cherche, on ne guette que le porteur du symbole. Où est-il ? N'est-il pas chez celui-là ? Chez cet autre ? Le symbole semble être sous le pagne, dans la poche de chaque élève. L'on se regarde avec des yeux soupçonneux. Le symbole a empoisonné le milieu, vicié l'air, gelé les cœurs ! Vous ne savez pas ce que c'est, ni quelle en est la cause ? Ecoutez : les Inspecteurs au cours de leurs multiples visites dans les écoles, ont souvent repéré des « ânes » ne portant point bonnet et constaté les attitudes par trop cavalières des élèves à l'égard de la langue de Vaugelas. Rien n'est aussi douloureux que d'entendre mal parler une langue maternelle, une langue qu'on entend, qu'on apprend dès le berceau, une langue supérieure à toutes les autres, une langue qui est un peu soi-même, une langue toute chargée d'histoire et qui, à elle seule, pour un peuple, atteste son existence. A l'école, dans les rues, dans les casernes, dans les magasins, c'est le même massacre de la langue française. Cela devient un supplice intolérable. Il faut donc prendre le mal à son origine. Les nombreux rapports d'inspection avaient déjà souligné les déficiences de l'enseignement du français dans les écoles primaires, les élèves ayant la fâcheuse tendance de toujours se parler en dialecte, plutôt qu'en français.

Vraiment le sabotage collectif de la langue française est quelque chose de terrible. Partout l'on entend « baragouiner » une langue aussi subtile, aérienne, féminine, une langue qui res-

BERNARD B. DADIÉ

semble à du duvet allant au gré de la brise, lorsqu'une amie vous la chuchotte à l'oreille, une langue qui semble le suave murmure d'une madone, une langue qui laisse après elle, une traînée persistante de notes joyeuses ! Eh bien, tout au long des relations avec les indigènes qui s'échelonnent du boy à l'interprète, en passant par le marmiton, le cuisinier, le blanchisseur, l'ouvrier, le garde-cercle, le paysan, l'on n'entend que des énormités de ce genre :

« Moi y a dis, lui y a pas content. »

« Ma commandant, mon femme, ma fils. »

Et des mots et des expressions dont on chercherait en vain les sources chez Littré ou Larousse : « Manigolo... Foutou-moi la camp. »

Quelle sanction prendre contre des individus qui jouent si légèrement avec une langue aussi riche, coulante et diplomatique que la langue française ? Contre les individus qui s'entêtent à ne jamais conjuguer les verbes au temps voulu, et refusent d'employer le genre consacré ? Combien de fois par heure, n'entend-on pas : « Je partis » pour « Je pars », « le mangue » pour « la mangue » ?

Il fallait d'urgence trouver un remède à cette endémie, car à force d'entendre « ma commandant, lui y a dit que son femme il a gagné petit », « moi, y a pas moyen miré Pernod », pour « mon commandant, il dit que sa femme a accouché », « je ne vois pas le Pernod », nombreux étaient les Européens qui avaient fini par avoir les nerfs à fleur de peau, près, si près de la peau que les mains et les pieds, devenus très mouvants, trop souvent partaient d'eux-mêmes. On mettait ces colères subites sur le compte du soleil, du cafard, de la solitude, du milieu. Mais que le responsable soit l'un ou l'autre, les coups allaient tellement vite que les gens en face de l'Européen ne se sentaient plus en sécurité. Aussi prenaient-ils la précaution de reculer à chaque avance du Blanc, l'avance d'un Européen vers un indigène, à cette époque héroïque des relations, n'étant pas toujours de bon augure.

Si l'Européen parlait bien sa langue, le Nègre ne comprenait pas. Le Nègre parlait mal un français que l'Européen ne comprenait pas. L'Européen essayait donc de baragouiner, la mort dans l'âme, à sa façon, son doux français, que le Nègre encore ne comprenait pas. Alors énervé, exaspéré, s'en voulant presque à lui-même d'avoir descendu sa langue du socle où l'ont mise les autres nations, ne sachant quel saint linguiste ou polyglotte, invoquer, il hurlait :

CLIMBIÉ

« Alors, vous ne comprendrez jamais le français ? »

Cette pénible situation ne pouvait vraiment pas durer. Elle n'amenait que des rancœurs de part et d'autre. Il fallait y porter remède. Aussi décida-t-on de proscrire l'usage des dialectes dans les écoles primaires. L'on voulait de cette façon former rapidement des hommes vrais, des hommes qui, en toutes circonstances, jamais ne perdraient le nord. Des hommes bien axés, ayant les pieds bien enfoncés dans les pratiques de chez eux, et non point des girouettes tournant au moindre zéphyr...

La décision fut donc prise et des circulaires partirent dans tous les coins de brousse, dans les plus petites écoles des villages : « Défense de parler les dialectes dans l'enceinte de l'école ». C'était précis. Les zones bien délimitées. Et de ce jour-là naquit le symbole, un morceau de bois, une boîte d'allumettes, n'importe quoi, remis au premier de la classe, à charge pour lui de le donner immédiatement à l'élève surpris en train de parler son dialecte. Ainsi, du jour où le symbole parut, un froid régna sur l'école. L'on chantait bien au début comme à la fin des classes, mais pas avec le même abandon, le même entrain, la même fougue. Et les récréations, joyeuses, bruyantes, ces récréations attendues impatientement lors l'une leçon mal sue, ou lorsque l'esprit vagabonde vers une partie de billes inachevée, ces récréations qui faisaient penser à une volière brusquement ouverte, elles aussi, hélas, s'en ressentirent. Au lieu de cette mêlée insouciant, de ces ébats tumultueux, de ces poursuites effrénées, de ces luttes au cours desquelles l'on parlait si facilement les dialectes comme pour se donner du courage, on ne voyait plus maintenant que des petits groupes d'élèves se chuchotant des phrases timides, se méfiant de tout individu passant près d'eux, ou s'asseyant là, comme par hasard. En pareille circonstance, il était toujours prudent de lever le camp. Cet individu se permet de vous parler en dialecte agni. Les interlocuteurs, soupçonneux, lui répondent en français.

Mais à un ami, sans méfiance, vous parlez votre dialecte, alors celui-ci joyeux vous remet aussitôt le symbole.

Cet après-midi, Climbié fut le premier élève à rejoindre l'école. Couché dans le sable, il feint de dormir. Les autres viennent, un par un, groupe par groupe, bavards. Climbié est à l'affût d'un délinquant.

Que dit-celui-ci ? Mais ça y est ! Akroman, un des gringalets qui tantôt sautillait le plus autour de lui, vient de répondre en N'zima à un de ses frères venu à la barrière. Climbié sans rien dire se lève et lui tend le petit cube. L'autre sursaute. Climbié sourit et s'en va jouer aussi. Il respire enfin.

BERNARD B. DADIÉ

A cause de ce symbole, c'était pour les élèves un vif plaisir de s'éloigner de l'école dès que la sortie était sonnée. Ils guettaient l'heure du départ en observant l'avance du soleil sur les ombres. Ils savaient tous qu'il était onze heures et demie lorsque le soleil avait atteint la deuxième marche de l'escalier et essayait d'entrer dans la classe. Alors sans attendre l'ordre du maître, ils commençaient à ranger livres, ardoises et cahiers...

La toux de l'oncle N'dabian progresse chaque jour, malgré les médications, tant indigènes qu'européennes. Et chaque jour aussi, il maigrit ; sa chair devient flasque et son teint pâle. On peut maintenant lui compter les côtes. Les grandes personnes se chuchotent des phrases à l'oreille, vont et viennent, très pressées... Ce soir, elles sont plus affairées qu'à l'ordinaire. Climbié présume un événement insolite. Il ne se trompait pas puisqu'une femme sortant brusquement de la chambre du malade, lui dit, tout en larmes : « Ton papa N'dabian est mort ! »

Climbié baisse la tête comme sous un orage... Son oncle, si bon pour lui... mort... Jamais plus, ils ne se parleront...

Dans la nuit même, des jeunes gens construisent un abri. Des femmes, le torse nu, viennent, pleurant et se mouchant. Le ventre ceint d'une bande de cotonnade, certaines pleurent en sourdine, en rappelant toute l'histoire de la tribu, l'histoire de la famille, la biographie du mort. Les hommes veillent en buvant. Aux lueurs des lanternes suspendues, les pupilles jettent des éclats bleus, le blanc des yeux, les fronts et les nez brillent, des crânes chauves miroitent. La fumée des cigarettes et des pipes forme un léger nuage que le vent emporte rapidement.

A l'aube, l'oncle vêtu de blanc, un mouchoir entre ses mains croisées, est exposé sur un lit... Son visage exprime un calme que Climbié ne lui a jamais vu. Autour de lui, des femmes chassent les mouches.

Les hommes discutent et boivent des rasades de ce gin et de ce rhum que le mort ne boira plus. Les jeunes gens, au son du tam-tam, dansent et chantent ; la danse qu'il ne dansera plus, la chanson qu'il ne chantera plus.

En ce jour d'adieu, on dirait que les hommes veulent chanter, danser, boire, tout ce que l'oncle N'dabian aurait pu chanter, danser, boire s'il avait vécu un peu plus. Mais il est étendu inerte sur son lit, entouré de bougies que le vent souffle constamment.

Chacun vient gravement lui donner l'argent du passage.

Pour tous ces hommes qui dansent, le monde n'est qu'un gigantesque cycle de générations en perpétuel mouvement. Pour

CLIMBIÉ

eux, toute la nature vit. Et le mort pour passer de ce monde à l'autre, doit traverser un fleuve sur le bord duquel veille toujours un piroguier qu'il faut payer.

Dans un coin, les bouteilles vides s'accumulent. Des garments rôdent autour, prêts à les chaparder pour aller les vendre.

Vers le soir, le corps mis en bière, placé sur un camion, suivi par une foule d'hommes et de femmes, partit pour l'église et pour le cimetière.

La mort était venue lui prendre son oncle qu'il aimait tant et qui lui contait de si belles histoires, et il n'avait pu l'en empêcher. Ah ! que la mort est cruelle.

**

Peu à peu, la vie reprit son cours. Climbié, bûchant dur, réussit à accéder à l'école régionale, située à mi-distance entre l'Ambulance et la Prison civile, aux croisements des rues Marcel-Monnier et Lieutenant-Welfel, à proximité du camp militaire, aujourd'hui devenu le Mess des officiers, et face à la maison anglaise Hamilton and C°, exportatrice de bois exotiques.

L'école des jeunes filles était séparée de celle des garçons par une ligne de vétiver que les élèves ne pouvaient jamais franchir, mais que franchissaient les sourires, les œillades, les signaux. Le Directeur, de son étage, arrivait souvent à les capter. La punition alors consistait à aller chercher deux tines de fumier, bouse, caillots de sang, mêlés à toutes les ordures puantes de l'abattoir. Cela puait à tel point que les mouches vous faisaient cortège de l'abattoir au petit jardin, car il y avait deux jardins, le petit, situé dans l'école même, et le grand, situé derrière la Prison civile. Pour y aller, l'on passait forcément devant cette bâtisse rébarbative hérissée de tessons de bouteilles. Une grande porte d'entrée. Derrière cette grande porte vivaient les prisonniers. Souvent, lorsque les élèves passaient, cette porte s'ouvrait et laissait sortir un homme que suivait aussitôt un garde-cercle. Les chaînes des pieds tintaient. Climbié, chaque fois qu'il passait là, regardait ces hauts murs verdis de mousse, crevassés par le temps et se demandait :

« Quels crimes ces hommes-là ont-ils bien pu commettre ? »

Faire partie de l'équipe du petit jardin, arroser les planches en compagnie des écolières, était le plus ardent souhait de chaque élève. Chacun avait son groupe de jeunes filles qui lui apportaient l'eau. Pour rien au monde, il n'aurait pris l'eau dans le puits ; il préférait celle du broc, du seau, de la tine apportée par une gracieuse jeune fille. La Directrice voyant un élève, l'arrosoir en

BERNARD B. DADIÉ

main, attendre son groupe, criait : « apportez de l'eau ici ». Ah ! l'on n'apportait pas comme cela, l'eau, si ce garçon n'était pas du groupe. Soulevant l'arrosoir, les jeunes gens, taquins, mouillaient les jeunes filles, et celles-ci, fâchées, vidaient l'eau dans l'allée, puis s'en allaient, ou bien, à pleines mains, leur arrosaient le visage en éclatant de rire. L'eau venait de droite, de gauche, du centre, de partout. Les garçons, l'arrosoir en mains, leur rendaient la monnaie, mais toujours les jeunes filles gagnaient la bataille, parce que plus nombreuses et ne manquant jamais de munitions. Et puis, quelle bataille, entreprise par une femme, fut jamais perdue par elle ?

Madame la Directrice, attirée par tous les vibrants éclats de rire, s'approchait en criant : « Allons ! allons ! quelles sont ces manières ? »

Le silence renaissait aussitôt. Chacun reprenait ses brocs, ses tines, ses seaux, son arrosoir et le travail continuait comme s'il n'avait jamais été interrompu.

C'était cela qui donnait son charme au petit jardin ; les jeunes filles y semblaient de grandes et belles fleurs ; leur grâce et leur beauté faisaient produire au sol des légumes bien venus. Qui n'aurait été charmé par l'éclat du regard, le teint, le rire, la moue même, des jeunes filles de Grand-Bassam dont on parlait comme on aurait parlé d'un cru renommé ? Et le petit potager, charmé, produisait plus que le grand jardin où seuls, peinaient des garçons qui bataillaient sérieusement et jamais pour jouer.

Chaque élève avait son amie. Climbié, lui, ne savait sur laquelle fixer son choix. Il hésita longtemps avant de se décider. Et lorsqu'il porta sa préférence sur Nalba, ce fut un supplice. Jamais il n'arrivait à lui parler, à la regarder dans les yeux. Pour elle, il formulait de belles phrases dans sa tête, mais dès que la jeune fille apparaissait, tous les mots se mêlaient, puis s'enfuyaient, le laissant seul, troublé, l'arrosoir en mains, la tête en feu. L'éclat des yeux de Nalba, son allure, la blancheur de ses dents, son éternel sourire, ses fossettes mignonnes... faisaient fuir la mémoire de Climbié, qui bégayait. Enviant l'audace de ses compagnons qui donnaient de petites chiquenaudes sur les seins, comme par inadvertance, il prenait l'eau sans rien dire, et le cœur battant, arrosait, heureux seulement de cette présence, de la présence de Nalba.

Les plaisanteries qu'on se lance et se renvoie telles des balles, les mots qui rompent la glace et établissent des ponts, dans l'étape des conquêtes, Climbié ne savait les dire ; il ne pouvait se décider à les prononcer, parce que chaque fois qu'il prenait cette voie,

CLIMBIÉ

les jeunes filles lui murmuraient, en souriant : « Oh ! toi aussi, toi qui es si gentil, tu veux faire comme les autres ? »

**

Dans l'armoire aux fournitures, de petits livres de contes, depuis deux ans destinés aux élèves, n'avaient jamais été distribués.

Un soir après l'arrosage, Climbié et son ami Assé, trouvant la clé sur la table, ouvrirent l'armoire et prirent chacun deux livres. Dès que Climbié eut les siens en mains et que l'armoire fut refermée, son cœur commença une danse folle et sa tête se mit à travailler.

Il se disait : « Mais c'est un vol. On ne nous les aurait pas donnés ! C'est un fait. Et maintenant, il y a eu vol. Il faudra le dire à confesse, au curé ! » Et il ne savait où ranger ces deux petits livres de contes subitement devenus encombrants.

« Tu iras en prison, si le Directeur les trouve dans ton sac, dans ta maison... » Et la haute bâtisse rébarbative, hérissée de tessons de bouteilles, se profilait à ses yeux. La porte s'ouvrait, pour se refermer brutalement sur lui... « Et tout ça pour deux petits livres ? Pourquoi les ai-je pris ? »

« C'est Assé qui me les a donnés » ! Ce n'est pas vrai... Tu les désirais depuis plusieurs mois déjà... Chaque fois que le Directeur ouvrait l'armoire, tu les regardais... tu les dévorais des yeux. N'accuse donc pas ton ami. Il n'y est pour rien. » Et de tels propos se multipliaient dans sa tête surchauffée ! La nuit venue, il s'efforçait de dormir. Le sommeil ne venait pas. Il l'avait enfermé dans l'armoire. Le sommeil avait pris la place des deux petits livres de contes qu'il tenait là en mains. « Rends-les... ! Non ! je ne puis »... « Alors, que vas-tu en faire puisque tu les trouves si lourds, si lourds ?... » « Je me le demande »... « Allons ! rends-les, rends-les, te dis-je. »

Climbié se levant, vaincu par cette voix impérieuse, prit les deux livres si lourds, si lourds et alla, par les persiennes, les jeter dans la salle de classe.

Le sommeil cependant ne vint pas, car il avait, dans l'armoire, pris la place des deux petits livres de contes.

**

Le Directeur, à cause de sa silhouette toute ronde, de ses longues moustaches, avait été surnommé « Cabou » par les élèves.

BERNARD B. DADIÉ

Ce mot dans aucun des dialectes n'avait de sens. Mais il sonnait bien. Chaque fois que le Directeur apparaissait, les élèves murmuraient : « Cabou, Cabou », le nez dans leur livre, sur leur cahier, sans lever la tête.

Un jour, il voulut en avoir le cœur net, le Directeur.

Il développait une leçon sur les loupes. Son ventre houlait, ses moustaches sur lesquelles il tirait sans cesse et qu'il enroulait sans relâche, ressemblaient à des queues de scorpions. Les élèves se regardaient, souriaient. Quelqu'un souffla le mot : « Cabou », le passa à un troisième qui l'essaima dans la salle.

— Qu'appellez-vous Cabou ? demanda le Directeur. Un froid passa sur la salle, les élèves perdirent leur sourire. Comment expliquer le mot à ce Directeur fort craint, parce qu'il battait dur ?

Mais Assè, le plus malicieux des élèves, ne perdant pas la tête, se leva et dit :

— Dans notre langue, c'est ainsi que nous appelons la loupe.

— Ah ! Vous appelez la loupe, Cabou !

— Oui, monsieur le Directeur, repartirent les élèves en souriant, Cabou !

— Mais qu'est-ce que vous avez à ricaner comme cela ?

— Le nom est un peu drôle, reprit Assè... Loupe sonne mieux que cabou !

— Cabou, ça sonne bien aussi. C'est bien ça... Cabou ?

— Oui, monsieur le Directeur, cabou !

Et il nota ce mot sur un carnet.

Ah ! que de chercheurs ont dû être induits en erreur de la même façon que ce Directeur ; et, un jour, quelque part, il soutiendra mordicus, que les Nègres de Côte-d'Ivoire appellent la loupe « Cabou ».



Les élèves en sortant de la classe ce midi-là, apprirent la venue d'un magicien dans la ville. Un prestidigitateur, mais on l'appelait magicien parce que cet homme, s'approchant de vous, les mains vides — il les montrait — vous tirait de la monnaie de vos narines, des serpents de votre bouche, des billets de banque de votre chevelure, des biscuits de vos poches, et, chose plus prodigieuse encore, vous disait votre passé, votre présent et votre avenir. Vraiment pour réussir tout cela, il fallait avoir commerce avec les esprits. Aussi l'appelait-on magicien. En plein marché, ayant opéré sur des enfants, il avait sauté dans une voiture et disparu. D'aucuns même le disaient sorcier. On prétendait l'avoir

CLIMBIÉ

vu prendre part à des agapes nocturnes, à ces festins de viande humaine où, les femmes devenant hommes et les hommes devenant femmes, buvaient tous dans des crânes humains le sang capiteux des enfants. Certains juraient l'avoir vu à ces festins tel ou tel jour. Vantardise. Mais ça devenait troublant. Un Européen sorcier festoyant avec des sorciers africains !

— Comment était-il ?

— Grand.

— Et puis ?

— Il avait beaucoup de cheveux sur la tête, sur le corps, des sourcils très fournis.

— C'est lui...

— Et les yeux ?

— On ne les a pas bien remarqués, mais il doit les avoir comme ceux des Blancs, c'est-à-dire aussi clairs que les yeux des chats.

— C'est lui... C'est lui...

— Et sa voix ?

A vrai dire, on n'avait pas fait attention à ces détails. Les gens étaient au marché. Cet homme-là était venu. Des Blancs se promenant souvent au marché, on n'avait pas remarqué celui-là, lorsque tout à coup, des groupes de femmes et d'enfants s'égaillèrent...

— Tu sais c'est contagieux ces choses-là... C'est comme dans une fourmilière. Chacun se mit à courir. « Un magicien ! Un magicien ! » criait-on de tous les côtés. Le boucher tendait le cou pour mieux le voir. Nous, les femmes, nous avons pris le large... Un homme qui s'approche de vous et vous tire de votre corps ce qu'il veut... Ensuite, il est entré dans sa voiture et a filé.

— Est-ce que c'est vraiment un homme ? N'est-ce pas un génie qui vient jouer ces tours-là ?

— Ah ! on ne sait jamais, mais je ne le pense pas...

— Ça doit être un grand sorcier.

— Alors ? Tu crois toi que les Blancs ne sont pas des sorciers ?

S'ils ne l'étaient, comment pourraient-ils faire tant de choses ? Se parler à distance, voler dans les airs ? Pourquoi auraient-ils des yeux de chat ? Or le chat est sorcier, il devine tout, il présente la mort ; aussi dès qu'un homme dans une maison va mourir, le chat fuit-il !

Et du chat, l'on arrivait au chien, de celui-ci aux histoires fabuleuses de revenants, de fantômes, de génies, de diables, de sorciers, histoires captivantes qui ne faisaient cependant pas oublier qu'un magicien était dans la ville.

BERNARD B. DADIÉ

Le bruit courait dans Grand-Bassam qu'un magicien venait d'arriver. Des sujets anglais plus versés dans ces histoires, disaient, très affirmatifs, c'est un « conjuror ». Mais qu'est-ce qu'un « conjuror » ? Il fallait expliquer ce mot anglais, citer des actes de ces « conjurors » et, lorsque tout cela avait été donné, l'on s'écriait : « mais c'est un sorcier », car pour réussir toutes ces prouesses, il faut véritablement être sorcier, au même titre que les sorciers africains qui, à leur gré, font luire le soleil ou tomber la pluie. On a même vu des gens faire piler un œuf sans parvenir à le briser ; certains même en soufflant sous une marmite tenue en mains font bouillir l'eau qu'elle contient. Comment expliquez-vous cela ? Et les sujets anglais, plus affirmatifs que jamais, détachant les mots, lançaient : « c'est-un-con-ju-ror ! » Et comment... Des hommes qui occupaient des fonctions bien en vue de gérants et de caissiers, n'étaient tout de même pas des ignares ! Il n'y avait donc pas à discuter, car c'étaient des hommes vraiment calés, tous sortis de « standard seventh » avec leur « certificate ». Quelques-uns avaient atteint le « collège ». La preuve ? C'est qu'on allait les trouver pour rédiger les lettres à adresser à un parent en Gold Coast. Avec des hommes aussi précieux, il ne fallait pas rompre les ponts pour une aussi banale affaire de « conjuror », pour un Blanc magicien qui venait d'entrer dans la ville. Un Blanc venant uniquement faire fortune, car, disaient certains vieux, s'il a réellement commerce avec les esprits, pourquoi court-il le monde à la recherche de l'argent, le même argent que nous cherchons tous, et que jamais nous ne trouvons, cet argent des Blancs qui, ne comprenant point notre langage, nous fuit tout le temps ?

Mais lequel des Blancs pourrait-il être ? Ils étaient tous connus, les Européens de Grand-Bassam, ceux de l'Administration, ceux du commerce, ceux des exploitations forestières. Leurs mœurs et leurs caractères aussi jusqu'à leur degré d'instruction. Le curriculum vitæ de chacun était connu de tous les Nègres de la ville. Eux ne se doutaient de rien, ces civilisés qui se barricadaient derrière leur couleur, leur couleur blanche érigée en forteresse et en rempart du haut duquel ils regardaient les Nègres se mouvoir dans leurs quartiers.

La société africaine ne pouvant être totalisée en fin de journée, ni se comptabiliser en fin de mois, on donnait tous ses soins au café, au cacao, au riz, au coprah, au palmiste, au bois, sur lesquels on était très documenté, sur le cours desquels on avait les yeux constamment rivés.

L'on appréciait les qualités du cacao, du café, du coprah, l'on

CLIMBIÉ

visitait les magasins, on examinait constamment les sacs pleins, mais jamais l'on ne mettait les pieds dans les quartiers africains qui de tous les yeux de leurs habitants observaient les Européens.

La nouvelle, avec une rapidité foudroyante, avait fait le tour des quartiers. Elle semblait avoir été apprise dans le même moment à Moossou, à quatre kilomètres du quartier européen, à Impérial, sur la route de Bingerville et au quartier France. Et on le cherchait ce magicien parmi les nouveaux visages rencontrés. Mais Monsieur le magicien était invisible. Et pourtant, il circulait bel et bien dans la ville cet homme étrange, énigmatique. Le soir, aux heures de l'apéritif et du souper, devant les restaurants et les hôtels, Climbié et ses amis allaient à sa recherche ; mais lui, très malin, pour aiguïser la curiosité, demeurait invisible. Et de cette façon, dans le milieu indigène, il était devenu le sujet principal de toutes les conversations, qui débutaient par lui, finissaient sur lui.

Les villageois des environs, apportant en pirogue, chaque matin, leurs denrées au marché, s'en retournaient avec des bribes de nouvelles parmi lesquelles celle du magicien. Mais les paysans ont d'autres chats à fouetter que de s'occuper d'un magicien invisible. Ils préfèrent cultiver leurs terres, en surveiller les productions qu'ils peuvent toucher, compter, évaluer. Sur eux donc, la nouvelle ne fit que glisser. Chez des hommes dont le travail est régi par les jours, les mois, la lune, le soleil, les étoiles, le vent et la brume, la nouvelle de l'arrivée d'un magicien ne pouvait pas durer.

En ville, ces paysans perdaient leur allure calme, troublés par les sollicitations, les bruits ; mais là-bas, dans le silence de leur exploitation, ils se retrouvaient, devenaient maîtres d'eux-mêmes et vous écoutaient, étranger, donner les nouvelles de la ville, tout en méditant sur les semailles, une récolte à faire, de nouveaux champs à défricher, des pièges à visiter, ou à tendre, ou l'un ou l'autre des multiples travaux champêtres. Aussi dans ces villages de labeurs constants, d'efforts conscients et soutenus, de luttes incessantes, chez des hommes que la lutte contre les éléments formait chaque jour, la nouvelle de l'arrivée d'un magicien ne fit-elle que passer. Elle n'eut personne pour l'héberger, la colporter, la répandre, la semer. Même les commères sur leurs seuils parlaient d'autres choses : de piment, de taro, d'ignames, de pagnes. Pour tous, ce n'était pas de la bonne graine. Chacun pensait plutôt à de nouvelles plantations, au sarclage, à la pluie qui tarde, aux prix qui baissent. C'étaient là des préoccupations plus importantes que la venue d'un magicien blanc. Aussi cette

BERNARD B. DADIÉ

nouvelle fut-elle accueillie avec indifférence comme sont accueillies dans les campagnes toutes les nouvelles sans rapport immédiat avec les travaux en cours. Mais en ville où la légèreté l'emporte souvent sur la pondération, elle avait trouvé un terrain d'élection. Aussi proliféra-t-elle ! Les yeux étaient aveuglés par des affiches aux multiples couleurs annonçant : « Ce soir à 21 heures très précises, grande séance de prestidigitation ». Prestidigitation. Un mot nouveau pour Climbié qui courut à son dictionnaire pour en chercher le sens. Le dictionnaire, neutre, ne parlait ni de magicien ni de « conjuror ».

La nouvelle courait par les quartiers de la ville. Pas un seul mur qui n'eût son lot d'affiches qu'on lisait en marchant, qu'on lisait attroupé devant. Il y en avait une telle profusion que le plus respectable des murs, celui sur lequel on n'avait jusqu'alors jamais apposé d'affiches, le mur du Palais de Justice, en fut fleuri. Que ne peut se permettre un magicien ! Et celui-là allait jusqu'à braver Dame Justice dans son Palais ! Le Président, de son balcon, le soir, les regardait sans rien dire. Avait-il peur du magicien, ou le magicien l'avait-il « tchamé », charmé, envoûté, pour qu'il ne dît rien ?

Et les affiches, conscientes de leur rôle, de leur mission, attiraient le regard, le fixaient, ne le lâchaient plus. Elles s'étaient étalées à droite, à gauche, devant vous, derrière vous. On aurait dit qu'une pluie d'affiches était tombée sur Grand-Bassam en voyant la multitude de papiers que poussait le vent, et qui, déchirés, tels des blessés dans cet assaut héroïque livré à la curiosité, semblaient se traîner vers quelque ambulance.

Ce soir-là, des gens étaient venus de certains villages des environs, la curiosité l'ayant emporté, et fait remettre au lendemain quelque travail de peu d'importance.

Les affiches avaient si bien rempli leur rôle qu'avant l'heure, les rues voisines de la salle du spectacle, étaient pleines de monde, et la salle elle-même, déjà comble. A l'entrée, les hommes se bousculaient, la foule piaillait, gesticulait, se battait, chacun tenant à passer le premier. Des femmes criaient, des enfants pleuraient. Les Bambaras coiffaient les gens de leur boubou ; un escogriffe, de sa babouche, tapait sur le crâne d'un voisin qui le tenait par la gorge ; un autre de sa grosse canne essayait en vain de se frayer un chemin. C'était un flux et un reflux constants que ne parvenaient plus à contenir les gardes-cercle faisant fonction de policiers. Les Européens, les Syriens et les Sénégalais entraient par une autre porte, sans bousculade aucune. Ils restaient là, à regarder cette foule hurlante qui se battait pour voir le « magicien blanc ». Les

CLIMBIÉ

gens semblaient agglutinés les uns aux autres. Et sous la lune blafarde, des retardataires accouraient.

Le voilà enfin, notre magicien, dans sa robe noire aux longues manches, un chapeau pointu sur la tête, et une baguette à la main. Il monte sur l'estrade, salue, sourit, remercie en quelques phrases spirituelles, « l'honorable assistance venue voir de ses propres yeux les grands miracles que l'homme peut accomplir pourvu seulement qu'il « veuille, sache et ose ! » « Oser, messieurs, oser, mesdames, là est le secret de toute réussite. Vouloir est le levier magique de toutes les brillantes situations. Devant vous, je vais vouloir, oser, à chaque instant. Regardez donc ! »

Il parlait si bien, avait un maintien si royal ! de lui se dégageait une absolue confiance en soi ! Il devait avoir commerce avec les esprits, tellement ses yeux, brillants, lançaient des éclairs brusques et étranges. Enfin ! l'on avait devant soi cet homme invisible, le terrible magicien, car déjà, on avait raconté ses exploits par la ville. Chacun, tenant à en savoir plus long que son voisin, avait donné libre cours à son imagination. Cet homme avait été vu au cimetière drapé de flammes ; il avait été vu au bord de l'océan, parlant à « Mami Ouatta », la Sirène ; il avait été vu conversant avec des esprits. En fait, on ne l'avait jamais aperçu. Mais quel homme, dans une ville qui bourdonne, jase, commente, colporte, amplifie, déforme, informe, ne tiendrait lui aussi à être « au courant », « à la page » ?

On en était arrivé à faire de ce simple prestidigitateur, un terrible magicien, qui d'ailleurs ne se doutait nullement de la puissance formidable qu'on lui avait attribuée.

Tout le monde, attentif, le regarde. Chacun tient à le contrôler. Un magicien d'accord, mais on ne va tout de même pas se laisser abuser ! L'on écarquillait les yeux, criant aux camarades des premiers rangs d'être vigilants. Il fallait prendre ce magicien dans le faisceau des regards ! Mais lui, calme, continue à opérer. Il tire de la bouche d'un enfant un ver long, long... L'enfant se sauve, La salle trépigne. Il fait avancer un coffre percé de trous, en ouvre la porte. Là-dedans, rien. Aucune issue non plus. Sa femme y entre, une belle petite blonde. L'homme sur elle referme la porte du coffre, puis une à une, passe des épées par les trous. La femme hurle, supplie. Les spectateurs angoissés assistent à ce meurtre. D'aucuns, dans leur dialecte, lui crient de cesser ce jeu criminel. Certaines femmes sanglotent. Notre magicien rit, et toujours calmement, une à une enfonce ses épées par les trous.

« Vraiment les Blancs n'ont pas de cœur. Tuer sa femme, pour de l'argent ? N'entend-il pas ses cris ? »

BERNARD B. DADIÉ

Puis fier de son œuvre, il sourit. La salle est d'un silence hostile. Elle ne lui rend même pas son sourire. Avec une indifférence plus insultante encore pour tous ces hommes qui le regardent, indignés, outrés, furieux, il ouvre le coffre. De femme ? Point ! Il le referme, enlève les épées, le rouvre et voilà la belle petite blonde toute timide qui sort du coffre en souriant. La salle respire, palpite. Notre prestidigitateur est vraiment magicien.

Enfin, le « mystère du crâne parlant » que tout le monde attendait. Le prestidigitateur débarrasse la table de tous les accessoires, la couvre entièrement d'une nappe blanche et pose, dessus, un crâne humain placé dans une assiette, un crâne avec des orbites impressionnantes et des arcades sourcilières fort en relief, un crâne avec des dents au complet, un véritable crâne tout poli et bien luisant sous la lumière électrique. Un froid passe dans la salle. L'assistance regarde avec respect ce crâne d'un homme qui avait certainement beaucoup et longtemps souffert, ce crâne qui tombait si bas en devenant un objet de montre, de prestidigitation. Le silence est total, profond, lourd, lugubre, oppressant. Ce crâne poli, ainsi exhibé, montrait la précarité de l'existence humaine. Il a appartenu à un homme qui a aimé, lutté par conséquent, qui est certainement mort dans la douce et consolante pensée que son sacrifice amènerait la paix et le bonheur. Et voilà ce qu'il est devenu. Est-ce que cet irrespect insolent, cette profanation des morts sont une marque de civilisation ? Et le vent qui s'engouffrait dans la salle charriait tellement de bruits ! Tous les morts indignés, révoltés, viendraient-ils des profondeurs arracher ce crâne, qui fut celui de l'un d'eux, à ce prestidigitateur téméraire ?

« Mesdames, Messieurs,

« Ce crâne que vous voyez est à votre service. On a longtemps prétendu que les morts ne parlaient pas. Eh bien, je vous dis moi que les morts parlent. Et je vais vous le prouver. Posez à ce crâne toutes les questions que vous voudrez. N'hésitez pas. Il vous répondra. Et ce crâne parlant n'est qu'une toute petite, une infime manifestation de ma puissance. »

Le crâne était là, sur la table, dans l'assiette. Il paraissait plus nu encore. Et personne ne parlait. Qui donc le premier oserait poser des questions à un crâne humain qu'un prestidigitateur vient de frapper brutalement en criant : « Parle ! » Qui ? parmi ces hommes qui poussaient si loin le respect dû aux morts que des

CLIMBIÉ

fossoyeurs mettant à jour même une phalange, l'enterraient à nouveau en lui donnant du gin pour en apaiser l'esprit.

A plus forte raison, quel respect ne doit-on pas manifester à un crâne qui a contenu les pensées d'un homme ! Mais la curiosité chez l'un des spectateurs fut plus forte que ses croyances. On ne connut jamais l'auteur de cette profanation, certainement un sujet anglais, car ceux-là, avec leurs « tchams » (1), peuvent se permettre beaucoup de fantaisies. Cet audacieux donc, prenant son courage à deux mains, du fond de la salle cria :

— Crâne, comment t'appelles-tu ?

— Kouadio !

Ah ! c'est donc vrai que le crâne parle, que les morts parlent ! Certaines bonnes femmes pieuses se signèrent. L'on entendait : « O ! Jésus, Marie, Joseph ! Quel péché ! Faire parler un mort ? »

L'audacieux n'étant pas tombé, foudroyé, l'on pouvait donc sans crainte de représailles, parler à ce crâne. Et chacun alors dans l'enthousiasme de la salle, de lui poser des questions. Et au crâne nu, étincelant sous la lumière crue de l'électricité, au crâne de répondre à chacun dans son dialecte, car il parlait dioula, baoulé, agni, fanti, français, anglais, ce crâne magique.

La salle émerveillée, était redevenue bruyante. Ceux de l'avant se levèrent pour mieux voir, ceux de l'arrière se levèrent à leur tour intimant l'ordre aux premiers de se rasseoir. Ceux-ci réclamèrent le silence. Ceux-là protestèrent en criant plus fort pour se faire entendre.

Le prestidigitateur triomphait. Il promenait maintenant un regard vainqueur sur la foule hurlante, emportée de curiosité.

La soirée finit en apothéose. Et toutes celles qui suivirent eurent le même succès. Chacun tenait à voir et interroger le crâne parlant.

Des jeunes gens allaient disant : « c'est son boy qui répond caché sous la table. » Personne ne les écoutait. Et les imaginations allèrent leur train.

Puis un beau jour, le prestidigitateur disparut de la ville. Les langues et les imaginations à nouveau se déchainèrent. L'un disait, l'autre disait, tous disaient, et ce que l'on racontait remplirait des volumes.

Il avait disparu, laissant sa femme dans Grand-Bassam, sa belle petite blonde toute timide qui traînait toujours après elle un chimpanzé. On la rencontrait sous les manguiers, sous les cocotiers, partout où il y avait de l'ombre, de la fraîcheur. Elle

(1) Talismans.

BERNARD B. DADIÉ

portait tous les jours la même robe. On la sentait malheureuse. Elle vivait en marge du monde européen, puisqu'aucun Blanc ne lui parlait. A son passage, les gens la regardaient étrangement, se poussaient du coude, se faisaient des signes, se la montraient ostensiblement du doigt, du menton, pour ensuite s'écarter d'elle, en murmurant :

— Elle paie la témérité de son mari. Les morts se vengent. Voilà où mène toute profanation. Pousser le mépris de l'homme jusqu'à le déterrer pour le faire parler, c'est vraiment dépasser les bornes. Or certaines limites ne se franchissent pas impunément. Le mari est parti, il est mort probablement, et c'est la femme qui paie.

— Vous croyez ?

— Comment expliquer autrement la situation piteuse de la femme d'un homme qui, chaque soir, pendant des semaines, a jonglé avec des liasses d'argent ? Comment être devenu si pauvre, après avoir disposé de tant de pouvoirs, si ce n'est en conséquence d'une malédiction, d'une revanche des morts ? Vous pouvez rire. Vos rires ne changeront rien au cours des choses. Vous voyez, on ne joue pas avec les morts. Ils sont là, comme la coutume est là. Lorsque nous vous parlons, nous les vieux, vous devez nous écouter...

Mais les jeunes gens allaient en riant et les vieux leur répondaient :

— Personne n'a tué Antwi, c'est lui-même qui s'est tué, il est cause de sa mort, et ce n'est pas tout le monde qui sait, que quand il pleut on s'enfuit dans la maison.



La Noël avait passé, puis le nouvel an, le nouvel an avec ses bandes de gamins essaimés par les rues pour souhaiter la « bonne année » à tout venant.

Climbié et ses amis portaient chacun une pancarte sur laquelle on lisait : « Bonne année ! Bonne santé ! Bonheur et longévité ! »

Et ils se présentaient aux Européens, aux Africains, à tous ceux qu'ils croisaient. Ils couraient au-devant des gens, les entouraient, braillant tous à la fois : « Bonne année, Monsieur ! Bonne année, Monsieur ! », les tenaient par les bras, les doigts, pour ne les lâcher que lorsque la petite monnaie était tombée entre leurs mains. Jamais ils n'osaient s'approcher des gardes-cercle. Pour eux il n'y a qu'une seule chose qui compte dans la vie : le service. Or « service y a pas camarades ! Car service... service. » Donc on

CLIMBIÉ

n'allait pas, sous couvert de nouvel an, présenter des vœux à un garde-cercle pour en retour, recevoir des « gnons » (1) qui étaient loin d'être du fonio. Aussi changeaient-ils de trottoir à leur approche. Ils apprenaient à être prudents.

Climbié aimait les fêtes, non seulement à cause des concours de fanfares et de danses diverses, mais parce que ces jours-là, l'on variait les mets. On faisait de la sauce au curry, du riz gras, l'on tuait des poulets et l'on mangeait des plats européens, des petits pois, du fromage et des biscuits. Dans les bouteilles de sirop et de limonade, il restait toujours un petit fond qu'on se disputait, en se poursuivant, les uns, un os à la main, les autres, la bouche pleine. Manger les jours de fête, c'était véritablement se battre. De ces plats rares, chaque enfant voulait manger le plus, aussi on avalait tout, sans même se donner la peine de mâcher. L'on aurait perdu du temps. Mais toujours un plus malin se sauvait avec le plat, et les autres en pleurant le suivaient. Souvent, un enfant, ne pouvant se mettre à la cadence des autres, de dépit, assaisonnait le mets de sable, et l'on mangeait quand même...

Et lorsque autour de la table ou dans la cuisine, l'on avait réussi à avoir un biscuit ou une cuisse de poulet, la première chose à faire pour en déguster les autres était de cracher dessus. On mangeait alors tout seul, en paix...

Les enfants étaient contents, heureux de se jouer de tels tours. Pour rien au monde, ils n'auraient voulu être parmi les grandes personnes qui mangeaient sans se taquiner, avec un air sérieux et insupportable. Qu'avait-on besoin de table, de fourchettes ? L'on mangeait mieux avec les doigts, puisant tous dans le plat commun et toujours en riant.

Mais tout cela ne comptait pas en regard de la fête de Pâques, des Pâques attendues avec impatience par tous les enfants de Grand-Bassam ! Et pour cause ! Il y avait le « yayo » !

Auparavant, avec l'approche des Rameaux, ils se livraient à la cueillette des dattes (2). Ils s'en allaient, aux sorties des classes, le soir sur la route d'Azuretti, jetant sacs, cahiers et livres sur le bord de la route pour courir sus aux grappes mûrissantes, se bousculant à l'approche d'un dattier bien chargé. Ils criaient tous ensemble, pressés d'être chacun le premier : « C'est mon dattier ! C'est moi qui l'ai vu le premier ! » Ils se jetaient dessus pour presque aussitôt aller s'abattre ailleurs sur un autre dattier plus riche en grappes, courant comme des fous dans la broussaille,

(1) Gnon, en dioula, signifie fonio.

(2) Les dattiers de Côte d'Ivoire atteignent à peine 2 mètres.

BERNARD B. DADIÉ

sans prendre garde aux piquants des feuilles ni à toutes les épines qui leur écorchaient les pieds, les jambes, les mains, les bras. Ils s'en allaient, fouillant la brousse, heureux de récolter les dattes et de s'en gaver. Ils ne sentaient les piqûres d'épines que sur les cailloux de la rue, au retour. Alors ils s'asseyaient, enlevaient les échardes de leurs pieds, tandis que le vent sur leur tête murmurait dans les filaos. Ils couraient ensuite vers l'océan pour y tremper les dattes non encore mûres. Ils longeaient la grève nuit et jour assaillie par les vagues furieuses qui laissaient sur leurs traces, de la mousse, des ampoules, des bulles que le soleil au coucher teintait de toutes les couleurs.

Les crabes couraient à l'arrivée des vagues, s'agrippaient au sable un moment, pour ne pas être emportés, puis se remettaient à courir. Quelques-uns, la tête hors de leur trou, regardaient passer cette bande de gamins plongeant leurs grappes dans l'eau afin de leur donner le goût salé tant apprécié.

Mais le « Yayo » procurait un plaisir tout différent. Le « Yayo » ! Que de scènes il évoque !

Sur la route de Bingerville, au sortir du quartier Impérial, il y a un pont. Après ce pont, à gauche, se trouvait la scierie du commandant Gros, une scierie très active, pleine de bruits de machines, de camions, d'ouvriers. Aujourd'hui c'est le silence. Mais à l'emplacement même de la scierie, le sable est resté blanc et nu.

A deux cents mètres de là, à un coude de la route, vous trouvez un second pont sous lequel coulait une belle eau claire, un peu rouge, du rouge de la latérite de son lit, une rivière dans laquelle les femmes du quartier venaient laver le linge.

A cinq mètres environ du pont, sur la gauche, existe un sentier : le sentier du « Yayo ». Combien de générations d'enfants de Grand-Bassam, ont accouru vers ce lieu, se sont battus sur ce sentier ! Combien de vieillards qui, arrivés là, sentent remonter en eux de gais souvenirs ! Et que d'images défilent à leurs yeux !

Petit, ce sentier ? Non ! C'était l'avenue qui menait aux « Yayos. » Une sente broussailleuse ? Erreur, messieurs... la route la plus ensoleillée, la plus vivante, la plus animée du monde, celle dont le souvenir longtemps poursuit chaque enfant, reste ancré en lui, au point qu'en passant là, il ne manque jamais de la regarder avec attendrissement et de sourire en secouant la tête... Eh, oui ! Déjà si vieux tout cela ! On voudrait bien redevenir jeunes, courir à nouveau par ce sentier, gambader par la savane, rire aux éclats, se bousculer les uns les autres, jouer avec plus d'entrain qu'auparavant, afin d'apprendre aux enfants à savoir mieux s'amuser, à

CLIMBIÉ

goûter plus, à apprécier le bonheur d'être enfant, le bonheur dans lequel ils baignent et qu'ils dédaignent, pressés de grandir.

Grandir ! Mon Dieu, combien d'hommes voudraient n'avoir jamais grandi ! Et qui, soupirant après les joies écoulées, ne profitent guère des joies présentes !

Toujours par bandes capricieuses et bruyantes, les élèves allaient l'après-midi d'un des jours de la Semaine Sainte, s'emplier les poches de ces délicieux fruits. C'était une course folle entre les enfants des quartiers France, Impérial et Moossou. Les rixes fréquentes n'empêchaient guère cette compétition.

Ils arrivaient ensemble dans la savane boisée, courant d'un arbuste à l'autre, si vite, que certains camarades plus petits ou plus lents, ne parvenaient point à cueillir un seul fruit. Alors, chose peut-être étrange pour des enfants batailleurs, égoïstes, qui tout à l'heure voulaient avoir chacun le plus de baies possible, l'on se rassemblait dans une clairière, à proximité de la grand'route, pour se partager la récolte. Et l'on s'en allait joyeux et chantant, les mains et les poches pleines de munitions, car la guerre aux mangues commençait.

L'on savait en regardant sous les manguiers, que les mangeurs de « Yayo » étaient passés.

Les gardes-cercle leur donnaient bien la chasse. Mais les enfants, plus rapides, leur glissaient entre les mains, leur passaient entre les jambes. Furieux, les gardes leur lançaient la chicote qu'ils évitaient toujours par un saut savant. Puis se retournant, ils huaient ces gardiens de l'ordre qui ne se souvenaient plus de leur enfance.

Avec le temps, les gamins s'étaient organisés. Il y avait les « grimpeurs », les « ramasseurs » et les « veilleurs » dont un coup de sifflet spécial donnait l'alarme. A ce signal, les « grimpeurs » dans les arbres s'immobilisaient, les « ramasseurs » cachaient les mangues dans les pagnes, se promenaient l'air innocent, bravant le regard inquisiteur et soupçonneux des gardes-cercle, ce regard qui allait des manguiers aux enfants et de ceux-ci aux manguiers après avoir passé par toutes les feuilles et les branches jonchant la rue. Souvent un « grimpeur » plaisantin, sur la tête de l'un d'eux, laissait tomber un fruit. Le garde se sauvait de dessous l'arbre. De loin, il levait la tête pour découvrir le coupable. Personne ne bronchait. L'on ne se moquait pas impunément d'un garde-cercle.

BERNARD B. DADIÉ

Chacun se grattait la tête, toussotait, taquinait un voisin, avant d'éclater de rire.

Parfois, c'était une bataille rangée entre les gardes et les enfants. Devant les nuées de projectiles de toutes sortes, les gardes battaient en retraite pour aller chercher du renfort... A leur retour, plus d'enfants ! Tous partis.

Les passants, les étrangers surtout qui ne connaissaient pas le « Yayo », étonnés, regardaient les gamins manger avec plaisir les mangues vertes. Ils ne savaient pas, ces étrangers, qu'avec le « Yayo », les fruits les plus verts perdent leur acidité pour prendre un goût très sucré. Voilà le secret du « Yayo ».

Et c'était pour les enfants de Grand-Bassam de ce temps-là, une tradition, un honneur, auxquels ils tenaient beaucoup. Et jamais ils n'auraient accepté qu'on les empêchât de manger les premiers, les belles mangues dont la vue seule dans les feuillages, à tous, faisait venir l'eau à la bouche.

Après s'être livrés à ces déprédations, ils couraient tout à coup vers l'église. Ils partaient, jetant des cailloux qui allaient tomber sur les maisons européennes. A nouveau tout le monde se dispersait avant que par la fenêtre ouverte, une tête d'homme ou de femme apparût pour découvrir le délinquant.

Les uns couraient s'agglutiner sur les cloches qui, sous le poids de tous ces gosses, essayaient d'appeler les fidèles aux vêpres. Les autres montaient chanter à la tribune et quelques-uns, cierge en main, le visage sérieux, encadraient le prêtre à l'autel.

Mais tous, cantiques ou cierges en main, pensaient aux nouveaux tours qu'on allait tantôt, à la sortie des vêpres, jouer aux gardes-cercle.



Tous les samedis soirs, il y avait danse, soit au Cercle des originaires, soit au Cercle Sénégalais, soit au Pavillon Rose, tenu par un Dahoméen. Le Pavillon Rose était un dancing chic où se rendaient tous les commis de l'Administration et du commerce, accourus de Dimbokro, de Bouaké, de Bingerville, d'Aboisso. Les rues, toute la nuit, restaient animées. A chaque carrefour, la lumière électrique ramassait les ombres, les projetait contre les murs, les allongeait, les rapetissait. Les cavalières, enthousiastes, s'en allaient pressées, avec de petits rires brefs, en laissant dans leur sillage des traînées persistantes de parfum. La musique les appelait, les attirait et elles couraient presque, afin de ne rater aucun morceau.

Comme ces bals au Pavillon Rose étaient animés ! La fanfare n'oubliait aucune des chansons en vogue, depuis « J'ai ma

CLIMBIÉ

combine » jusqu'à « Sous les ponts de Paris », en passant par la « Nuit de Chine. »

Les valse et les tangos avaient peu d'amateurs. Seuls quelques danseurs, voulant exhiber leur talent, les réclamaient. Mais en revanche, dès les premières notes des marches, tout le monde se levait d'un bond comme sous la poussée d'un ressort pour aller se disputer les cavalières. Une véritable bousculade.

— Pardon !

— Aucune importance.

« Il m'a fait, pouèt-pouèt, il m'a fait, pouèt-pouèt ! » criait tout ce monde qui se dandinait, tournait en rond. Dès qu'un espace libre se voyait, tout le monde courait de ce côté-là. Certains gaillards, pour se dégager, dansaient brutalement. Ce qui souvent amenait des rixes. Mais ce n'était qu'un intermède. Le patron réussissait à faire sortir les « boxeurs » et la danse continuait. L'on s'en allait donc au rythme de la musique, collés les uns aux autres, transpirant. Et lorsqu'un morceau plaisait, on le jouait longtemps et les hommes eux aussi dansaient aussi longtemps qu'il était joué. Dès que les musiciens essoufflés, s'arrêtaient, danseurs et spectateurs d'une seule voix hurlaient : « bis ! bis ! On a payé pour danser ! » Il fallait donc danser. Les spectateurs, au dehors, sautillant, jetaient en l'air leur coiffure en criant à tue-tête : « bis ! bis ! » Et dès que le morceau était repris, ils empoignaient eux aussi leurs cavalières et dansaient gratis. Mais la joie de danser n'atteignait son summum que lorsque le piston, en quelques notes brèves, annonçait un « pathy », une chanson du pays, une danse de chez soi, une « agbass ». L'on dansait sans cavalier, selon son caprice, avec cœur et fougue, semblant piétiner tous les soucis présents et futurs. Tout le monde chantait. La fanfare pouvait s'en aller, l'on danserait quand même. Ostensiblement chacun sortait son mouchoir pour s'essuyer, car il faisait chaud, malgré la proximité de la lagune qui reflétait toutes les lumières.

Dans les quartiers indigènes, d'autres fanfares en plein air, faisaient danser hommes, femmes et enfants.

Paris-Bar et l'Hôtel de France, de leur côté, égayaient les Européens en des soirées de gala données par des artistes venus de France ou de Dakar. Ces derniers s'adjoignaient le plus souvent un accordéoniste, ou un violoniste nègre. Les Africains alors couraient vers ces hôtels pour voir le spectacle d'un des leurs, dans le groupe des Européens. Ces musiciens étaient Dahoméens. Leurs compatriotes enorgueillis les invitaient et ne cessaient de parler

BERNARD B. DADIÉ

du progrès du Dahomey, des journaux du Dahomey, des avocats du Dahomey, des romanciers du Dahomey.

Ils tenaient à souligner le progrès de leur pays, par rapport à la Côte d'Ivoire « sauvage » dont les yeux clignotaient encore à la lueur de la civilisation européenne. Ils en parlaient tellement que cela finissait par rendre les rapports de plus en plus tendus, d'autant plus tendus que les Dahoméens occupaient les meilleures places dans les bureaux, remplissaient les autres emplois de cousins, dans le même temps que l'on licenciait des autochtones.

Au lendemain de ces grandes soirées où le champagne coulait à flots à la table du forestier comme à celle du garagiste, Climbié et les enfants du quartier, allaient ramasser les serpentins, les boules, les boîtes vides de biscuits que les boys, manches de chemise et pantalon retroussés, à coup de balai poussaient dans les rues.

Le dimanche matin, l'église était bondée de fidèles ; on y voyait peu de Blancs toutefois.

Les Européens, fatigués de réciter : « Notre Père qui êtes aux cieux. Donnez-nous notre pain quotidien », ou sans doute décidés à acquérir ce pain, sans l'aide du « Père », ou simplement rassasiés, préféraient faire la grasse matinée. Leur devise à tous semblait être : « Aide-toi, le Ciel t'aidera. »

Le lundi revenait. La sirène du wharf, de bon matin, redonnait le signal du travail.

Les Khorogos, tireurs de billes, très tôt levés, s'attelaient à leurs filins. Ils chantaient et les chaînes de wagonnets paraissaient suivre d'elles-mêmes. On ne remarquait jamais les nerfs saillants, les jarrets tendus, les pieds raclant le sol. Les tonneliers Fantis et Sierra-léonais, dans les cours des puissantes sociétés commerciales, au son de leur propre musique, dansaient en tournant autour des fûts qu'ils réparaient. Ils se mettaient à deux, trois, quatre, pour donner un concert. Du matin au soir, dans les cours de factoreries, Grand-Bassam s'emplissait de musique, qui semblait rythmer tout le mouvement de la ville.

Le marché grouillait de monde. La clientèle suivait d'étroits passages entre les éventaires. L'on pouvait à peine s'arrêter pour marchander. Il fallait continuer à marcher pour laisser couler le flot qui passait devant les vendeuses de pain sucré, de parures, de mouchoirs, de pagnes, devant les marchands de poissons, de condiments, devant l'étal à l'odeur de sang frais.

L'on se disputait les clients en riant. C'était à qui vanterait au mieux sa marchandise pour attirer, retenir le client, lui forcer la main.

CLIMBIÉ

Climbié et ses camarades s'en allaient à l'école, une tartine à la main, un morceau de pain à la bouche, le sac en bandoulière. Eux aussi s'approvisionnaient au marché. Ils partaient, taquinant les écolières.

Un matin, le « cinéma » entrainait dans la ville, par camion. La nouvelle aussitôt courait les quartiers et les concessions.

Ces soirs de séance étaient de véritables soirs de fêtes. Pour attirer la foule, des musiciens rétribués pour cette sortie, ayant droit à une place gratuite au spectacle, jouaient avec entrain le rôle de rabatteurs. Ils suivaient le programme porté par deux jeunes gens.

Les séances avaient lieu soit au marché municipal, soit dans le sable, au quartier France, entre les rues Commandant-Pineau et Bouvet.

La présence des gardiens, postés autour de l'enceinte en bâches, n'empêchait pas les nombreux resquilleurs de soulever les bâches pour entrer sans payer. A la mi-temps, au contrôle des tickets, tous dormaient profondément et ronflaient terriblement pour se réveiller dès la reprise de la séance.

Tout autour, grimpés sur les arbres, sur des barils superposés, des gaillards suivaient le film.

La pluie parfois tombait brusquement. C'était alors un sauve-qui-peut. Et le spectacle prenait fin. Souvent, l'appareil menaçait de prendre feu, et c'était encore la fuite.

Le soir, des couples flânaient par les rues. Ils allaient lentement en chantonnant, bras dessous, bras dessus, respirant à pleins poumons la brise de la lagune :

« Ehoulé m'ba hou ihôn ya hô ! »

« Ehoulé m'ba hou ihôn ya hô, mamin Amah »

« Tidi n'dètrè gba min so hô. » (1).

Devant l'échoppe des bijoutiers, les jeunes filles et les femmes attendaient la remise d'un bijou promis depuis plus d'un an. Mais les apprentis, de connivence avec leur patron, tout en riant, le marteau levé et la lampe à la main, à leurs clientes répondaient : « le patron n'est pas là ».

— Où est-il ?

— Il est à Grand-Lahou.

(1) Ce qui me chagrine, c'est de mourir,
Ce qui me chagrine, c'est de mourir, mami Amah,
Et qu'on jette du sable sur moi.

BERNARD B. DADIÉ

— Quand reviendra-t-il ?

— Nous ne savons pas.

« Menteur comme un arracheur de dents » ; l'on pourrait dire aussi, sous notre ciel : « menteur comme un bijoutier ».

Sous les amandiers de Cayenne, des joueurs de boules et de cartes, près d'eux de vieux Sénégalais en grands boubous, dans leur chaise longue, la grosse canne entre les jambes, parlaient du temps où tout jeunes ils mirent les pieds en Côte d'Ivoire. Aujourd'hui, ils n'ont presque plus de dents, ne sont jamais retournés chez eux et leurs cheveux sont aussi blancs que leurs boubous empesés débordant des sièges.

Les cargos, sales, tout noirs, sans cesse ingurgitaient les produits apportés par les baleinières. Des radeaux de billes, en quelques heures, happés par les treuils, disparaissaient dans leur panse de fer. Et toujours ils étaient là, affamés, réclamant d'autres aliments, d'autres produits, huile, palmiste, cacao, café ; puis un matin, ils levaient l'ancre et péniblement s'en allaient, crachant une épaisse fumée noire comme pour brouiller leur trace.

Canada, Madonna, Brazza, Touareg, Le Hoggar, Asie, tous les quinze jours venaient mouiller en rade, apportant les colis et des passagers : colons, fonctionnaires, jeunes gens en quête de situation, de fortune facilement acquise.

Les boutiques étaient très bien achalandées. Les gens des villages environnants, Alépé, Bonoua, Ebra, Adiéké, venaient vendre leurs produits et s'approvisionner en tabac, savon, sucre, pétrole, huile, allumettes, liqueurs, parfums, outils.

L'argent sortait facilement des poches, de la coiffe des chapeaux où les vieux le cachaient, du bord des pagnes où les femmes l'attachaient. Sur les étagères des boutiques s'étaient étalés des pagnes de tous les coloris et de tous les dessins, des foulards de toutes les tonalités, des parfums de toutes les teintes, des boissons de toutes les nuances et de tous les degrés. Le rayon des liqueurs était le plus animé, le plus bruyant : le gin et le rhum s'enlevaient par caisses, et pouvaient aussi être dégustés sur place, dans un coin de ce vaste rayon. Les hommes restaient à discuter autour des petits verres, à vider des bouteilles entières, de ces pernicieuses boissons. Beaucoup s'en allaient de là, heureux, légers, titubant un peu, crachotant surtout. Que peut importer l'Européen, qui vaille le gin et le rhum ? D'abord leur odeur qui grise, ensuite leur saveur qui vous brûle un peu la langue, vous racle la gorge, vous met de la flamme dans le ventre. Cette flamme parcourt tout le corps qu'elle secoue, remue... comme pour en faire tomber les soucis avant de vous transporter au point de vous faire oublier le présent.

CLIMBIÉ

Chaque boutique avait, sur son comptoir, sa balance Roberval pour peser les menus objets, tabac noir, par feuilles, sucre en vrac, sel marin, sel gemme non ensaché, piment, poivre, oignon, poisson sec. Dès le seuil les parfums de tous ces produits, mélange de goudron, de naphthaline, d'essences diverses, de senteurs de tous les degrés, vous assaillaient, vous assiégeaient, ne vous lâchaient plus. Ils vous sollicitaient à leur façon.

A l'entrée, l'on achetait le café, le palmiste, le cacao, l'huile de palme. Ainsi les maisons de commerce, habituées à faire circuler l'argent, le cédaient d'une main, pour le reprendre de l'autre. Il est certainement plus en sécurité dans un coffre-fort que derrière la coiffe crasseuse d'un chapeau, ou noué au bout d'un pagne. L'argent a droit à quelques égards tout de même.

Et tous les jours, les cargos jetaient l'ancre, vomissaient sur le pays, marmites, seaux, assiettes, lampes, couteaux, machettes, verroteries, cigarettes, ballots de tissus, ciment, matériaux de construction, pipes, conserves, caisses de liqueurs, fûts de vin, un peu de tout de ce que fiévreusement, nuit et jour, à une cadence toujours plus accélérée, produisent les usines d'Europe et d'Amérique.

Au long des clôtures blanches, fleurissaient les pervenches de Madagascar, la bougainvillée, le laurier-rose, le canna, l'orgueil-de-chine, la crête-de-coq... Et sur les rebords des fenêtres, des chats roulés en boule dormaient tandis que, dans les cocotiers, le vent ne cessait de chantonner en compagnie des oiseaux.

Grand-Bassam travaillait activement, vivait tranquille, les Européens d'un côté, les Africains de l'autre.

Un jour, les uns ou les autres conduisaient à sa dernière demeure un des leurs. Ses rêves et ses illusions, exhalés dans le dernier souffle, l'avaient tué et restaient encore là, dans l'air, pour ajouter leur poids au poids des autres illusions, des autres rêves. Car eux, jamais, ne se laissaient mettre en bière.

Les Européens accompagnaient leur « frère » en cortège silencieux, et les Africains, leur « parent » en foule chantant des cantiques. Parfois, suivant l'importance du personnage, une fanfare ouvrait la marche.

Debout sur le pas des boutiques, ou derrière les comptoirs, des Européens regardaient passer la foule d'hommes, de femmes et d'enfants qui chantaient et bavardaient à la fois.

Toujours, l'un de ceux-là, en voiture, pressé de courir à une affaire, traversait cette foule à toute vitesse comme s'il avait brusquement le sentiment de mal agir, de manquer à une étiquette, de se singulariser aux yeux des autres Européens. Certains, par contre,

BERNARD B. DADIÉ

saluaient, se signaient. Le mort n'avait plus de couleur. Il n'était plus de notre monde, parce que délesté de ses transes et de ses révoltes. Il demeurerait une leçon pour tous, au long de ce dernier trajet, en ramenant heurs et malheurs à leurs justes proportions. Le mort était passé depuis longtemps qu'ils restaient encore à saluer, à méditer sans doute. Puis ils remettaient leur casque et poursuivaient leur chemin, c'est-à-dire leurs rêves et leurs illusions. Pensaient-ils, eux aussi, que la vie n'est qu'une danse qu'on exécute avant de se reposer pour toujours ?...

Ainsi vivait Grand-Bassam lorsqu'un soir la nouvelle de la mort subite du Commissaire de Police se répandit dans la cité.

— Le Commissaire de Police est mort !

— On le dit.

— Que s'est-il passé ?

— On ne le sait pas encore.

— Suicide ? Noyade ?

— On ne sait absolument rien.

— Que dit le docteur ?

— Il est venu voir le cadavre, il n'a rien dit encore...

— Il a dû se tuer... Vous savez, les Européens s'envoient souvent le revolver dans la tête... ! Et sa femme ? Et ses enfants ?

— Ils sont là.

— Pas blessés ?

— Non !

— Alors, on ne peut parler de suicide... Rappelez-vous qu'un midi, sur l'étage d'une de ces puissantes maisons... l'on entendit des coups de feu... pan ! pan ! suivis de cris, de pas d'hommes, de pleurs. Un jeune Européen, après avoir tiré sur sa femme et ses enfants, venait de se donner la mort.

— Ils ont tout pour eux, et ils se tuent. Que devrions-nous faire alors nous qui sommes moins favorisés ?

— C'est peut-être l'une des principales causes du refus des armes aux Africains. Mais ce Commissaire de Police était-il malade ? depuis quand ?

Des précisions arrivaient. Le Commissaire de Police était alité depuis deux jours. Le docteur appelé à son chevet avait écrit beaucoup d'ordonnances et murmuré des phrases aux oreilles de la femme qui, pendant l'auscultation, n'avait cessé de l'interroger de toute la puissance de son regard. Le docteur n'avait à aucun moment fait la moue, ni écarté les bras. Il y avait donc de l'espoir. Mais dans le milieu officiel les téléphones n'avaient cessé de sonner depuis cette visite.

Et puis, dernière précision, le malade avait vomi.

CLIMBIÉ

La nouvelle allait toujours, secouant la ville. Les Africains savaient bien qu'ils participent au deuil des Européens, parce que toujours en de telles circonstances on les empêche de danser le soir dans leurs quartiers.

La terrible nouvelle animait tout sur son passage. Elle frisait le chaume des toits, entrait dans les cases pour en faire sortir les vieilles femmes sur le pas des portes, allait réveiller les hommes somnolant, couchés dans le sable.

Ah ! ces Blancs ! Souvenez-vous de l'histoire du caissier, de celle de l'exploitant forestier, de... N'aurons-nous jamais fini de raconter l'histoire des Blancs désabusés qui se tuent en Afrique ? Parce qu'une fiancée n'a pas répondu à une lettre, pan ! on se tue, parce que l'argent a manqué dans la caisse, pan ! on se tue.

Ils ont apporté leur prison, ils en ont peur et pourtant ils nous y jettent sous le moindre prétexte.

Tenez, un jour, des amis et moi dormions sous un préau. Vous n'étiez pas nés, vous autres. Du bruit autour de nous. Nous nous réveillons en sursaut, et qui voyons-nous ? Le Commandant et des gardes.

— Qu'est-ce que vous faites ? » nous fait demander le Blanc.

— Nous sommes des pêcheurs.

— Et qu'est-ce que vous faites maintenant ?

— Nous ne faisons rien, nous dormons pour le moment.

— Non, vous êtes des vagabonds... Où sont vos tickets d'impôt ?

Nous ne les avons pas sur nous. Il nous a donné chacun quinze jours de prison. Là, nous ne cessons de nous demander : « Est-ce parce que nous n'avions pas de ticket d'impôt ou parce que nous dormions que le Commandant nous a jetés en prison ? »

Mais la nouvelle s'en allait toujours, réveillant les souvenirs qui dormaient dans la tête toute blanchie des vieillards. Elle s'était maintenant précisée.

Le Commissaire de Police avait vomi !... C'était donc le vomito-negro, la fièvre jaune, la terrible et impitoyable fièvre jaune, la terreur de la colonie européenne. C'était la raison des nombreux coups de téléphone, entre le docteur et le Commandant de cercle. Dans la nuit même, des Européens prudents, partirent pour Abidjan. Le lendemain matin, la quarantaine était décrétée. Les bateaux allèrent au large, les attroupements furent interdits, les danses supprimées, le couvre-feu obligatoire à vingt heures. Grand-Bassam prit un aspect étrange. Dès le coucher du soleil, les Européens se gantaient, se bottaient et se voilaient. Plus de catéchisme, plus de classe de chants au retour desquels Climbié et les autres enfants emplissaient les rues de cris, d'appels et de rires. Ils pour-

BERNARD B. DADIÉ

suivaient les jeunes filles qui couraient en hurlant. Ils les rattrapaient, les pinçaient ici, les pinçaient là... et satisfaits les laissaient repartir, maugréant, mais contentes quand même d'avoir été pincées ici, pincées là.

Tout cela était fini pour le moment parce que le Commissaire de Police avait vomi avant de mourir. Des équipes de police sanitaire, par la ville, livraient la chasse aux bouteilles et aux boîtes vides. L'on comblait les mares. L'on vaccinait la population tous les jours.

Les Européens vivaient dans l'angoisse. Le moindre insecte sur le mur faisait sursauter. Les phonos restaient muets. La musique attirerait sans doute les moustiques, dont elle « n'adoucirait certainement jamais les mœurs ! »

Les Africains, sans aucun voile, continuaient à coucher à la belle étoile parce qu'il fait chaud dans les cases. Les moustiques venaient murmurer à leurs oreilles, volaient un peu de sang et s'en allaient s'ils n'étaient écrasés pour avoir piqué trop fort leur proie.

Quelques indigènes souvent mouraient, mais ce n'était pas le vomito-negro. Car à ces décès l'on trouvait toujours une autre cause... Combien d'hommes avant la mort du Commissaire vomissaient avant de mourir ?

Aussi certains soirs dans le quartier France, un tambourin en révolte contre la mesure de quarantaine, jetait ses notes grêles dans la nuit naissante, au moment même où les Européens se gantaient, se bottaient et se voilaient.

Et par ce tambourin, c'était le tout Bassam joyeux, le Bassam des danses qui semblait crier au monde européen prêt à se couler sous les moustiquaires :

« *Rendez-moi mes chansons !* »
« *Rendez-moi mes danses !* »



Par groupes bavards et querelleurs, les élèves s'en allaient à l'école, en jouant aux billes. Il arrivait qu'une auto blessât l'un d'eux. L'on cessait de jouer un moment pour recommencer ensuite avec plus d'entrain. Les parents fouillaient vainement les enfants pour prendre les billes, car on les cachait dans le sable au pied d'un mur, d'un arbre, avant d'entrer à la maison.

Des cyclistes et des chauffeurs, après avoir vainement corné, descendaient de leur véhicule et tout menaçants, criaient :

CLIMBIÉ

« Vous petits, petites saletés là, vous comprend pas quand on sonné ? Toujours billes, Billes ! Billes, c'est manger ? »

Alors de tous les côtés, de toutes les bouches, volaient les réponses les plus vertes. Toujours prêts à décamper, les enfants accouraient tous lorsqu'un élève plus âgé faisait front. Solidarité de gosses devant les grandes personnes. Et tous ces bras gesticulaient, tous ces yeux brillaient, toutes ces bouches disaient chacune sa phrase. L'on s'égaillait pour se retrouver un peu plus loin parce que le cycliste avait menacé, parce qu'un vieux était venu en direction de l'école, pousser certains d'entre eux par la nuque. L'on détalait à toutes jambes parce que c'était l'heure.

Climbié ne jouait plus aux billes. Il s'attardait devant la SACO, une librairie, la seule qui essayât péniblement de cohabiter avec les puissants établissements de la place, les C.F.A.O., S.C.O.A., C.I.C.A., C.F.C.I, C.R.O.A., la Woodin, Périnaud que les indigènes appelaient Pozzo di Borgo, la Soucaïl, la Compagnie Française de Kong, qu'on persistait à nommer Nvéridjé, du nom du fondateur, Verdier, ancien résident français (1).

Climbié regardait les livres aux couvertures illustrées, aux titres de toutes les couleurs. Il les regardait, suivant les comptoirs d'un bout à l'autre. Il y avait une gamme d'ouvrages allant du roman le plus sérieux au roman policier le plus vulgaire, des sciences occultes aux mathématiques, de l'abécédaire aux livres de philosophie, sans compter les journaux illustrés. Il y en avait partout, sur les rayons, sur les comptoirs, dans des casiers, sur des caisses, empilés, étalés. Et tous si bien mariés de couleurs qu'ils vous happaient le regard, vous attiraient, vous retenaient fasciné. Séduit, charmé, ensorcelé, vous entriez malgré vous dans cette librairie où Climbié et ses amis Dibetchi et N'da passaient le plus de temps. Dibetchi, le plus riche de la bande, payait toujours un nouveau roman d'aventures au Far-West. Ils le dévoraient à tour de rôle et émaillaient leurs propos de « Signor Caballero ! Amigo ! Bonas dios ! » Ils vivaient chacun en compagnie de leurs héros favoris, ne parlaient plus français mais espagnol. Que leur manquait-il ? Le chapeau aux larges bords, les revolvers, les pantalons cow-boys et la monture ? même pas, car l'habit ne fait pas le moine.

Ce soir-là, Climbié dévorait un de ces livres, lorsque son oncle Assouan Koffi l'appela. Le cœur lui battit. Qu'avait-il fait encore ? En quelques secondes, il eut passé tous ses actes en revue. Non, il n'avait rien à se reprocher aujourd'hui. Aucune assiette cassée,

(1) Commerçant, il fut le créateur et le mainteneur de la C.I.

BERNARD B. DADIÉ

le lit dressé, la table desservie, et bien nettoyée. Rassuré, il se présenta. L'oncle feuilletait lentement un livre illustré.

— Regarde ces photos, lui dit-il... Approche... Place-toi là, à ma droite, afin de mieux voir...

Et les pages tournaient une à une. Climbié les regardait. Tiens, un homme enchaîné, un Nègre entouré de policiers blancs.

— A-t-il volé ?

— Non...

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Il lutte pour ses frères Nègres qui ne sont pas heureux.

— Où cela se passe-t-il ?

— Oh ! très loin d'ici, à Harlem en Amérique. Cet homme parle de « l'Afrique aux Africains » et d'autres choses encore.

— Ce n'est pas bien ce qu'il a dit ?

— C'est-à-dire que certains hommes estiment qu'il n'avait ni à faire ce qu'il a fait, ni à avancer de telles idées.

— Et pourquoi ?

— Par intérêt, c'est-à-dire pour leur sécurité...

Climbié ne comprenait pas tout cela. Ce qui l'avait frappé, c'était ce nègre bien habillé enchaîné et escorté par des policiers blancs dans une grande rue où les gens marchaient sans même regarder ce qui se passait autour d'eux.

Sur une autre page une foule que d'autres Blancs matraquaient. Des Blancs frappant des Blancs comme l'on frappe des Nègres. Que veut dire tout cela...

— Où vend-on ce livre ?

— On ne le vend pas. Si on me le voyait entre les mains, on me jetterait en prison.

— Donc il y a des ouvrages qu'on ne doit pas lire ?

— Moi, je te dis qu'il faut tout lire, et c'est pourquoi j'ai tenu à te montrer ce bouquin.

— Je ne comprends rien à tout cela.

— Tu comprendras plus tard, mon enfant. Pour le moment, tu n'as qu'un seul devoir, étudier. Tes études t'apprendront à secourir tout homme qui souffre parce qu'il est ton frère. Ne regarde jamais sa couleur, elle ne compte pas. Mais en revanche ne laisse jamais piétiner tes droits d'homme, car même dans le plus dur esclavage, ces droits-là sont attachés à ta nature même. Les Européens d'aujourd'hui montrent les poings, les dents et les pieds. Autrefois, m'a dit mon père, lorsque vous les saluiez, ils s'arrêtaient, s'intéressaient à vous, à vos femmes, à vos enfants et vous demandaient toujours : « Comment allez-vous ? » Et les vieux répondaient : « Merci ! merci ! » Ils vous serraient la main et s'en

CLIMBIÉ

allaient après avoir souri, après avoir tapoté la joue d'un gosse et lui avoir glissé quelque sou dans la main. Le cœur en eux dominait tout. Ils étaient humains et plus près de nous. Mais les Européens de nos jours n'ont plus de temps, aussi lorsque vous les saluez c'est à peine s'ils vous regardent, et les plus généreux vous disent : « ça va ! ça va ! » en courant après l'argent. Quelques-uns cependant descendent vers nous, s'intéressent à nous. Certains ont appris à connaître, comprendre les cœurs, avant de courir après l'argent. D'autres au contraire, ont estimé qu'il fallait courir après cet argent pour lequel ils se sont expatriés, avant de jeter un regard vers des êtres de couleur si différente. Mais pourquoi faut-il qu'ils n'écrivent, ceux-là, sur le monde noir que des ouvrages du style exotique ?

Une optique spéciale sur l'Afrique et ses hommes semble imposée par l'Europe. L'originalité de l'Afrique Noire, c'est l'homme nu ; son génie, c'est la femme à plateau. Dans quelle intention s'entête-t-on à populariser cette vue schématique de l'Afrique Noire ? Est-ce pour nous dire de retourner à nos sources, de ne point nous laisser déraciner, de nous accrocher à nos traditions ?

L'homme nu ! La femme à plateau !

Le pénible effort de tout un peuple qui lentement change de mœurs, rejette son fonds ; les soubresauts d'un génie qui étouffe, se débat ; la lutte incessante, constante avec soi, avec le passé, avec le présent, avec les vieux, avec tout, non, ça ne compte pas.

Acheteur de peau de singe noir et nourri de théorie évolutionniste, cartésien par surcroît, l'Européen est certainement convaincu que, dans l'évolution de l'espèce humaine, de singe on devient Noir, Rouge, Jaune, puis Blanc. La couleur blanche devenant ainsi pour lui le critère du civilisé.

Il est convaincu que, sans lui, nul ne saurait marcher et que le bonheur sur le continent, constamment traqué, ne saurait où se réfugier...

« Ça va ! ça va ! » disent les plus généreux en courant après l'argent...

**

L'approche des examens avait créé un climat de mysticité chez tous les candidats. L'on parlait de neuvaines aux Trois Ave Maria, à Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, à Saint Joseph.

Climbié et ses amis, devenus de véritables piliers d'église, ne levaient le nez de dessus le livre de géographie, d'histoire naturelle ou d'histoire de France, que pour le plonger dans le manuel de cantiques.

BERNARD B. DADIÉ

Les jeux avaient cessé. Une seule obsession : réussir. L'on n'allait plus, après les sorties, se battre sous les manguiers ; mais par petits groupes, cahiers et livres en mains, l'on s'interrogeait à tour de rôle.

Puis ce fut la réussite et l'entrée à l'École Primaire Supérieure, « l'E. P. S. ».

La nuit du dimanche, veille de départ, Climbié ne dormit pas. Enfin il allait entrer à « l'E. P. S. » ! Ces trois lettres, comme des aimants, depuis longtemps l'attiraient. S'il avait tant bûché, tant communié, tant récité de prières à l'approche du concours, c'était pour entrer à « l'E. P. S. ». Et s'il ne s'était jamais révolté contre les nombreuses punitions infligées, dont la plupart étaient vraiment absurdes, c'était pour pouvoir entrer à « l'E. P. S. ».

« E. P. S. » ! Non, vous ne pouvez vous faire une idée de ce que cela était pour les élèves et quel épouvantail entre les mains du Directeur ! Pour tout et pour un rien, il n'avait qu'un refrain : « toi, tu n'entreras pas à l'E. P. S. ». Car pour y être admis la conduite comptait autant, sinon plus, que la moyenne. Et pour pouvoir passer le concours, des élèves étaient devenus sages, si sages qu'ils auraient gagné le paradis s'ils étaient morts en classe ou dans l'enceinte de l'école. Certains cependant finissaient par ruer dans les brancards. Renvoyant aux calendes certificat d'études et « E.P.S. », ils prenaient leur sac et s'en allaient. Beaucoup, réussissant à se faire embaucher comme fonctionnaire, devenaient des « écrivains » temporaires, puis en titre, prêts à relever tous les « écrivains » principaux hors classe candidats à la retraite.

Climbié allait entrer à l'E. P. S. Mais il ne voulait plus quitter Grand-Bassam qui s'accrochait à chacune de ses fibres. Jamais comme ce soir-là, il n'avait su combien il aimait cette ville, jusqu'à quel point il en faisait partie et jusqu'à quel point cette ville avait de profondes racines en lui. D'heureux souvenirs remontaient en sa mémoire ; les classes de chants, le retour de catéchisme, le « Yayo », la pêche, le bain à la lagune, les jeunes filles qu'on taquinait, tout en lui ce soir, avait pris un relief étrange. Au bourdonnement fastidieux de l'océan, il trouvait un charme. Grand-Bassam, jalouse, tenait à garder dans son sein tous ces garçons qu'elle a vu naître et grandir, qui ont respiré son air salubre. Climbié aurait voulu partir avec Grand-Bassam, partir avec toutes ces jeunes filles qui lui apportaient leur tine d'eau, partir avec Nalba dont la vue, la présence faisaient le vide en lui.

Enfin, Climbié était « Groupéen » (1). Il venait de doubler un

(1) Elève du Groupe Scolaire Central.

CLIMBIÉ

cap dans le cycle de ses études. De bief en bief, il montera vers l'École Normale William Ponty de Gorée, la grande école fédérale.

Il ne pouvait dormir, tant des projets multiples pullulaient, trottaient dans sa tête. Il allait enfin pouvoir aider sa maman à vivre. Quel métier pourrait lui permettre de la rendre heureuse ? On verra cela à l'E. P. S., se dit-il en regardant sa valise...

Enfin, ce fut le matin. Un matin qui parut ne pas être comme tous les autres, un matin où tous les sentiments étaient à fleur de peau.

C'était un lundi de la fin du mois de septembre. De tous les voyageurs, Climbié arriva le premier au quai. La chaloupe ne partait qu'à sept heures. Il le savait bien. Mais cette nuit, il avait pris une décision : « oublier tous les jeux, donner un dernier coup de collier », résolution qu'il mettait déjà en pratique, en se rendant à cinq heures au quai, sa lourde valise sur l'épaule.

Grand-Bassam ne lui disait plus rien. Ces liens entre eux s'étaient brisés. L'envoûtement avait cessé, et à sa place, la détermination de partir, vite, d'aller là-bas, à Bingerville, dans le « Groupe Scolaire Central » à l'École Primaire Supérieure, affronter le concours d'entrée à l'École William Ponty.

Il oubliait les amies, Nalba, s'en voulait même d'avoir souhaiter des vacances plus longues à cause du jeu. « Et ta mère donc ? tu l'oublies », lui avait crié une voix. Et cela rompit le charme.

Sa mère, il ne la connaissait pas très bien, pour l'avoir quittée très jeune. Avait-il connu les caresses d'une mère ? Il se rappelait seulement qu'elle ne le battait jamais parce qu'il était enfant unique.

Lorsque l'océan était démonté, sa mère ne cessait de le surveiller, parce qu'il aimait aller voir la mousse, attraper les crabes étourdis, ramasser les toupies que les flots amenaient de loin. Lui prenant le bras elle disait : « Reste ici ! » ; il restait, mais profitant d'une distraction de la maman, il ressortait pour courir après les crabes et les toupies. Elle venait le chercher en disant : « As-tu les oreilles bouchées ? Tu n'entends donc pas ce qu'on te dit ? Tu ne vois pas que l'océan est démonté, et qu'il cherche des hommes à prendre ? Des hommes à manger ? Quand l'océan crie comme cela, c'est qu'il a faim, tu ne le sais pas ? »

Climbié restait donc près de sa mère, la regardait éplucher les bananes, attiser le feu tandis que la volaille tournant autour d'elle se querellait, picorait les épluchures.

Il doit sortir vite de l'école afin de s'occuper de sa mère.

BERNARD B. DADIÉ

Des amies, on peut en avoir des dizaines, mais une mère, on n'en a qu'une.

Les autres élèves arrivaient par groupes joyeux, très bien habillés. Des amies et des parents les accompagnaient. Climbié, lui, était seul. Aussi se tenait-il à l'écart de tous les bruits, de tous les rires. Et chaque bruit, chaque rire, lui disait : « Travaille ! Travaille ! Sors vite de l'école ! »

Les vieux donnaient tous les mêmes conseils : « Travaillez bien. Soyez polis, dociles et attentifs. Ne vous faites pas renvoyer pour des bêtises. Nous comptons tous sur vous. Travaillez donc. Et surtout ne pensez pas aux femmes. Vous êtes jeunes. Vous avez le temps devant vous. Pour le moment il s'agit de travailler. Vous récolterez ce que vous aurez semé. Et n'oubliez jamais qu' « une jambe cassée donne une autre démarche », qu' « un lion même mort effraie encore plus qu'une brebis ». Pensez toujours à ces proverbes lorsque nous ne serons plus près de vous pour vous conseiller. Sachez donc vous conduire. Dans le monde actuel, les ignorants n'aurons pas de place. L'homme instruit est un lion. Instruisez-vous, sans cependant abandonner vos coutumes. »

Les enfants écoutaient d'une oreille distraite ces vieux propos de vieux. Car ils ne cessaient de regarder les amies qui leur faisaient des signes.

Ah ! c'était un événement que le départ des élèves pour le « groupe ». Chacun tenait à leur offrir un cadeau. Du marché, les femmes apportaient des paquets de tartines, d'arachides, des pains de riz, de beignets, auxquels elles joignaient des plats attachés dans de jolis foulards. Des boutiques avoisinantes, l'on accourait avec des boîtes de conserves, pilchards, sardines, thon, corned-beef, du fromage, du pain, des paquets de sucre, des boîtes de biscuits, des bouteilles de vin... Des bruits montaient de partout : du marché, des ateliers, du quai. Climbié était seul. En voyant les mamans de ses camarades, il pensait à la sienne qu'il connaissait à peine, dont aucun trait accusé ne lui permettait de dire : « Ma mère est de telle taille, de telle corpulence. Elle est borgne. Mais de quel œil ? » Il ne le savait pas. Et le plus terrible c'est qu'elle ne voulait pas que Climbié vînt la voir, de peur que lui aussi ne meure du mal mystérieux qui avait emporté brutalement trois de ses enfants à l'âge de quatre ans. Ils se couchaient le soir et le matin ne se réveillaient plus. Dans la famille, on accusait la grand-mère de les donner aux festins nocturnes des sorciers.

Climbié avait pourtant franchi le cap tragique, sans difficulté. Mais la maman n'était pas rassurée et c'est pourquoi, après avoir

CLIMBIÉ

éloigné son fils du village, elle ne voulait à aucun prix qu'il y remît les pieds.

Les manœuvres sur la chaloupe chargeaient des fûts d'essence, des caisses de pétrole, de liqueurs, des ballots de tissus, des caisses de tabac, les sacs postaux.

Les passagers un à un embarquaient. Un, deux, trois coups de sirène. Le troisième plus long, fait de coups successifs, plus ou moins brefs, se prolongeait sur toutes les modulations. Chacun dans Grand-Bassam le connaissait. C'était l'appel lancé aux retardataires que l'on voyait chaque fois accourir, se précipiter, serrer à peine les mains tendues, bousculer tout le monde, oublier de prendre un paquet et sauter dans la chaloupe, pour ensuite souffler bruyamment comme pour dire : « J'en ai eu de la veine ! »

Ce jour-là, il n'y eut pas de retardataires. Et le signal du départ donné, ce fut partout sur le quai, des embrassades, des pleurs, des bénédictions proférées à haute voix.

Nalba était là. Malgré son désir, Climbié n'eut pas le courage de lui serrer la main, encore moins la hardiesse de l'embrasser. Mais presque aussitôt, il pensa à sa maman, et l'idée du dernier coup de collier élimina toutes les autres pensées.

C'est le départ. La chaloupe lentement s'écarte du quai, comme pour étirer les sentiments, les rompre délicatement. Le pilote semble vouloir prolonger les effusions. Les sonneries de la machine ne cessent de tinter. Les mains et les mouchoirs s'agitent. L'on se crie : « Bon voyage ! », « A bientôt ! », « A Noël ! »

Les élèves savaient que les vacances de Noël et du Nouvel An seraient pour eux la première occasion de se pavaner au pays natal, dans leur uniforme de « groupéen », un simple complet kaki était cousu chez les religieuses, à Moossou, et les mesures des chaussures de toile blanche à semelle caoutchouc. Ce complet kaki était cousu chez les religieuses, à Moossou et les mesures prises sur les jeunes filles déjà grandes. C'est pourquoi le devant de la veste se bombait un peu trop sur les jeunes poitrines mâles. Les élèves garçons de l'École Primaire Supérieure de Bingerville n'avaient pas les jolis seins des belles jeunes filles de l'Institution Notre-Dame des Apôtres ! Cela n'empêche. On était du « groupe ». Et l'on se pavanait.

La chaloupe s'en va. Elle passe devant le marché aux bananes où les femmes se battent avec les gardes-cercle pour être les premières servies. Ce ne sont que des cris, des appels, des hurlements, des imprécations. Les gardes-cercle les refoulent. Elles reviennent. Les chicotes des gardes se dressent au-dessus de toutes les têtes,

BERNARD B. DADIÉ

retombent sur ces femmes agglutinées qui ne bougent pas. Elles veulent des bananes, du poisson. Armés de seaux pleins d'eau, les gardes les arrosent. Elles auront leurs bananes et leurs poissons. Il faut qu'à son retour le mari trouve de quoi se sustenter. Elles sont des héroïnes du front le plus prosaïque de la bataille pour la vie.

La chaloupe siffle de toutes ses forces. Les femmes ne tournent même pas la tête.

Une à une, défilent boutiques et maisons, un à un, les passants se suivent, les arbres, les poteaux électriques accourent, s'en vont.

Petit-Paris se montre dans sa verdure de cocotiers et de manguiers ; Impérial avec ses pylônes de T.S.F., son phare blanc et ses multiples baraques.

Enfin Moossou avec des hommes réparant des filets, des femmes achetant du manioc, du poisson, sans bousculade aucune. Des enfants qui pêchent, ou se baignent, crient pour saluer les voyageurs. Les plus audacieux nagent vers la chaloupe. Fatigués, ils plongent, crachent un jet d'eau et font la planche, ballotés par les vagues.

A un coude les maisons disparaissent... Dans les arbres et les palétuviers caressés par les fougères se posent et se lèvent des oiseaux multicolores. Ici un golfe, là une presqu'île, un peu plus loin une île, et toujours la forêt sur chaque rive, avec des campements disséminés. Et des bancs de poissons, et des pêcheurs isolés ou groupés. Et des pétrolettes s'époumonnant à tirer de longues suites de chalands bourrés de marchandises bâchées avec au gouvernail, un homme debout, vigilant. Et des radeaux de billes dirigés vers Grand-Bassam. Sur chaque rive, des arbres géants, chauves, touffus, des palétuviers emperlés de coquillages, des parasoliers aux troncs blancs, des arbustes fleuris, des palmiers enchevêtrés de lianes, et des feuilles de toutes couleurs, du bourgeon le plus rose à la feuille la plus jaunissante. Et sur tout cela le soleil jetait des flammes.

A bord, les élèves chantaient, heureux. Tous rêvaient à une existence souriante. N'ayant pas vécu le présent, l'avenir ne les inquiétait guère. Ils l'entrevoyaient à travers les sourires des amies, leur débordante jeunesse dont le trop plein s'échappait en rires sonores, en chansons reprises en chœur. Du commis, des manoeuvres, du planteur, de tous les travailleurs rencontrés, croisés, côtoyés, ils n'avaient vu que l'extérieur. Ils ignoraient le drame de leur existence quotidienne. A cet âge que peut-on réellement connaître de la vie ? Aussi chantaient-ils.

Certains commencèrent à déguster les poulets rôtis, les plats

CLIMBIÉ

préparés avec amour. La disposition des morceaux, la couleur du bol, celle du foulard, son parfum, tout parlait d'affection, de regret. Chaque amie, dans ces mets, avait laissé un peu de son cœur.

Les élèves mangeaient, bavards, joyeux, gagnés par le gai soleil qui montait dans le ciel, dispensant généreusement ses rayons à tous les êtres. Des pêcheries se succèdent. Des nénuphars dérivent en compagnie de lentilles d'eau, des brindilles s'en vont au fil de l'eau, au gré des vagues. Sur les berges, des campements qu'ombragent les cocotiers. Des filets, pendus à de hautes perches, sèchent au soleil.

Depuis le départ de la chaloupe, quelques musulmans mâchent prosaïquement de la cola, d'autres, plus mystiques, assis sur leur peau de mouton, les jambes croisées, égrènent le chapelet, psalmodient, chantonnent, indifférents aux bruits, aux conversations des autres passagers. A un tournant Bingerville est en vue.

Des maisons sur la colline, parmi les arbres. Des fenêtres ouvertes, de la fumée. Un long bâtiment ocre couvert de vieilles tuiles noires : l'école que montrent les « anciens ». La chaloupe ralentit. Sur le quai, une foule de femmes et d'hommes, des amis, des voyageurs, des travailleurs, des curieux. Sur le côté droit du quai, des pirogues à demi tirées sur la rive, un peu plus loin, des touffes de roseau que font danser les vagues, et des baigneurs, des enfants qui jouent et des lavandières occupées à battre leur linge. Accroupies, certaines, les deux mains à plat sur le linge, le torse nu, les seins d'une fermeté provocante, le corps parsemé de bulles multicolores, regardent la chaloupe accoster. Quelques-unes rajustent leur pagne, en couvrent leurs seins, tandis que les enfants, avec cet abandon dans le jeu, commun à tous les enfants du monde, jouent, se pourchassent dans une pluie de bulles et de gouttes d'eau. Le soleil paillette la lagune d'éclairs, de reflets, d'étincelles.

La chaloupe avance plus lentement. Un homme, à bord, lance un filin qu'un autre sur le quai saisit au vol et enroule autour d'une grosse tige de fer fichée en terre. Les malles descendues sont posées sur la tête des « bleus » qui, transpirant, grimpent la rude côte caillouteuse menant à l'école. Un chemin de traverse parmi les palmiers, les roseaux, les herbes folles, les fougères géantes, les mène dans l'établissement. Ce chemin débouchait sur des tas d'ordures fort puantes, derrière les latrines. Drôle de façon d'entrer dans une E. P. S., un Groupe Scolaire Central.

A peine entrés dans la cour, une immense clameur les accueille. Des gens accouraient de tous les côtés hurlant : « Bleus ! Bleus ! Gros bleus ! » Un escogriffe planté devant Climbié chargé de malles lui criait en pleine face : « Ah, tiens, tu es un bleu, toi aussi...

BERNARD B. DADIÉ

ça se voit à ton museau ! Comment t'appelles-tu ? Ah ! il ignore son nom, çui-là ! »

Et des dortoirs, des salles de classe, du lavabo, de partout, l'on n'entendait qu'un seul mot : « bleu ! bleu ! » Certains « anciens », dans votre oreille qu'ils prenaient à deux mains, criaient de toutes leurs forces : « bleus ».

Et il ne fallait rien dire. Dans le dortoir les lits geignaient au moindre mouvement. Au réfectoire, sous un large préau, s'alignaient des tables branlantes, disjointes, sales, pleines de chiures de mouches, de reliefs de repas dans les rainures. Une cour en terrasse, des rangées d'amandiers de cayenne qui, bourgeonnant, portaient, gravés au couteau, dans leur écorce, des noms d'anciens élèves de Grand-Bassam.

Ce qui comptait le plus à ce moment, pour Climbié, c'était le dernier coup de collier à donner, afin de pouvoir rapidement secourir sa mère dont il était le seul et dernier fils.

Un Européen regardait par la fenêtre. C'était le Directeur Gongohi. Aucun élève n'aurait pu dire ce que ce nom signifiait. On l'avait trouvé dans l'école, accolé au Directeur, et les promotions s'étaient transmis le sobriquet.

Gongohi était un homme grand et gros, dont la voix portait loin.

Toujours chaussé de souliers à semelles de crêpe, il arrivait à l'improviste. A son entrée au réfectoire, tous les bruits cessaient. Les fourchettes et les cuillers ne frôlaient même plus les gamelles, malgré le plaisir habituel des élèves à racler le fond des assiettes dans le seul but de faire du bruit. Près d'eux, son ombre pesait tellement que ces garçons se retenaient de mâcher.

Le premier jeudi de la rentrée fut le jour de la distribution du trousseau par l'économe, en la présence du Directeur. L'économe, par une fenêtre, jetait deux tricots, deux pantalons, deux vestes, deux serviettes, à saisir au vol pour immédiatement s'éclipser afin de céder la place à l'élève suivant qui devait arriver en courant, s'arrêter pile, saisir lui aussi son trousseau au vol et détaier à son tour. La veste pouvait être trop grande ou trop petite, le pantalon trop long ou trop court, aucune importance. On ne peut tout de même pas s'arrêter à de telles bagatelles quand on a cent jeunes gens à habiller. Le coucher sonné, Gongohi faisait la ronde des dortoirs. Le jeu le plus favori des internes après le bavardage était de faire grincer les lits. Le surveillant prenait des noms, les lits grinçaient quand même. Il criait, les lits grinçaient plus fort. Il punissait tout le monde, il se trouvait toujours des innocents pour protester. Gongohi, lui, arrivait en silence, une lampe torche à la

CLIMBIÉ

main. Les bruits aussitôt cessaient. Mais s'arrêtant au hasard devant un lit, il tirait l'occupant par les pieds, en lui demandant :

— Tu as fait grincer ton lit ?

— Non, monsieur.

— Tu dors ?

— Oui, monsieur.

— Ah ! monsieur dort... Il dort ! En voilà un oiseau qui dort les yeux ouverts. Tu dors ?

— Oui, monsieur le Directeur.

— Tiens ! tiens ! Monsieur dort, c'est donc moi le fou. Est-ce que je suis fou ?

— Non, monsieur le Directeur.

— Tu dors ?

— Non ! Monsieur le Directeur.

— Et pourquoi ne dors-tu pas encore ? Tu faisais donc grincer ton lit ?

— Non ! Monsieur le Directeur.

— Qui donc faisait grincer les lits ?

Durant ce questionnaire tous les autres élèves, tantôt si bruyants, dormaient. Certains mêmes ronflaient. Et il suffisait que Gongohi tournât le dos pour que tous ces dormeurs à poings fermés se réveillassent... faisant grincer tous les lits.



Un terrible incident allait troubler l'école. C'était pendant le mois de juin, un mois très pluvieux.

Depuis une semaine, la pluie tombait sans arrêt, le jour, la nuit. Jamais une éclaircie dans le ciel constamment gris.

Ce jour-là, une pluie calme tombait, patiente, obstinée ; l'eau ruisselait des arbres, des toitures, des terrasses, des plates-bandes, de partout, charriant du sable, du gravier. Parfois une lueur pâle qui passait rapide et peu après, un petit grondement lointain, faible comme le faible écho d'un tambour. Depuis une semaine, le même tambourinement monotone faisait somnoler les classes. A faire la navette entre les salles de classe et les dortoirs, sans un imperméable, les élèves avaient fini par avoir tous leurs habits mouillés. C'est pourquoi ce jour-là, beaucoup s'entêtaient à ne pas rejoindre les classes, malgré les multiples coups de sifflet du surveillant général. Parmi eux, Kassi souffrait des dents. Il avait la joue gauche enflée.

Gongohi se tenait sous sa véranda. Et devant lui les retardataires devaient passer. Kassi vint.

BERNARD B. DADIÉ

— Qu'as-tu, lascar ?

— Mal aux dents !

— Mal aux dents ! Tiens ! Voilà pour ta dent. Et plus vite que cela, oust, en classe !

Aucun élève ne rit. Au contraire un murmure désapprobateur courut dans les classes.

Peu après, vint Cissé, un « cube ». Lorsque Gongohi leva le bras pour le gifler, il le lui saisit. Gongohi en était stupéfait, étonné. Et l'élève lui disait : « Je refuse d'être battu. Je n'ai rien fait. »

Ils se regardaient. La pluie tombait. Les élèves retenaient leur respiration, ouvrant tout grands leurs yeux. Gongohi leva l'autre bras. Cissé le lui saisit. Les élèves tremblaient. Les plus couards, ceux qui souffraient tout sans jamais élever la voix, ne cessaient de murmurer : « C'est bien ça ! » Qu'allait-il se passer ? Ce géant houleux n'allait-il pas d'une chiquenaude, pulvériser cet avorton d'élève ? Ils étaient là face à face, l'élève et le géant. Qui allait l'emporter ?

La pluie toujours tombait avec le même entêtement, la même indifférence. C'était une querelle entre hommes. Ce n'était pas son affaire. Son rôle étant seulement de tomber pour faire venir le riz, le maïs, le manioc, le blé, le seigle, tout ce qui a besoin d'eau pour pousser et servir de nourriture aux hommes, aux peuples. Cette indifférence de la pluie devenait révoltante.

Enfin Cissé lâcha le bras du Directeur qui tremblait de colère. Et le soir même, l'élève était renvoyé, pour « indiscipline grave ». Il partit en sifflotant, car il savait qu'il venait de faire une brèche dans la discipline rigoureuse du Groupe Scolaire de Bingerville.

Gongohi non plus ne devait pas tarder à prendre le bateau. Après ce départ, ce fut un renouveau : le sourire revint sur les lèvres. Tout dégelait, bourgeonnait, fleurissait. Les fleurs parurent plus belles, plus vives de couleurs. Pour tout dire, les élèves respiraient une atmosphère de paix, de sécurité qui les rendait plus confiants, plus fraternels.

Le soir aux heures de sortie, on en voyait dans le jardin, couchés sur la mousse, se conter des histoires, égrener des souvenirs.

La brise soufflait, chargée de toutes les senteurs des fleurs et des fruits. Les bananiers agitaient leurs larges feuilles comme pour répondre aux perroquets bavards pressés de rentrer chez eux, ou pour dire adieu aux moineaux s'en allant à tire-d'aile, aux hirondelles se pourchassant dans la nuit naissante. Des abeilles butinaient dans les citronniers, les mandariniers. Elles se levaient,

beliqueuses, lorsque le vent secouait, brassait les herbes et les feuilles. Mais derechef elles plongaient dans une fleur, un buisson. Dans le ciel, de petits nuages blancs se poussaient, se fondaient, s'effilocheaient, se coulaient les uns sous les autres, formant mille dessins capricieux. Et partout dans l'air ambiant, la persistante odeur des ylang ylang.

Les élèves ne siestaient plus. Ils préféraient gauler les fruits du jacquier qu'ils mangeaient après les avoir cuits dans des boîtes de conserves. Ces fruits leur ballonnaient le ventre, c'était à qui, le soir venu, remplirait le dortoir de ses « coups de canon ». Le surveillant général, vaincu, ne prenait plus de noms.

Les nouvelles de la ville venaient se briser contre la clôture de l'école qui était un monde à part, n'ayant rien de commun, semblait-il, avec l'existence des autres hommes, ceux des bureaux et ceux des plantations. Mais le soir lorsqu'ils sortaient en ville, les élèves apprenaient chez les amis, les histoires de paysans venus se plaindre des convocations pour un arbrisseau abattu, une liane, une feuille coupée, un singe tué dans une forêt dite classée et dont rien n'indiquait les limites. On parlait bien de layons en guise de frontières, mais la forêt efface les layons... Les paysans, constamment sur le qui-vive, prenaient la brousse dès que la chéchia du garde-cercle se montrait dans le lointain. Et ces hommes, par délégations, venaient dire au Gouverneur qu'il leur était impossible de payer l'impôt pour les nouveau-nés, pour les morts, pour les impotents, pour les émigrés, parce que les animaux détruisaient toutes leurs récoltes.

Ces doléances n'étaient pas toujours prises en considération. Le budget en souffrirait. Elles auraient des incidences d'une portée incalculable sur l'économie du pays...

Ce fut au retour d'une de ces sorties, que le Directeur annonça aux élèves un concours pour le repas au Gouvernement.



Il est de tradition en Afrique occidentale française que les Gouverneurs de colonies, à l'occasion des fêtes du 14 Juillet et du 11 Novembre donnent, en leur palais, un repas suivi de bal.

A Bingerville, toutes les professions y sont représentées, hormis celle des cultivateurs. La faute en incombe, disait-on, aux Affaires Politiques et à la Sûreté, les deux bras de la balance qu'est un Gouverneur empêtré dans des paperasses, englué dans des rapports. Non, on ne pouvait inviter ces incivils qui risquaient, entre deux bouchées, de dire crûment au Gouverneur : « ça ne va pas ! »

BERNARD B. DADIÉ

A ces repas devenus traditionnels, toujours les mêmes heureux convives, à cheval sur l'étiquette, les préséances, les omissions.

Les réceptions se faisaient avec une scrupuleuse exactitude, aux mêmes dates, aux mêmes heures, avec le même cérémonial copié sur de vieux programmes précieusement rangés dans des armoires fermées à clé. Ainsi, avec la routine des réceptions, avec les moustiques et le paludisme, la somnolence des bureaux avait gagné les ateliers, les magasins. Le mal aurait été insignifiant, si en aiguissant la susceptibilité des gens, il ne leur avait mis des œillères. Les uns et les autres, souffrant du même travers, se trouvaient anormaux, et tous se sondaient à coups de griffes, de crocs, de langue.

C'est dans une telle ambiance de concorde et de paix factices, de colères latentes, de querelles en puissance, que débarqua un Gouverneur imbu d'idées nouvelles, et la tête pleine de plans audacieux. C'était le Prince Charmant qu'attendait la Belle-au-Bois-Dormant ! La Côte d'Ivoire. Débordant d'activité, il allait au cultivateur et lui disait :

- Fais de la banane, aussi, mon ami.
- Comment ça se vendra ?
- Les Blancs te l'achèteront pour l'expédier.
- Ils en font eux-mêmes.
- Fais-le quand même.
- Et s'ils ne l'achetaient pas ?
- Fais-le quand même, on verra.

Et le cultivateur africain, faisait de la banane parce que le Gouverneur, en souriant et en lui serrant la main, lui avait dit de faire de la banane.

Quelque peu poète, aimant le grand air et les beaux couchants tropicaux, ce Gouverneur passait de longues heures à contempler la nature pour se reposer des tracas de la journée. Ce fut sûrement en une de ces promenades solitaires qu'il aperçut l'école, l'école aux dortoirs jaunes, sales, avec des traces de doigts partout et, sur les murs, des écailles qui s'en allaient au moindre coup de vent.

Un samedi soir il y pénétra, entouré de tout son état-major. C'était la première visite d'un Gouverneur à l'établissement. Il passa dans les classes, interrogea quelques élèves, distribua des primes, donna un billet de cent sous à Climbié, prêcha discipline, effort et courage. L'itinéraire du Gouverneur n'aboutit pas aux douchières crasseuses et au réfectoire avec ses tables rudimentaires et boiteuses.

Les élèves furent frappés par le sourire constant du Gouverneur. Un Gouverneur qui sourit !

CLIMBIÉ

Ce proconsul avait pourtant des soucis sérieux, graves, poignants, dus au marasme des affaires. La crise générale ayant atteint la jeune colonie, en avait paralysé l'essor. Elle risquait par sa durée, ses méfaits chaque jour plus grands, de briser à jamais l'élan, l'enthousiasme, la foi des colons. Il fallait réagir au plus tôt, se disait le Gouverneur. Déjà des maisons importantes avaient fermé leurs portes, des banques leurs guichets. Et il ne se passait pas de jour où des bruits plus alarmants ne vinssent troubler plus profondément l'esprit déjà si troublé des colons. Les primes, les secours, les subventions exceptionnelles semblaient des cautères sur des jambes de bois.

Les Européennes devenues fort regardantes, empêtrées dans des budgets chaque mois plus rétrécis, marquaient le niveau des litres d'apéritif entamés, comptaient les morceaux de sucre, et pesaient les boîtes de confitures ouvertes. Et la domesticité, elle aussi devenue fort mécontente de toutes ces mesures restrictives, mettait peu de fougue dans ses fonctions. La crise, ayant atteint les bourses, avait aigri les caractères.

Aux doléances s'ajoutaient les récriminations, les colères, les révoltes, les faillites, les suicides. La colonie glissait vers l'abîme. A tout prix, il fallait éviter la chute, en essayant les grands moyens : l'amputation ou le sérum. Le Gouverneur opta pour le sérum.

A cet effet, il organisa une foire-exposition où se donnèrent rendez-vous les commerçants et les planteurs, les industriels et les artisans.

Cette foire-exposition fut véritablement une réussite. Le sourire du Gouverneur, à lui seul, avait rompu la glace qui gelait les relations, chassé la crise, redonné confiance à tous.

Il voulait conquérir tous les cœurs, ce Gouverneur qui souriait. Et c'est peut-être pourquoi il eut encore l'idée géniale d'organiser une fête de l'enfance. Tous les élèves y participèrent. Et la place de la Foire connut une nouvelle animation. Climbié portait le drapeau du Groupe Scolaire Central. Rassemblés à l'entrée du pont flottant, les enfants montaient par groupes, en chantant, jusqu'à la Pergola, face à la Mairie. Ils étaient fiers d'avoir leur fête. Ce jour était leur jour. Ils chantèrent, dansèrent et mangèrent. Ils se sentaient classés dans la société. Ils se savaient une force montante.

Les gardes-cercle d'habitude bourrus, à l'exemple des chefs, se forçant à sourire, essayèrent de caresser les joues des enfants qui les fuyaient, une longue expérience leur ayant appris que la main d'un garde-cercle a la caresse fort chaude.

Le soir, avant le théâtre de verdure donné par les élèves de

BERNARD B. DADIÉ

L'E. P. S. et ceux de Grande-Bassam, Climbié et Nalba se promènèrent par les rues bruyantes. Il lui contait comment ce théâtre était né.

Avec le départ de Gongohi et l'arrivée de B... l'école prit un autre aspect. En améliorant le menu, en donnant quelque latitude aux élèves, B... leur permettait de prendre goût à la vie scolaire et de librement s'exprimer. Les brimades cessèrent aussi.

Un jour, le tailleur qui livrait les uniformes, remplaça les boutons de corrozo par des boutons de métal doré. Cela faisait garde-cercle. L'occasion parut bonne pour s'amuser.

Akabilé, un élève de première année, prit un bâton, mit sa ceinture par-dessus la veste, passa le bâton dans la ceinture et devint brigadier de garde suivi de deux acolytes. Ils accompagnaient le Blanc dans les recensements. Le Directeur que les rires avaient attiré, intéressé par le jeu des acteurs, fit débrousser derrière le réfectoire une grande place carrée entourée de massifs de fleurs. Et là, les élèves pouvaient à loisir, discuter, bavarder. Pour encourager les manifestations folkloriques, chaque samedi soir fut consacré au théâtre...

Le Gouverneur fut charmé par cette fête magnifique, véritable révélation de talents et inventaire démographique plus vivant, plus complet et plus précis que toutes les statistiques accrochées aux murs de certains bureaux !...

Après les colons très exigeants, il venait d'avoir pour lui, les enfants.

Mais il ne voulait pas s'arrêter là, ce Gouverneur qui avait le sourire.

Venant de passer en revue toutes les forces vives du pays, il lui fut facile de constater l'absence d'un délégué de l'Enfance aux repas et aux bals traditionnels. Pour réparer cette omission, il invita au repas du 11 Novembre le meilleur élève du Groupe Scolaire Central de Bingerville.

Le meilleur élève de l'école ! Cela mit tous les instituteurs dans l'embarras, car chacun avait son meilleur élève qui n'était pas toujours le premier de la classe. Un concours portant sur un sujet de français fut décidé. Seuls les élèves de troisième et de quatrième y participèrent. Climbié et Balo furent les deux concurrents. D'emblée deux camps se formèrent. A dire vrai, Balo avait plus de partisans que Climbié. Les uns et les autres tenaient des réunions, jouaient des tours aux adversaires. Chaque jour sur les tableaux noirs, se multipliaient les caricatures vite effacées à l'arrivée d'un maître. Des journaux, des insignes sortirent. Les deux camps se huaient. Un repas au Gouvernement, vous parlez ! ça en

CLIMBIÉ

valait la peine. Au réfectoire, des plats volaient de table en table, et pour un oui et pour un non, des coups s'échangeaient. De grands escogriffes menaçaient des avortons qui crânement leur tenaient tête ! Et pourquoi pas ! On est, oui ou non, pour un parti, pour une idée, pour une conviction ! Alors, on défend son drapeau, que diable !

Le brave Directeur vivait en marge de toute cette révolution qu'il avait suscitée avec son idée de concours. Pour lui, le nombre croissant d'élèves punis en classe, au dortoir, et chaque soir envoyés en corvée, ne constituait pas un symptôme suffisant pour en déduire la mauvaise marche de son établissement. Chaque jour, il trouvait un moyen nouveau pour exciter et soutenir l'émulation entre ses élèves. Or chaque jour qui passait, en rapprochant la date fatidique du concours, surchauffait les esprits.

Ce soir-là, le repas fut des plus médiocres. Et l'orage s'annonçait. Le temps était lourd, et les nerfs à fleur de peau. Après un meeting contradictoire dans la salle des compositions, les deux camps en vinrent aux mains. Des cris, des hurlements, des encriers qui volent, des bancs qui craquent, des tables qui bondissent, se cabrent et jettent leurs cavaliers à terre.

Le Directeur attiré par le bruit accourut, serviette de table à la main, mâchonnant encore on ne sait quoi. Ses élèves, sur le ring, essayaient leurs jeunes muscles. Le Directeur regardait, ahuri, et prêtait l'oreille. Quelle langue parlaient-ils ? Dans leur fureur, ces élèves avaient oublié le français devenu pour eux une langue morte. Les injures formulées dans leurs dialectes punctuaient mieux les coups de poing, les portaient plus rapidement au but.

La voix du Directeur domina le tumulte et les élèves se ressouvinrent de la langue française. Personne ne voulut lui avouer les raisons de cette bagarre.

Le concours eut lieu. Balo fut vainqueur. Ses partisans firent des gorges chaudes. L'approche des examens détourna peu à peu le courage vers les cahiers et les livres.



Ces vacances-là, Climbié les avait passées à Boudéa, dans la plantation de l'oncle Assouan Koffi qu'il avait trouvé à sa descente du train. Maintenant le nombre de ses rides avait augmenté et, de chaque côté des ailes du nez, partaient de profonds sillons qu'on aurait dit creusés par la sueur ; dans la barbe, beaucoup de poils blancs. Un porteur avait la valise, et Climbié en regardant l'oncle se demandait : « Pourquoi vieillit-il si vite ? » Le dos un peu

BERNARD B. DADIÉ

voûté lui donnait une démarche plus lente. « Que se passe-t-il ? » ne cessait de se demander Climbié.

Tous ceux qui les croisaient posaient la même question :

— C'est ton petit, ça ?

— Oui.

— C'est bien ! Petit... ton papa, c'est un bon type. Il faut bien travailler à l'école, et quand tu seras grand, il faut être bon comme lui.

Le lendemain matin, l'oncle et le neveu se mirent en route, à pied, pour la plantation sise à une quarantaine de kilomètres de la ville. Dans les petits villages, l'on voyait des colporteurs dioulas, haoussas, assis devant leur éventaire, la bouillotte et la peau de prière à portée de la main. Ils avaient les pieds fendillés à force de marcher, et la peau du crâne plissée à force de porter.

Ils allaient, et l'oncle racontait comment il avait acquis le terrain.

« Un jour, au cours d'un voyage, je vis cette forêt et l'idée me vint soudain de planter. Il faut avouer que, déjà en France, lors de mon service militaire, un de mes chefs, m'appelant, me dit :

— Que feras-tu, après ton service ?

— Fonctionnaire.

— Et si tu plantais... ? N'importe quoi...

Je ne pris pas cela au sérieux. Plus tard l'idée me vint brusquement de planter. Mais, mon enfant, c'était rompre avec la belle vie, les noces, les bals jusqu'à l'aube, les beaux complets neufs tout raides d'empois et flambant neufs. J'étais décidé à planter. Je l'ai connue, cette angoisse des fins de mois, je l'ai vécue. Ces gestes étriqués, je les ai eus. Moi aussi, je me suis battu contre des dépenses toujours supérieures à mon traitement. Toujours vaincu, j'ai eu au fond de mes yeux, comme tous les autres, l'angoisse du lendemain. Cette lutte avec soi pour retenir le dernier sou qui doit cependant s'envoler ! je l'ai connue. La pension, la retraite, mais, mon enfant, ça ne résout jamais le problème. Chargé de famille, âgé, tout le temps indisposé par tel ou tel malaise, combien de jours peut tenir la modique pension, si l'on ne doit compter que sur elle ?

Avouons-le. Nous avons au début pris une fausse voie. Mais était-ce bien de notre faute ? Avec la présence de l'Européen sont nées les fonctions de commis, plus méritoires aux yeux de gens qui ne concevaient point qu'on puisse sortir de l'école sans être commis, soit dans l'Administration, soit dans le commerce, en tout cas, toujours à côté de l'Européen. Nous avons tous pensé de cette façon. L'Européen était un maître, un très puissant seigneur

CLIMBIÉ

qui avait sa prison et qui levait l'impôt. Il faisait la pluie et le beau temps. Donc il fallait vivre dans son sillage, vivre à son ombre afin d'avoir un peu la paix. Hors des villes, à regarder agir ses messagers à vareuse noire, coiffés de chéchia rouge et chicote en main, l'Européen ne pouvait paraître qu'un grand fléau dominant le monde nègre. On le mettait sur le même pied que certains méchants génies des eaux ou de la brousse. Le servir, être constamment avec lui, était le seul moyen de se le concilier. Et chacun tenait à ce que son enfant sortît commis. De là, la désaffection pour les travaux de la terre.

Planter, s'agripper au sol, refuser de se laisser déraciner et emporter par la vague torrentielle des modes, refuser de se laisser balloter par les tourbillons de conceptions plus ou moins contradictoires, c'était hélas, vouloir rester « sauvage », tant les villes attiraient, fascinaient.

Il faut dire aussi que les gens accouraient vers les villes afin de se soustraire à tous les tributs qui pesaient lourdement sur les villages.

Tu as vu le début de cette plantation, avant la mort de ton oncle N'dabian. Au retour des dix mois qu'avaient duré les funérailles, la brousse avait repris ses droits. Il m'a fallu à nouveau tout recommencer. Tu verras ! Ah ! mon enfant, il y a du travail. Chaque jour, je lutte contre les lianes, les herbes, les ronces, contre la pluie, le vent, le soleil, les insectes, les singes maraudeurs, les animaux nuisibles, et Dieu sait s'ils sont nombreux ! Nuit et jour, il me faut être sur le qui-vive.

Le vent souffle-t-il trop fort ? je me dis, « ce vent-là fera tomber les fleurs des caféiers, et la récolte sera mauvaise ». La pluie est-elle précoce ? Il est difficile de brûler les champs, difficile donc d'avoir des vivrières et alors, c'est la famine. La pluie tarde-t-elle, au contraire ? on risque encore d'avoir la famine, parce que l'époque de planter aura passé. Un arbre, tombe-t-il ? Ne m'a-t-il pas brisé des caféiers ? des cacaoyers ? La tête tout le temps travaille aussi bien que les bras. Il me faut tout voir, pour être sûr que tout marche. Créer une plantation n'est pas un jeu, mon enfant. Et aucun parent pour vous aider parce que vous n'avez pas d'argent. Ceux qui viennent repartent. Ils ne peuvent pas attendre. Ils n'en ont pas le temps. La vie passe, il faut vivre, récolter rapidement le fruit de ses efforts. Moi, je ne me presse pas, parce que je veux que tu continues ce travail qui me tue chaque jour. Tous mes efforts, toutes mes privations doivent porter leurs fruits. Vous devez tous me continuer, chacun doit apporter sa pierre à l'édifice.

BERNARD B. DADIÉ

Tu es encore jeune... Je te parlerai souvent de tout cela, afin que tu t'en souviennes.

Le travail ! et après le travail, l'indépendance, mon enfant ! N'être à la charge de personne, telle doit être la devise de votre génération. Et il te faut toujours fuir l'homme qui n'aime pas le travail. »

Ils étaient arrivés. Sans même se reposer l'oncle Assouan Koffi dit à Climbié : « Allons voir le travail ».

Ils s'en allèrent. Climbié ne voulait pas abandonner le sentier parce qu'il avait peur des serpents. Par cette chaleur, les vipères sistent, enroulées sous les herbes, les scorpions eux aussi se promènent. Mais l'oncle, lui, pensait à autre chose. Dès qu'il voyait une liane montant au collet d'un pied de cacao ou de café comme pour aller l'étrangler, l'étouffer, Assouan Koffi quittait la route et de sa machette coupait la liane, débroussaillait autour du jeune plant. Il restait là à regarder, ne sentant même pas les mouches tsé-tsé qui se posaient sur ses jambes. Il ne faisait même pas attention aux taons qui tournoyaient autour de lui, avant de s'éloigner.

Les cacaoyers tranquillement remuaient leurs feuilles roses. Les caféiers ondulaient ici, moutonnaient là-bas. Un pic frappait un arbre du bec. Des tisserins, dans un palmier, ne cessaient de chanter. Des colibris voletaient de touffes d'arbre en touffes d'arbre. Des tourterelles et des perdreaux se levaient. L'oncle s'arrêtait pour souffler parce que le cœur n'allait pas bien.

— Tu vois, mon cœur n'est plus solide. Mais il marchera quand même. Il doit encore faire un bout de chemin avec moi, avant de s'arrêter. Car s'il est fatigué, moi je ne le suis pas encore !... Regarde ces gourmands-là, il faut toujours les enlever au sécateur ou à la machette. As-tu constaté le souffle d'un vent tout différent des autres ?

— Non !

— C'est un vent qui annonce la pluie. Tiens, là-bas, droit devant toi, vois-tu le nuage en paquet au-dessus du grand arbre à l'horizon ?

— Oui.

— Eh bien, il n'arrive jamais ici sans nous apporter la pluie. Du reste écoute, le touraco chante. Je ne me trompais pas, il pleuvra cette nuit. Nous allons enfin pouvoir repiquer, remplacer les plants morts... Les herbes déjà si hautes ont été coupées, il y a tout juste deux mois. Ah ! si mes plants poussaient aussi vite que tous ces chiendents et ces roseaux, je ne regarderais jamais le ciel pour connaître le temps du lendemain. »

CLIMBIÉ

Ils avaient atteint la rizière où chantonnaient des insectes cachés dans la vase. De là, ils arrivèrent dans la bananeraie où poussaient aussi taros et canne à sucre, piment et gombo.

— Regarde, regarde l'insecte qui se sauve, dit l'oncle, en montrant un genre de scarabée aux ailes noires rayées, il fait partie du bataillon d'insectes qui cisailent les jeunes pousses de maïs, de riz, de cacao, de café. Il n'y a que des ennemis ici. Tous ligués contre nous. Mais ils n'auront pas le dernier mot...

Le soleil se couchait. Dans le ciel, des nuages en gradins, des duvets aux couleurs changeantes, des hachures, des écailles, des fantômes, des grottes, des lacs, des paysages, en toile de fond. Il faisait si bon vivre ; si bon respirer cet air pur qui passait, chargé de senteurs ramassées un peu partout, tout au long de son parcours dans la forêt. On aurait aimé vivre là, dans le calme, dans ce murmure d'insectes, ces chants d'oiseaux, loin de tous les bruits dissolvants de la ville. Climbié en lui-même avait pleine confiance. Il marchait gaillard, sans plus penser aux serpents. Un escargot passait. On le laissa parce qu'il n'était pas de l'espèce comestible. L'on revint sur la grande route. Des bandes de papillons multicolores voletaient autour des flaques d'eau. Ils prenaient un bain et s'éventaient les uns les autres, pressés de rentrer chez eux. Des lézards se coulaient sous les feuilles. Des margouillats sur un talus, appuyés sur leur train avant, regardaient, belliqueux, cet homme et cet enfant. Des fourmis allaient et venaient ; des bousiers roulaient d'énormes charges. Les herbes, les pieds de café et de cacao bruissaient. Les toucans et les perroquets bavards, venus de très loin, essayaient de battre de vitesse une escadrille de moineaux. Quant aux hirondelles, elles se promenaient. Les coqs de pagode ne cessaient de chanter, de sonner l'heure du repos. Le vent, fatigué, se traînait dans les herbes, dans les caniveaux où il attirait des feuilles sèches. L'oncle et le neveu allaient lentement.

— Eh oui, mon enfant, c'est dur de planter. On a contre soi la nature et les hommes, la main-d'œuvre difficile à trouver, des hommes qui viennent et repartent sans raison au moment où l'on en a le plus besoin parce que c'est le moment de semer, le temps de récolter. Et lorsque vous avez vaincu toutes ces difficultés, il y a la dramatique question des cours des produits. Mais tout compte fait, on a au moins son indépendance et cela compte beaucoup dans la vie d'un homme, mon enfant.

**

C'était au début du mois de juin, le mois des examens et des concours. Depuis des semaines déjà, les élèves écrivaient à leurs

BERNARD B. DADIÉ

parents ; leur volonté de réussir au concours dont la date approchait les rendait nerveux.

Les postiers ne devaient pas aimer ce mois de juin avec ses flots de lettres, ces lettres sur lesquelles de toute leur énergie ils frappaient de leur timbre daté, sans aucun égard pour les idées, les rêves, les illusions, les forces qu'elles contenaient.

Les élèves ne savaient plus quelles leçons réviser, quel livre consulter. Les maîtres, par des interrogations fréquentes, essayaient de combler les lacunes, car leur honneur était en jeu. Les résultats de ce concours entre les huit territoires de l'A.O.F. prouveraient les capacités professionnelles des instituteurs eux-mêmes.

Depuis le mois d'Avril où l'on arrêta définitivement la liste d'inscription des candidats après trois examens probatoires, l'école était devenue aussi laborieuse qu'une ruche. Dans le jardin, dans les salles de classe, au dortoir, dans les plantations environnantes, sur les routes, sur les pistes longeant la lagune, dans les herbes hautes, partout l'on rencontrait tous les soirs des candidats décidés à entrer à Ponty. Le Directeur lui-même, fort grincheux sur le chapitre « Discipline », avouait être satisfait de la tenue de ses élèves.

C'est dans un tel climat de labeur acharné, de rêves et d'appréhensions que commença, un lundi, par un sujet de français, le concours d'entrée à l'Ecole Normale William-Ponty de Gorée.

Le jour suivant, ce fut l'épreuve d'orthographe qui allait causer tant d'histoires.

Monsieur l'Inspecteur avait tenu à dicter lui-même. Dépliant le papier pelure contenu dans une enveloppe cachetée, il lut une fois, deux fois, relut le texte, puis cria d'une voix forte : « Attention, je commence. Ecrivez ! » Les plumes trempées d'encre piquèrent vers le papier, les têtes se baissèrent aussi. Les plumes couraient, hésitaient, s'arrêtaient, butaient, s'arrêtaient. Certains élèves battaient des paupières, fronçaient les sourcils. D'autres se grattaient les tempes, d'autres se passaient l'ongle du pouce entre les dents, et la plupart, les yeux levés vers le plafond, semblaient appeler toutes les divinités à leurs secours. Une à une les têtes se relevaient. L'Inspecteur dictait. Les élèves fixaient les examinateurs et leur regard clamait : « On ne comprend pas. » Un murmure d'abord léger, vague, imprécis, confus qui allait prenant forme et ampleur, emplit la salle. Tout cela énervait monsieur l'Inspecteur qui s'égosillait, afin qu'on l'entendit bien : « Tous ceux qui comme des chevaux exécutés se coucheront devant l'obscurité, n'inspireront pitié à personne. »

La gomme travaillait plus que les plumes. Et monsieur l'Ins-

CLIMBIÉ

pecteur dictait, allant d'un bout à l'autre de la salle, le nez sur son papier et criant de plus en plus fort.

Plus d'un élève, regardant sur sa feuille le résultat du travail de la gomme, hochait la tête : ses rêves s'effilochaient et dans le lointain s'éloignait l'École William-Ponty. Après tant de mois de labeur, de privations volontaires de sortie, échouer parce que l'Inspecteur a une prononciation provinciale à laquelle on n'est pas habitué !

Pendant la récréation, les élèves réunis convinrent de faire annuler le concours, en refusant les épreuves suivantes.

L'après-midi, aucun donc ne se présenta pour l'épreuve de mathématiques. Ils s'étaient dispersés dans le jardin où les examinateurs allaient les chercher, répétant sans conviction : « Soyez raisonnables ! Vous réussirez. Dans les autres colonies on a certainement fait plus de fautes que vous. Monsieur l'Inspecteur a très bien prononcé, vous n'êtes pas habitué à sa prononciation, c'est tout... Allons, entrez ! »

Les forts en math rentrèrent les premiers en traînant un peu les pieds. Les autres furent obligés de suivre. Mais le soir, tous les élèves de l'école s'en furent voir le Gouverneur.

Figurez-vous une foule bruyante de près de cent garçons, les délégués en tête, grimpant sans ordre la côte du palais, une foule bruyante à force de « silence ! » criés par les uns et par les autres.

Par les fenêtres des bureaux, sur le pas des portes, les Africains et les Européens les regardaient passer. Ils allaient voir le Gouverneur. Comme si les hommes puissants étaient facilement visibles ! Mais eux, le Gouverneur de leur Fête de l'Enfance les entendrait sûrement ! Ils allaient donc. Les cailloux poussés des pieds roulaient dans les caniveaux. Des manguiers, les oiseaux par prudence s'envolaient. On peut aller voir le Gouverneur et posséder en poche un lance-pierre.

Le Chef de Cabinet les reçut. Il sourit à leur demande d'annulation du concours et répondit : « On verra. J'en parlerai au Gouverneur ». Il en parla au Gouverneur, mais le concours ne fut pas annulé.

**

Climbié eut la chance d'être admis. Son nom figurait en fin de liste, mais quand même parmi les élus.

Le voici sur le wharf de Port-Bouet, pour prendre le bateau, rêve depuis longtemps couvé. On lui avait tellement conté d'histoires sur les bateaux ! Pour voyager sur un paquebot, il faut être

BERNARD B. DADIÉ

« propre » sinon le moteur s'arrête, parce que le moteur, comme les génies, n'aime pas les hommes souillés. Pour voyager sur un bateau, il ne faut pas déjeuner, sinon, on a le mal de mer. Pour voyager sur un bateau... Qu'est-ce qu'on ne lui avait pas dit ? Enfin il allait examiner un bateau de ses propres yeux.

Monter à bord d'un navire, déjà c'était un rêve ! Climbié à Grand-Bassam avait maintes fois tenté de tromper la vigilance des douaniers pour accéder seulement au bout du wharf afin de voir les bateaux de plus près. Mais un douanier somnolent ouvrait toujours un œil pour lui demander : « ton papier ? »

En revenant sur ses pas, il se disait : « Un jour, je prendrai ma revanche, et voyagerai moi aussi sur un gros paquebot. » Avec une nouvelle ardeur, il se penchait sur ses cahiers de cours, se plongeait dans ses livres. A l'étude, il ne participait pas au bavardage de ses camarades. Il feuilletait son livre de géographie, s'absorbait dans les cartes et les photos. Ici la France avec ses provinces : le Maine, l'Anjou, la Normandie — peuplées de pommiers, de poiriers semblables à de jeunes manguiers — la Sologne, le Limousin ; et des noms de villes, Paris, Lyon, Reims, Toulouse, Mâcon — nom de femme chez les Apoloniens — et les autres noms écrits en grosses lettres noires sur toutes les caisses débarquées des cargos : Bordeaux, Marseille, Le Havre, Hambourg, Londres, Portsmouth, New York ! Voici Papeete, Honolulu, des cocotiers se mirant dans une eau calme et des jeunes gens et de charmantes jeunes filles avec des fleurs dans les cheveux et un sourire constant sur les lèvres.

Climbié tout à coup se souvint du jour où un garde-cercle lui donna un coup de pied ainsi qu'à ses livres parce qu'il gaulait des mangues. Là-bas, dans un ciel aussi doux, avec des paysages aussi reposants et des eaux sans le moindre remous, les choses, sans aucun doute, doivent se passer plus humainement.

La France à nouveau avec ses départements multicolores, ses côtes déchiquetées, sableuses. Paris, l'Arc-de-Triomphe, le Louvre, le Panthéon, la Tour Eiffel, Notre-Dame, Place de la Bastille, Place de la Nation. Ces derniers noms ne lui disaient pas grand-chose. Par eux, il n'embrassait pas toute l'histoire, les luttes incessantes, tout le lent mais progressif cheminement du peuple français vers son destin de peuple réalisé. Pour lui, c'était tout simplement des noms harmonieux. Il n'imaginait pas tout ce qu'il pouvait y avoir de larmes, de misères et de sang dans ces deux derniers noms. Place de la Bastille ! Place de la Nation ! A eux deux, ils enfermaient toute la prestigieuse histoire de France.

Et toujours des bateaux à ses yeux, sur un océan immense,

CLIMBIÉ

des bateaux tout pareils à ceux qui étaient ancrés au large du wharf. Et chacun emportait un peu des rêves de Climbié dans ses soutes, ses cabines, au long de ses mâts, accrochés aux chaînes, aux fils, dans les plis de son pavillon. Ses rêves, dans le vent, s'engouffraient dans les manches à air afin de donner aux machines plus de force, d'énergie. Et les bateaux au long de leur parcours, dans tous les ports visités par Climbié dans son livre de géographie, essaïmaient ses rêves, qui le reliaient à tous les autres rêveurs du monde, dont les cœurs battent à l'unisson, et qui se cherchent dans les nuits factices. Il était le compagnon de tous ceux qui affrontent la vie avec un sourire...

Six ans ont passé et le voici au bout du wharf, prêt à embarquer, avec, dans ses yeux, dans sa tête, tous ces anciens rêves qui défilent. Tous ses souvenirs revenus à flot... semblaient sortir des vagues et avec elles, aller s'évanouir, s'éparpiller là-bas, sur le sable luisant de soleil, après s'être déchirés dans les traverses du wharf.

Chaque rouleau de vague, telle une page, amenait un autre fait, une autre image, un autre parfum, toujours quelque chose à quoi Climbié ne songeait plus. Au bout de ce wharf il baignait dans le passé que l'océan semblait avoir gardé intact.

Les élèves, au milieu des parents et des amis, discutaient, riaient ; Climbié était seul, avec autour de lui la joie bruyante que les vagues essayaient en vain de dominer de leurs clameurs, les grues non huilées, de leurs grincements, les contremaitres kroumen, de leurs ordres gutturaux. La joie contagieuse gagnait de proche en proche tous ces groupes heureux d'accompagner les leurs. Climbié pour se donner une contenance, faisait les cent pas. Combien étaient-ils de par le monde à toujours voyager sans personne pour leur souhaiter bon voyage ? Est-ce que le bonheur se partage ? Les hommes troublés dans leur joie ne vous gardent-ils pas rancune ? L'homme heureux qui manifeste son contentement pense-t-il à son voisin triste et solitaire ? Et Climbié ressentait comme une blessure chaque éclat de rire qui semblait lui dire « et toi, qui t'accompagne ? »

Il regardait les rouleaux de vagues naître, s'étendre, bleuir, grossir, se dresser, blanchir, se ramasser et tout d'un coup se détendre et aller, couverts d'écume, mourir sur la grève. Il était pressé d'être sur le bateau, loin de toutes ces joies sonores. Enfin l'ordre d'embarquer... Climbié saute dans un des paniers que la grue soulève, dépose dans une baleinière qui prend le départ, tirée par une vedette. Il respire maintenant.

Le « Foucauld » était là, crachant de l'eau, murmurant de

BERNARD B. DADIÉ

toutes ses machines. Le boat accoste. Sur les ponts, les passagers regardaient monter les élèves auxquels leurs camarades, de la main, faisaient des signes.

Pour ne pas paraître trop « bleu » Climbié suivait les « anciens », prenait des repères, lisait toutes les indications. Il se moquait déjà de ceux qui voulant aller en troisième, prenaient l'escalier de seconde.

Enfin il était sur un bateau ! Et il lui parut le connaître depuis longtemps tellement tout lui paraissait banal.

Accoudé au bastingage, à la poupe, Climbié regardait le paysage, les pêcheurs, les autos, le phare, les cases, les grues, le wharf, les baleinières, les vedettes. Par l'épais feuillage des arbres, il essayait d'apercevoir Abidjan...

Il venait de doubler un cap dans son existence. « Normalien », « Goréen », il avait donc grandi. En lui se pressaient et chevauchaient des pensées qu'il n'arrivait pas à fixer, à analyser. Elles passaient en tourbillons, en tempête.

Dix-huit heures ! Le « Foucauld » sonne son troisième et dernier coup. Le wharf et les autres bateaux lui souhaitent bon voyage. Une brusque secousse : les moteurs sont lancés ; les hélices en un suprême effort poussent le paquebot chargé de rêves plus lourds que tous les produits embarqués à chaque escale. Elles raclent l'eau qui bouillonne. Toujours à la poupe, Climbié regarde s'éloigner le wharf, les arbres, le paysage. Une mouette obstinément suit le navire.

Il se souvint tout à coup des paroles de Nalba : « Ne sois pas à ton tour comme les autres qui ne veulent plus nous reconnaître », et il se demandait, « pourquoi voudrait-elle que je change et en quoi pourrais-je changer ? »

La mouette a abandonné la course.

Sassandra ! Ciel azuré, horizon clair, et mer bleue, avec des reflets d'argent.

Conakry ! Les contreforts du Fouta-Djalon se découpent nettement sur un fond irradié de soleil.

Demain Dakar ! fête d'adieu organisée par les élèves qui dansent sur le pont. Chacun est plein d'attention pour les élèves sages-femmes.

Climbié assis près de Dossou, regardait la danse. Dossou était Dahoméen, et tous deux s'appelaient « fofo » c'est-à-dire frères...

Le navire file, pressé d'arriver, saluant de temps à autre un autre navire...

Toute la nuit Climbié ne voulut pas dormir. Il désirait voir

CLIMBIÉ

Dakar dans le lointain. Il descendait dans sa cabine où tous les autres dormaient, se reposait un moment, puis remontait sur le pont.

Il était cinq heures lorsque son voisin le réveillant lui cria : « Nous sommes arrivés ! » Climbié, en quelques bonds, fut sur le pont. Le bateau s'était arrêté.

Des lumières partout venant des autres bateaux. La mer est calme, plus calme qu'une lagune.

— Que sont ces feux bleus et rouges ?

— La passe... L'entrée du port. Ici nous sommes au large. Un pilote viendra nous chercher. C'est différent de Port-Bouet.

— Et quelles sont les autres lumières là-bas ?

— Rufisque...

— Mais ce doit être une belle ville, avec toutes ces lumières...

— Une ville comme Grand-Bassam, Grand-Lahou, Assinie. Une vieille ville avec beaucoup d'entrepôts et des voies Decauville au long des rues.

— Et Gorée ?

— Gorée, mais c'est ce que tu vois là.

— Comment... c'est ça Gorée ? repartit Climbié indiquant du doigt, dans cette aube encore obscure, au milieu d'un océan noir, une masse sombre qu'éclairaient deux lueurs clignotantes. Véritable contraste de la nature qui semble avoir mis, à dessein, ce petit morceau de terre en cette immensité, afin de le rendre plus petit encore et montrer par là-même, peut-être, l'échelle des choses auxquelles les hommes accordent le plus d'importance. C'est donc pour ce tout petit point de terre que les Etats européens se sont battus des années durant, dans leur compétition en Afrique ?

Gorée ! C'est donc là qu'il allait vivre ! Quelle déception ! Lui qui avait paré Gorée de verdure, de hautes bâtisses, de mille grâces ! Le vrai Gorée lui offrait un autre aspect.

Un à un, les passagers, réveillés, montent sur le pont que lavent des équipes de matelots. Une à une, les lumières s'éteignent. Le vent froisse les robes, fait battre les pantalons. Enfin le jour qu'accompagnent une chaleur torride et une soif ardente.

Le « Foucauld » accoste. Des montagnes jaunes, sur lesquelles des hommes travaillent et s'interpellent.

— Qu'est-ce que cela ? demande Climbié à un « ancien ».

— Ce sont des arachides...

Partout des gens affairés, et un va-et-vient continu de voitures, de charrettes. Dakar au moins, c'est une ville ! mais Gorée !

Du paquebot, les élèves transportent leurs malles dans une chaloupe, et celle-ci les déverse sur l'île aux maisons délabrées

BERNARD B. DADIÉ

que domine un castel hérissé de canons. Les élèves dahoméens déchargeaient des sacs de farine, de manioc et des tines contenant des porcs rôtis entiers.

Partout du sable et des pierres, de vieux affûts de canons. Des palmiers ; des cocotiers au nord de l'île, et quelques baobabs. Accotées aux ramparts, derrière un pan de mur, une porte entrebâillée, des jeunes Sénégalaises regardaient débarquer les élèves.

Le lendemain, Climbié rejoignait la classe avec inquiétude. Que seront ses nouveaux maîtres ? A quels élèves aura-t-il affaire ? Il va falloir lutter dur, car ici l'on ne parlera pas de lui, mais de la Côte d'Ivoire. On ne dira pas « Climbié est premier ou dernier de sa classe, mais la Côte d'Ivoire est première ou dernière ». Ce sera une compétition entre des régions et non plus entre des élèves, des individus. Malgré lui, il se sentait un poids sur les épaules. A Gorée chacun défendait son pays, voulait imposer son pays...



Sortir ! En finir avec ces contraintes ! Par-dessus tout, il abhorrait cette façon de se dire : « Monsieur ! » entre camarades. Passe encore pour les « cubes », mais entre « carrés » de même classe ! Cette conception simpliste des relations, jointe à une casquette rebelle qui constamment penchait de côté, valut souvent à Climbié des corvées supplémentaires.

Après une semaine, chaque élève s'était situé par rapport aux autres, Climbié ne tremblait plus ; les math refusant toujours de lui sourire, il avait pris son parti : ne pas les étudier.



La saison chaude avait été rude, insupportable. La brise du soir soufflait à peine. Une atmosphère de plomb pesait sur Gorée ; hommes et bêtes imploraient la pluie avec ferveur. Les classes étaient indolentes et nerveuses. Les palmiers aux feuilles jaunies laissaient pendre lamentablement leurs branches vers le sol. Des nuages égarés passaient sans s'arrêter, pressés de rejoindre là-bas, sur l'océan, le gros de leur groupe ; cependant on sentait dans l'air l'approche de l'hivernage. Parfois, le soir, des éclairs zébraient le ciel. Ah ! ce temps qui accable, étreint, étouffe, abat !...

Depuis quatre jours le vent chasse vers le sud-ouest les nuages amoncelés sur l'île. Chacun cependant vit dans l'attente d'une pluie prochaine, imminente. Pouvoir dormir, bercés par la musique de l'eau, était le souhait de tous.

CLIMBIÉ

Brusquement, un vendredi, le temps se couvre. De Rufisque, des nuages foncent sur Gorée en couches étagées, descendent presque au ras des toits. Quelques secondes de calme et le vent se déchaîne. Il hurle, heureux de tout renverser sur son passage. Dans sa fureur, dans sa rage, il fait tourbillonner le sable, battre les portes et les fenêtres, se tordre les arbres. Il détache les feuilles qui par milliers tournoient et s'envolent. Il tente d'emporter les toitures qui lui résistent en geignant. Les marchands ont plié leur éventaire et, tous debout, attendent, prêts à on ne sait quelle joute. Les puissants baobabs, incertains de l'issue de la lutte contre les éléments, secouent la tête tandis que les cocotiers et les palmiers s'ébrouent violemment. Les hommes courent. Le vent leur jette du sable dans les yeux ; les chiens aboient, chacun fuit vers un abri et les premières gouttes tombent, grosses, drues, avec un bruit de grêle, en ricochant sur les tuiles des maisons. La terre les aspire, se tasse, et l'eau coule. Une odeur de sable mouillé emplit l'air. Un rideau blafard obstrue l'horizon, couvre la mer. Le tonnerre gronde, des éclairs luisent par instants, pâles. Partout la plainte de l'eau qui tombe et fait rêver. Le rideau se dissipe et la mer écumante déferle sur le wharf en bois qui résiste. Le dortoir est inondé. Un barrage de sable, de briques, de pierres et de balais tient à peine. Des chaussures flottent et se cognent au pied des lits. Tels des enfants, les jambes nues, les élèves pataugent dans l'eau. Un grand flemmard, juché sur un lit, pêche une paire de sandales. Armés de balais, de brosses, de seaux et de cuvettes, les élèves vident le dortoir en chantant et en fumant. Au dehors, le bruit de la mer et du tonnerre ; ici, celui des balais, des seaux, le rire des élèves. A l'étage, un maître clame : « Silence ! ». Un grand calme succède peu à peu à la bourrasque. Les hommes sortent de leur retraite, des fenêtres s'ouvrent. Un chat tapi dans l'encoignure d'une porte se lisse les moustaches, tandis que la tempête roule sur Dakar.

Trois ans à Gorée ! Trois ans vite écoulés. Et un jour la fin des études et les vacances. Il fallait partir. Mais de bateaux, point. Climbié et tous ses autres camarades Dahoméens, Togolais et Eburnéens, depuis quinze jours, traînaient leur lourde nostalgie par les rues de Gorée. Fatigués de lire, ils se promenaient. A l'arrivée de la chaloupe, ils accouraient tous sur l'esplanade. De là, ils regardaient l'océan, le large, la chaloupe, se demandant les uns les autres : « Quand pourrons-nous partir ? »

Ici sur le sable, des pirogues contre lesquelles les vagues venaient clapoter. Là, sur le quai, un monde affairé de servantes, de militaires, de passagers. Là-bas, sur l'océan qui scintille, les

BERNARD B. DADIÉ

courriers de la Casamance. Plus au fond, Rufisque ; et plus loin, Bel Air. Puis de cette esplanade, ils couraient vers le castel, s'installaient sur les blocs de basalte polis par les vagues, contre lesquels l'eau ne cessait de murmurer. Des oursins refusaient de se laisser emporter par les flots. Une jeune fille ouvrait une fenêtre, saluait en souriant, restait un moment à les observer, puis tirait les rideaux. L'océan grondait, hurlait dans les échancrures des vieilles maisons en ruines dont il emportait à chaque fois une pierre, une planche.

Matin et soir, les élèves venaient scruter l'horizon. Ils attendaient le « Brazza ».

Très souvent, ils partaient pour Dakar. Flâneurs, ils parcouraient le Port, visitaient les galeries Lafayette, le marché Kermel, les magasins syriens, les pâtisseries, les fleuristes, les quincailleries, les librairies. Ils entraient partout. Ils arrivaient par l'Avenue William-Ponty au marché de Sandaga, et par l'Avenue Maginot, remontaient vers l'école de Médecine où ils déjeunaient. Puis par la Corniche aux roches déchiquetées et pointues, ils arrivaient au port pour reprendre la chaloupe de Gorée.

Chaque matin ils parcouraient l'île, assistaient aux manœuvres des militaires, visitaient, revisitaient la Maison des Esclaves qui abrite maintenant une paisible famille. Les nombreuses cellules servent de caves aux jeunes touristes dakarois. Climbié allait de l'une à l'autre, les peuplait d'êtres et d'ombres. Il les voyait s'agiter, tirer sur leurs chaînes. Il les entendait implorer, surtout les femmes, les jeunes filles. A la porte, des gardiens impitoyables. Que de drames ont vus ces palmiers, ces cocotiers, ces baobabs qui bravent le temps ! Gorée prenait son visage de ville historique. Ce n'était plus le tout petit point de terre du jour de son arrivée, mais une île débordante d'histoires, une île dont les maisons parlent, dont le sable parle... une île où tout raconte une histoire, une odyssée. Les hommes sont là, dans l'obscurité puante. On craint leur évasion. Climbié se disait : « Des rêves ont échoué ici, ont fini ici. Cette île, cette maison ont été un relais, une halte sur un long trajet, un périple sans retour. Des existences, par le fait d'autres hommes, ont changé leurs cours, comme l'auraient fait des rivières. Et là où des hommes ont pleuré, supplié, aujourd'hui l'on danse et l'on chante. »

Par la porte qui donnait sur l'océan, Climbié regardait les vagues qui venaient mourir sur les cailloux. C'était la porte des départs et il essayait de réaliser l'épouvante qui s'emparait de ceux qui la franchissaient pour prendre la mer et suivre leur destin. Il les comparait à ces ballots de tissus, à ces sacs de pro-

CLIMBIÉ

duits que les cargots chargent et déchargent d'entrepôt en entrepôt. Gorée n'était qu'un entrepôt. Et plein de tristesse il poursuivait sa promenade en se demandant si les hommes ne donneront jamais à l'homme sa véritable valeur.

Enfin, la dernière nuit ! Jamais aube peut-être ne fut attendue avec autant d'impatience. Dès le premier chant du coq, les élèves déjà sur pied encombraient le quai de malles et de caisses. Ils étaient gaillards, tout différents de ces jeunes gens qui hier encore traînaient lourdement leur nostalgie à travers l'Île. Ils sautaient, couraient, gesticulaient. Une chaloupe spéciale vint les prendre pour Dakar.

Le « Brazza » était là, fumant de ses deux cheminées. Il ne mit pas longtemps à lever l'ancre.

La nuit était venue. Climbié sur sa couchette ne dormait pas. Finies, les études ! Et maintenant ? Dans quelques mois, il allait pouvoir travailler. Cesserait-il de loger le diable dans sa bourse ? N'allait-il pas grossir le nombre déjà si impressionnant de ceux qui ne peuvent joindre les deux bouts ? N'aurait-il pas mieux fait de choisir la Médecine ? Trois ans d'études encore ? Mais peut-être aurait-il plus de moyens pour venir en aide à sa pauvre mère.

Et puis, médecin, il aurait sauvé des vies humaines ; instituteur, il aurait formé des hommes. Mais commis ? Commis ! il allait remplir des bordereaux. Personne ne profitera de ce qu'il a appris à l'école.

Et puis quelle équivalence à son diplôme de Ponty ? Trois ans d'efforts assidus pour arriver à une impasse, aboutir à un garage ! Devant lui, les rails sont relevés. Stop ! Derrière lui, la voie n'est plus libre. « La deuxième levée est faite. » Il était de la deuxième promotion, de la deuxième levée de commis.

Le « Brazza » filait, raclant l'eau de ses puissantes hélices, pressé d'être à l'heure H, au port X. Il semblait dire à Climbié plongé dans ses réflexions : « Alea jacta est ! Fais comme moi. Marche vers ton destin !... »

DEUXIEME PARTIE

Le destin appela Climbié à Dakar, la ville des guinguettes et des dancings aux noms prestigieux : Oasis, Floréal, Gerbe d'Or, Lido, Tabarin, la ville des cabarets et des restaurants modernes où résonnait la voix de Tino Rossi et de Joséphine Baker. Vivre dans cette capitale, pour un débutant, était un problème difficile à résoudre, parce que toutes les difficultés lui sautaient à la gorge en même temps.

Les boys secouaient la poussière des tapis et des descentes de lit sur la tête du pauvre piéton, les chevaux des calèches se moquaient royalement des édits municipaux et des prescriptions d'hygiène, mais par contre les relations entre Européens et Africains semblaient plus cordiales, plus humaines qu'en Côte d'Ivoire où l'Européen écrasait le Nègre-sujet de toute sa supériorité de citoyen. Fallait-il mettre cette cordialité sur le compte de la politique du Front Populaire nouvellement inaugurée ? Européens et Africains, en toutes les manifestations, se coudoyaient : 1^{er} Mai, bals au Gouvernement, etc... Les agents de la circulation, gantés de blanc, bloquaient au nom de la même loi, le chauffeur africain et l'automobiliste européen. Climbié s'attendait à voir ce dernier sortir de sa voiture et sauter sur le policier, ou bien ne pas s'arrêter. Mais non, il restait au volant de sa voiture pour repartir dès le signal donné. L'Européen ne respectait peut-être pas l'Afri-

BERNARD B. DADIÉ

cain en tant qu'homme, mais en tant que citoyen français, c'est-à-dire soumis aux mêmes lois.

A Dakar, Climbié se sentait en parfaite sécurité ; on le confondait avec les citoyens. Et puis, il faut l'avouer, l'on ne semblait pas faire de différence entre le « sujet » et le citoyen, car Européens et Africains ne cessaient de parler de Socialisme, de Radicalisme, de Communisme. Les grandes couleurs politiques de la métropole avaient leur succursale à Dakar, leur agence, tout comme les grandes puissances d'argent. Mais si celles-ci logeaient dans des édifices solidement bâtis, celles-là, par contre, éalisaient domicile dans de petites salles enfumées.

Climbié lisait les journaux de toutes tendances, discutait politique avec certains leaders, avec quelques jeunes administrateurs des colonies envoyés par le Front Populaire pour servir la nouvelle politique. Ces jeunes fonctionnaires lui parlaient de Karl Marx, de Engels, de Dialectique, de Matérialisme scientifique. Il les écoutait. A vrai dire, il comprenait mal toutes ces histoires. Force lui était de consulter le dictionnaire. A Ponty aucun de ces problèmes n'avait été étudié. Ces noms, on les ignorait. La philosophie, la sociologie, l'instruction civique ? Hors programme. Seul l'enseignement primaire supérieur lui avait été dispensé en vue de sa tâche de fonctionnaire. On lui avait tout de même mis entre les mains un outil, un instrument ; à lui d'en savoir tirer profit.

Ces jeunes administrateurs enthousiastes, décidés à combler toutes les lacunes en tous les Climbié, donnèrent des conférences qui ne tardèrent pas à être interdites, et bientôt ils furent disséminés à travers l'A.O.F.

Mais il restait à Climbié, pour le former, son chef de service, un jeune érudit avec qui il discutait de tout.

Chaque fin de mois, il aidait Climbié à boucler son budget, lui disant : « En France, il est de tradition d'aider les jeunes. Je suis ton aîné. Ne ne remercie pas. C'est pour moi un devoir. »

Climbié était à Dakar depuis six mois. Un compatriote l'invita au baptême d'un de ses enfants. La cérémonie se passa dans le restaurant-dancing où il habitait. Après le dîner, il fallait danser. Dans la cour, des convives buvaient, discutaient. D'une table, des voix s'élevaient. Climbié, ne comprenant ni l'ouolof ni le portugais, regardait. Minuit était sonné.

Que se passe-t-il ? Deux hommes dressés se menacent, se saisissent par la cravate, le col de la veste. Les doigts de l'un montent vers la gorge de l'autre qui se dégage. Les convives crient, les femmes piaillent, hurlent. Beaucoup de jeunes gens grimpés sur les chaises, regardent, rient même, prennent parti pour l'un ou

CLIMBIÉ

pour l'autre. Il s'agit sans doute d'une vieille histoire aujourd'hui réveillée par les rasades et la musique. Les tables chavirent, emportant dans leur détresse leur cargaison de verres, d'assiettes et de bouteilles dont les chaussures broient les débris. La foule zigzague, afflue tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, toujours braillarde. La voix perçante des femmes domine tout. Elles gesticulent et dans leur colère brisent des bouteilles ; certaines dansent, satisfaites de voir deux coqs aux prises. Elles attendent l'issue de la bataille pour embrasser le vainqueur. Soudain, une lame luit au bout d'un bras que personne n'a pu retenir. Le bras a plongé dans la foule pressée autour des deux querelleurs. Un cri fait de tous les cris que peut contenir une poitrine humaine, fait reculer tous les curieux. Le sang gicle, monte comme pour teindre les ampoules toutes blanches éclairant la scène, comme pour monter là-bas, vers la lune splendide dans le ciel calme. Un homme titube, hésite, s'arrête une seconde, une minute, veut avancer. Ses pieds refusent, son cœur refuse, son corps refuse. Il tombe à la renverse, les bras en croix, trépigne, se tord un moment, s'étire et s'immobilise. Un homme est mort qui, tout à l'heure, mangeait et riait.

Succède un silence tragique. Le calme se dilue peu à peu dans le tumulte nouveau des fuyards. Quelqu'un a parlé de police. Et ce seul nom a fait prendre conscience du risque couru par chaque témoin. A la porte, c'est la bousculade de gens pressés de partir, d'être le plus loin possible de ce lieu avant l'arrivée de la police. Les autres empoignent leur vélo qu'ils portent à bout de bras et s'en servent comme d'un butoir pour se frayer un passage ; d'autres hélent un ami ; des femmes appellent leur mari, prennent leur enfant au flanc.

Le propriétaire du bar, un Chinois, ne cesse de crier : « Ne partez pas ! Ne partez pas !

— Tu es fou ? lui répond quelqu'un. Qui voudrait rester ici ? Débrouille-toi avec la police. »

En un clin d'œil, la cour s'est vidée. Le mort est là, sous la lune, blême, les jambes écartées, couché dans son sang coagulé !

Climbié, sur ces yeux ouverts, veut jeter un pagne. Un ami le retient en lui criant. « Qu'est-ce que tu vas chercher là ? Ah ! tu ne connais pas la police, toi ! C'est toi qu'on va embêter avec des « Comment cela ? Pourquoi cela ? »

— Mais l'homme ne va pas rester les yeux grands ouverts toute la nuit ?

— Ecoute. Un jour, un coffre-fort avait été volé dans une grande maison de commerce. L'affaire traînait depuis longtemps. La police avait découvert le lieu où le coffre avait été jeté, et des

BERNARD B. DADIÉ

policiers déguisés ne cessaient d'en surveiller l'endroit. Tous ceux qui passaient par là et le voyaient, se gardaient bien d'en parler. Un pauvre diable ne put se retenir de signaler le fait à la police. On l'interrogea pendant des heures et des heures. « Pourquoi a-t-il passé par là ? Qu'allait-il faire ? Etait-ce la première fois ? » De « pourquoi » en « comment », on le jeta en prison « provisoirement ». Voilà les histoires de police, mon ami. Tu es nouveau. Nous, nous connaissons Dakar et ses histoires de justice. Tu n'as pas vu avec quelle précipitation tout le monde a filé ?

Et rentrant chez lui, dans la cour même du bar, Climbié ferma sa porte à double tour comme pour empêcher au mort d'y rentrer. L'ami avait raison.

Bien que simple locataire ne comprenant ni l'ouolof ni le portugais, il ne cessa, deux semaines durant, de courir à la police répondre à des convocations « très urgentes ».

Les gens l'évitaient maintenant, passaient sur l'autre trottoir. Les catholiques se signaient et les musulmans murmuraient : bissimilāi...

Quelques mois après on parla de grève à Thiès, au Dakar-Niger. Les cheminots avaient cessé le travail. La force publique étant intervenue, des incidents très graves se produisirent. Les journaux s'emparèrent de l'événement. Il fut tellement commenté, interprété, que Climbié se demandait : « Que s'est-il passé au juste ? » Or Dieu sait s'il lisait tous les journaux !

Les jeunes Ouolofs, jugeant utile en pareilles circonstances de tenir un autre langage, créèrent un journal à eux ; mais il débordait de dynamisme et n'eut qu'une brève existence. Sa truculente vitalité l'avait tué, parce qu'elle effrayait tout le monde.



Là-bas, en Europe, les choses allaient si mal que ce fut la mobilisation. On sentait approcher la catastrophe sans pouvoir l'arrêter. Et elle fut horrible, dévastatrice, infernale, dantesque. La technique prenait sa revanche sur l'homme et sur les peuples. « Que seraient les Blancs sans leurs canons ! » se demandaient les Africains. « Leur civilisation est si fragile, si précaire qu'ils doivent la protéger, la défendre. Nos ancêtres au moins se battaient pour des points d'eau, pour des pâturages, pour un lopin de terre, pour avoir des vivres, se procurer des richesses. Maintenant, on défend la Civilisation, le Droit, la Liberté. Et cela à coups de canons et de bombes. Certes, après la bagarre, on rafle un peu de terre et beaucoup d'argent au vaincu. Mais ce n'est que pour obéir

CLIMBIÉ

à la tradition, car si l'on a pris les armes, c'était bien pour défendre la Civilisation, le Droit et la Liberté menacés par un adversaire qui a voulu rompre l'équilibre.

« Ils parlent tous de Civilisation, de Droit, de Liberté et n'arrivent pas à s'entendre. Alors comment voulez-vous que ces Blancs nous comprennent, nous autres qui sommes d'une autre couleur et parlons d'autres langues ? »

Les bureaux de recrutement pendant des mois furent assiégés par des gens enthousiastes pressés d'aller se battre.

Dakar, avec le black-out, avait changé d'aspect. Dans les rues, des hommes en uniforme. Des bateaux, toutes les semaines, emportaient les troupes. On les voyait arriver un matin au large, pour disparaître la nuit suivante.

Puis ce fut la défaite et ses conséquences et la floraison splendide, luxuriante du marché noir. Les petits revendeurs cédaient les poulets contre des chiffons, tant la pénurie de tissus était grande.

Climbié regardait les images de l'invasion. Des hommes dérangés dans leurs habitudes s'en allaient au long des routes, survolés par des avions. Un monde mouvant, incertain ; le passé enterré, et chaque jour la marche vers l'aventure. La lutte le jour, la lutte la nuit. Et des prisonniers, des déportés, des otages.

Le contact des hommes entre eux ne serait-il jamais qu'un choc brutal ? Contact des Blancs entre eux, la guerre ! Contact des Blancs et des Nègres, la guerre ! Toujours la force. Arracher au faible sa bouchée de pain, l'asservir puis, sur les hécatombes, danser de joie, crier sa victoire. Voilà ce qu'on appelle asséoir la Civilisation, le Droit, la Liberté. A ceux qui acceptent l'état de fait, on donne tout. A ceux qui refusent la sujétion, parlent de droit, on donne l'exil, la prison, la mort. Des quartiers sont cernés à l'aube, comme pour « une rentrée d'impôt. » Des jeunes gens sont racolés pour un travail gratuit sur des chantiers, comme cela se pratique sur certaines routes d'Afrique.

Et Climbié pensait aux jeunes gens des villes abandonnant la rude, mais paisible existence du village. Ils délaissaient l'air pur, salubre, pour l'air surchauffé, poussiéreux de la ville. Ils quittaient la terre, la communauté si chaude, les dieux lares — qui ne les protégeaient plus contre les abus — ils quittaient tout pour aller dans la ville du Blanc, se perdre dans la foule et ainsi pouvoir se soustraire aux corvées et réquisitions.

A lire « La Moisson de 40 » de Benoist-Méchin, il semblait qu'on eût tenu jusqu'alors et par calcul, à faire passer l'Européen pour un surhomme, placé au-dessus des contingences humaines. Et

BERNARD B. DADIÉ

voilà que tout à coup l'édifice s'écroulait ; l'Européen se révélait homme, tout comme l'Africain, un homme qui peut souffrir, avoir faim, soif, un homme constamment à la recherche de la sécurité. On avait voulu le placer sur un piédestal, en faire un dieu entouré de son cinéma, de son frigo, de sa bombe, oubliant qu'il était et demeurerait avant tout un homme et que le seul prestige qu'il avait à défendre, ce n'était pas son prestige d'Européen ou de Blanc, mais le prestige de l'homme tout court. Car les races par leurs diversités mêmes ne forment qu'un seul bouquet dont le parfum embaumera l'univers, quand chaque individu, dans la communauté, aura obtenu sa place...

Le mouvement des comices agricoles, les attractions des diverses expositions, les grandes manifestations à l'arrivée des ministres et des généraux, les kermesses et leurs musiques, les exhibitions sportives, après s'être retirés telles des vagues, laissaient à chacun ses peines et ses soucis, qu'elles n'emportaient jamais dans leur reflux. Ainsi vivait Dakar, lorsque se produisit un événement capital : l'attaque de Dakar au mois de septembre.

Ce matin, les gens se sont levés plus tôt que d'habitude. Aux fontaines publiques, les femmes se bousculent pour remplir bassines et tonnelets, chacune tenant à passer la première. La volaille interroge le jour qui pointe. Un colibri chante sur un manguier. Un peintre portugais sifflote, son échelle sur l'épaule. Le temps s'éclaircit à vue d'œil. Dans la rue un chien galeux s'épuce. Les boutiques s'ouvrent une à une. Les ménagères posent les poubelles sur les trottoirs. Un couple de corbeaux s'est posé sur un fil électrique : on dirait deux gros nœuds noirs. Des hirondelles se pourchassent. Un charognard plane. Dakar, réveillé, bruit. Des autos cornent, des cyclistes sonnent ; le bijoutier, le cordonnier, le coiffeur sont au travail. Les enfants, sac au dos, partent pour l'école et des femmes vont faire leur marché.

Du ciel, tombent des papillons de papier que dissémine le vent. Des hommes accourent, se bousculent pour les ramasser. Des bruits de moteurs proviennent de l'azur. On n'aperçoit rien, tandis que des flocons blancs encadrent des points minuscules dans le ciel. « Des avions » crie-t-on de partout. C'était des avions lanceurs de tracts. Les batteries côtières ouvrent le feu, un vaisseau répond. Les obus passent sur la ville en sifflant pour aller vers Medina. Des maisons s'écroulent. Les habitants affolés courent de tous les côtés, tous pressés de quitter la ville. Les boutiques se ferment. Des ambulances passent à toute allure, ainsi que des chenillettes. Dans le port, le Tacoma brûle. Le duel est engagé ! Les mitrail-

CLIMBIÉ

leuses crépitent : tac ! tétété, tac ! ; les canons tonnent. Tout tremble. Des avions à la queue-leu-leu lâchent leur charge d'explosifs. Partout des décombres, des entonnoirs, des édifices éventrés, soufflés, des garages détruits, des autos tordues. Le ciel est gris, comme si des milliers d'usines avaient, durant des nuits, fumé sans arrêt. Et dans le ciel, des bandes de milans et de charognards...

Au lendemain de ce bombardement, s'accrut la guerre des tracts et des inscriptions sur les murs et dans les rues.

Les journaux, toujours arrivaient avec des plaies blanches et la radio donnait des nouvelles brèves, plus angoissantes encore par leur laconisme.

Les nouvelles qui circulaient dans la ville étaient plus précises que tous les messages de la Croix-Rouge et toutes les émissions de la radio. On ne savait au juste d'où elles venaient. Mais elles étaient là, chaque matin, chaque soir. Le Gouvernement leur livrait la guerre. Mais allez donc combattre des nouvelles entendues par des centaines de personnes, et colportées par des milliers de bouches !...

Le débarquement du 6 juin, dans la nuit des incertitudes, ouvrit un pan de jour. Cette nouvelle se répandit avec une rapidité foudroyante. Mille antennes invisibles la transmettaient aux piétons, aux cyclistes, aux automobilistes. Et tous la cueillaient fiévreusement pour la répandre. Les visages raidis depuis des années par d'atroces souffrances morales se détendirent, et des rires, cette fois des vrais rires venus du cœur, éclatèrent, chassant les ténèbres qui pesaient sur les cœurs et les esprits. D'urgence, carrefours, places publiques et halls eurent leurs haut-parleurs.

Les Américains dans leurs camions passaient en trombe. Mais les cochers imperturbables, rigides sur leur siège, ne les regardaient même pas. Ils semblaient dire : « Nous sommes ici chez nous ». Et les chevaux eux-mêmes, comme devinant la pensée de leur maître, continuaient d'aller au même trot.

Les Américains apportèrent avec eux des tissus et des vivres, le swing et le chewing-gum, le chewing-gum qui, à un moment donné, eut cours de monnaie légale. Evidemment les Autorités ignoraient cette usurpation, et la triste situation dans laquelle se débattait le franc. Tout le monde raffolait de chewing-gum, les femmes surtout. Et, au seuil de leur cœur, moisissaient les pauvres en chewing-gum. Le marché noir rebondit, fleurit avec ce premier embarquement.

Puis ce fut le 8 mai, qui fit tinter les bourdons des églises, corner les autos, sonner les cyclistes, hurler les sirènes et chanter

BERNARD B. DADIÉ

les foules, tonner les canons, crépiter les fusées, mugir les navires ; et cette nouvelle inattendue, incroyable, qui vola par les prés, les squares, les gares, les cafés, de terrasse en terrasse, les éventaires des marchands dioulas, des vendeuses de cacahuètes, monta vers les villas, les palais et s'insinua dans les cases, réjouissant les riches et les pauvres ; la nouvelle prodigieuse qu'avait pris fin cette lutte titanesque et désespérante ; la nouvelle incroyable qui tombait telle une bombe sur une ville en éveil ! Les gens buvaient et cassaient les bouteilles en pleine rue en criant : « Vive la victoire ! Vive la paix ! » Tant pis pour les nombreux piétons. C'est la fin de la guerre, la fin des restrictions et des misères et du marché noir et la fin non moins importante des tracasseries administratives.

Climbié, le soir, se rendit chez un ami. Et là, avec une douzaine de camarades, il fêta l'armistice. Ils burent plus que de coutume. Climbié eut cependant la force de rentrer dans sa chambre pour voir tout tourner autour de lui. Le lit se soulevait, se renversait, allait, venait. Les carreaux n'avaient plus de couleur à force de tourner. Les meubles s'entrechoquaient. Les ouvertures, les murs s'éloignaient, se rapprochaient. Il s'agrippa au lit pour ne pas être projeté au loin. Le plafond ? Inutile d'en parler. Il faisait de ces grimaces ! Climbié n'osait pas se lever, de peur de tomber. Ses oreilles bourdonnaient. Dans sa tête, tintaient des cloches, soufflait une tempête. Et il ne cessait de crachoter. Il souriait tout seul, la tête lourde. Ah, il avait compris, Climbié ! On ne l'y reprendra plus. Demain la fête battra son plein, mais il quittera la ville.

C'est le jour. Mais impossible de se lever. Le sommeil est dans sa jambe droite, dans sa jambe gauche qu'il ne sent pas ; il lui parcourt le corps et vient ensuite sur ses yeux rabattre les paupières. Laquelle des deux oreilles perçoit le pépiement des oiseaux, les rumeurs des hommes ? Tout vient à son secours pour lutter contre le sommeil : les enfants, les autos, les toc-toc aux portes voisines. Qui l'a donc battu cette nuit ? Car il a mal partout. Enfin il se lève. Il faut partir... à Tiaroye.

Il lui fut impossible de prendre le premier car, par suite de la lutte à soutenir pour y accéder. Un autre véhicule arriva. Ils furent nombreux à s'y précipiter serrés comme des sardines ; pas moyen de bouger un bras, un pied. On chargea ensuite du bois, des madriers, un bric-à-brac innombrable, avec une lenteur désespérante. Le chauffeur discutait avec de petits revendeurs qui tournaient autour du véhicule, en compagnie des mendiants. Ceux-ci chantaient, appuyés d'une main sur le rebord de la carrosserie et

CLIMBIÉ

de l'autre sur leur bâton d'aveugle. L'apprenti, du toit où il rangeait les bagages, descendit en piétinant des doigts. Le chauffeur monta, manœuvra des manettes. Le car refusait de partir. La foule oisive qui stationnait là, se mit à le pousser...

Le paysage était fait de cactus fleuris et de filaos dans lesquels le vent murmurait avec un bruit de houle. Puis ce fut la plaie des arrêts, pour descendre ou prendre un passager, pour le contrôle des gendarmes qui, graves, comptaient et recomptaient les voyageurs enfumés par le gazogène.

La route était longue, droite, goudronnée ; les piétons dociles en suivaient les bords. Les autres véhicules passaient en sifflant. Le chauffeur allait lentement. Peut-être voulait-il désintoxiquer ses passagers du tumulte de la ville, de la fièvre de précipitation, du goût de la vie factice, au contact de ce paysage magnifique. Tout bourgeonnait. Des bananiers aux feuilles déchiquetées frissonnaient au vent ; des troupeaux de bœufs dévalaient une colline, suivis d'un bouvier, son bâton en travers des épaules. Des palmiers au fût biscornu, tordu, bosselé, offraient leurs maigres bouquets de feuilles, comme sièges, à des charognards fatigués.

Il y avait aussi des touffes de dattiers nains, des squelettes de baobabs, véritables spectres, et l'on voyait des grappes de moineaux s'abattre sur les champs de maïs et de mil. Les choux d'un vert cendré se mêlaient au vert foncé des plants de tomates.

A côté de Climbié, un jeune Togolais, Dassi, se rendait lui aussi à Tiaryoe, visiter des amis tirailleurs. Climbié regardant le paysage dit :

— Ah ! si je savais peindre ?

— Ce n'est pas toujours facile de rendre ces beautés-là. Je peins un peu, et je comprends maintenant le regard qu'un sculpteur lança un jour à un client qui sans cesse demandait : « Combien ça vaut ? » Peut-on estimer en francs les privations, les insomnies, les transes, les rêves, les moments d'exaltation, d'abattement, d'incubation ? « Combien ça vaut ? » Comme si tout le drame qui se joue en l'artiste, tout ce qu'il a mis de lui-même dans son œuvre, avait un prix ? Non, la seule valeur du travail de l'artiste, c'est ce qu'il éveille en nous, la flamme d'espoir qu'il nous infuse et surtout la compréhension qu'il nous donne des choses. Dans ce domaine, nous avons du travail à faire pour révéler nos richesses, pour exprimer notre culture.

— Et si j'affirmais à mon tour, que nous devons lire beaucoup, peut-être plus qu'aucun autre peuple au monde, parce que nous sommes précisément à la croisée de deux civilisations ?

— D'accord ! Si l'Africain ne lit pas, c'est qu'il n'a pas encore

BERNARD B. DADIÉ

acquis le goût de la recherche, du travail personnel, et peut-être aussi parce que les occasions de concours sont rares.

— Il ne s'agit pas de concourir, mon ami, mais de se cultiver, de se maintenir, d'être à jour ; et c'est pourquoi j'estime que nous devons visiter les librairies et les bibliothèques. Nous devons tout lire.

— Tu penses que nous ne lisons pas assez ?

— Pas comme notre situation le commande, l'ordonne. Car nous avons des multitudes de portes à forcer. Or plus nous émergeons, plus les mailles se resserrent autour de nous. Un mauvais esprit dirait qu'on nous coupe l'herbe sous les pieds. Prenons le commerce par exemple. Les grosses maisons, après avoir monopolisé l'import-export, se sont lancées dans le commerce de détail. Elles vendent les biscuits par pièce, comme l'Anago, le sirop par verre, comme le Mossi du marché, le pain par tranche, comme la petite marchande. Cela ne se faisait pas, il y a cinq ans. C'est la mort du petit commerçant africain, c'est son éviction de ce champ d'activité ; car lui, il ne peut être importateur, et encore moins exportateur. Quelle chance de croissance lui donnes-tu lorsque partout le pot de fer le bouscule, le malmène ?

— Le pot de terre n'aura pas longue vie...

— Non, à la cadence où vont les choses. Il ne nous reste qu'à frapper à toutes les portes comme des sourds, comme des fous... On sera bien obligé de venir voir qui frappe. Et lorsque la porte sera rabattue à notre nez parce que toutes les places sont prises, alors patiemment, cherchons encore, car dans la muraille la plus hermétique, il y a toujours un point par où filtre le jour.

— Le jour...

— Et ce jour nous devons le faire sur certaines pratiques de chez nous. Primo : sur le colportage des funérailles de ville en ville qui doit être aboli. Secundo, sur les bénéfiques restants qui doivent être utilisés à aider soit la veuve soit les orphelins (1).

— Ah ! si les vieux de chez toi t'entendaient !

— Et s'ils m'entendaient ? Ils ont conscience de représenter le passé. Cela leur donne une assurance, tandis que nous autres, nous n'avons pas la certitude de représenter vraiment l'avenir.

Là est tout le drame de notre existence actuelle, tout le déséquilibre dont nous souffrons. Penses-tu que les vieux ont gardé

(1) Chez les Agnis et les Nzima, lorsqu'il y a décès, les funérailles ne se font pas en une seule fois. Elles se font dans toutes les villes où l'homme a vécu. Et après les funérailles « importées ou exportées » de ville en ville, tout le monde ayant cotisé pour assurer les dépenses, il reste toujours des bénéfiques qu'on se partage.

CLIMBIÉ

les coutumes intactes ? Il y a des modifications que nous ignorons parce que nous n'avons pas cherché à les connaître. Malgré tout cet attachement au passé fait leur force. Nous, écartelés entre l'Européen qui a ses traditions et les vieux appuyés sur la coutume qui fait leur force, que devenons-nous ? Je parlais du colportage des funérailles qui est un véritable commerce, une exploitation de la douleur, de la sympathie, de l'affection. Je pourrais te parler du verre commun. Tous les jeunes gens ont des verres chez eux, ils ont appris le danger du verre commun ; mais si, assemblés avec les vieux, ils ne faisaient pas comme tout le monde, ils penseraient être montrés du doigt.

Et ces enfants, ces bébés que les femmes portent au dos pour danser et qui, après, crèvent parce que la maman les a détachés et qu'un vent à ce moment précis a soufflé... Entre le plaisir de danser et la vie de l'enfant, il nous faut choisir. Mais je n'aurais jamais fini de citer des cas semblables.

— L'Européen regarde, lui...

— Non il ne voit rien de tout cela. Pour lui c'est exotique, c'est-à-dire bizarre, anormal, incompréhensible. Et puis fait-il sincèrement effort pour comprendre l'Africain ? Il a trop à faire, pour se donner un surcroît de travail. Et je vais plus loin. Voit-il toujours l'Africain ?

— Dans le bureau où je travaille avec d'autres Africains, beaucoup d'Européens viennent, regardent, tournent, se retournent, puis repartent déçus, disant : « Il n'y a personne ». Alors je ne comprends pas. Ou bien je ne comprends que trop. Un malentendu encore. Chez nous, l'homme qui arrive, si grand et si puissant soit-il, toujours salue le premier. Le papa qui rentre de voyage salue le premier son enfant ; le chef qui revient même d'une promenade salue le premier ses serviteurs. Tandis que l'Européen veut être salué le premier même s'il vous trouve dans votre maison ou dans un bureau. Alors si vous ne vous levez pas, il ne voit que des meubles. « Il n'y a personne. »

— Il y a des exceptions.

— Et c'est cela qui confirme la règle. J'ai même vu des Européens venir dans ce même bureau, et le chapeau en main, dire au planton étonné : « Monsieur, voulez-vous avoir l'obligeance de nous dire si Monsieur Untel est là ? »

— Alors, tu vois ?

— Des nouveaux débarqués, mon ami, des nouveaux débarqués avec leur allure un peu timide, réservée.

— Ne sois pas de mauvais poil, si le chauffeur ne peut pas

BERNARD B. DADIÉ

accélérer... Je vais à mon tour te raconter une histoire. Cela se passait dans le Haut-Togo, chez des Cabrais.

Un jour, un missionnaire en tournée dit à un patriarche Cabrais qui était nu : « C'est un péché que d'aller nu ».

Le Cabrais, sans se fâcher, engage la conversation. Il fait trois fois hum ! comme pour rassembler ses esprits, accorder ses cordes vocales et demande au curé :

— C'est bien Dieu qui a créé le singe ?

— Oui.

— C'est encore lui qui a créé le poulet ?

— Oui. Mais en voilà des questions ! Où en veux-tu venir ?

— Est-ce bien lui encore qui a créé le poisson ?

— Bien sûr !

— Eh bien, s'il a créé l'homme tel quel, c'est qu'il a jugé que l'homme n'a besoin ni de poils, ni de plumes, ni d'écailles. Ce n'est donc pas un péché envers Dieu, que d'aller nu. »

L'Européen n'arriverait-il pas à comprendre et à situer l'Africain s'il prenait la peine d'aller au fond des choses, de se pencher sur l'homme qu'il croise chaque jour ?

— A voir l'attention qu'on accorde à certains objets du pays, l'on se demande : est-ce parce que l'Africain regarde, juge et revendique, qu'on ne lui accorde pas toujours les égards auxquels il a droit ?

**

Climbié pouvait maintenant s'écrier : « J'ai dix ans de service ! » Il pouvait arborer son blason : un encrier soutenu par un porte-plume et un crayon entre-croisés, flanqués d'une règle et d'une gomme, avec des larmes en chevrons, le tout d'un jaune sale de soupirs rances jamais satisfaits.

Passé par le laminoir des échelons, aguerri contre les longues attentes au pied des échelles, il numérotait chaque jour consciencieusement ses bordereaux. C'était là son rôle dans la répartition des tâches. Quoi, l'omission d'un numéro de bordereau n'est-elle pas la perte assurée, irrémédiable, éternelle, l'immersion perpétuelle de ce papier dans le flot immense, boueux, putride de tous les bordereaux que charrient les sources, les ruisseaux, les affluents, les rivières, les fleuves et les océans bureaucratiques de ville en ville, de pays en pays, de continent en continent ? La perte d'un bordereau, de cette plaque d'identité des dossiers : mais, c'est la paralysie, la fin de tout le mécanisme délicat que des générations d'experts essaient de parachever. N'est-ce pas pour parer à de telles calamités, que les bordereaux s'établissent en trois, cinq

CLIMBIÉ

exemplaires ? Un peu aussi par mesure d'économie et de prudence à ce qu'affirment certaines circulaires.

Climbié se sentait vieillir. Son budget sans cesse piquait du nez. Un ennui suscitait un autre ennui, et tous deux s'accouplaient pour engendrer d'autres ennuis. Suprême sacrifice : Climbié rejeta l'uniforme prescrit par l'arrêté 510 P du 11 février pour lequel ses devanciers s'étaient battus des années durant.

L'anémie de la bourse, chez Climbié, était une maladie permanente, chronique, rebelle.

Ainsi l'eau qui fait risette sur la berge en se chaperonnant d'écume, le souffle frais de l'océan, les petits poissons qui se disputent de menus cadavres allant au gré des flots, la chanson d'un batelier en liesse, les mouettes prenant leur vol majestueux les ailes grandes ouvertes, traits blancs dans l'azur ; le soleil, le beau soleil ami qui lèche, caresse la peau, Climbié les voyait, les sentait, les appréciait à travers les ennuis du présent, les brumes de l'avenir.

La biguine d'une barque sur les flots, le swing endiablé d'une autre aux prises avec les éléments courroucés ; le moutonnement des vagues, leurs assauts furieux contre les digues, dont elles épousent les formes, croyant par ce moyen réussir à les vaincre, à les dominer, à les pulvériser, cette lutte gigantesque de la pierre et de l'eau en colère, la collision du ressac à la crête neigeuse et des vagues nouvelles, cet instant précis, pathétique où l'on se demande lequel des deux l'emportera, tout cela, Climbié le voyait, l'estimait selon l'état de santé de son portefeuille. Et pourquoi ce portefeuille était-il toujours malade ? C'est que toujours le Commerce en fait d'augmentation précédait l'Administration essoufflée. La cherté de vie était toujours en avance sur les augmentations de salaires.

Et souvent, en pleine occupation, Climbié se livrait au jeu facile et passionnant des pronostics et du calcul des probabilités. Embarrassé, il grignotait le bout de son crayon, fixait le plafond comme s'il implorait les dieux ou les prenait à témoin. Puis il frappait la table du poing en s'écriant, non pas comme Archimède : « Euréka ! » mais : « Ça me ferait tout de même cinq cents francs de rappel. » Pensez donc, si ça fait beaucoup, cinq cents francs !

Ensuite il pliait le papier, l'émiettait comme pour à jamais tuer ses misères et donner quelque élan à ses rêves de bonheur.

Et il n'était pas seul à se livrer à ce jeu. Tous ses collègues de bureau bâtissaient ainsi des châteaux en Espagne. Et d'aucuns même, avant le signal de la sortie, s'en allaient déjà comme poursuivant toutes les heures qui avaient fui, emportant chacune son

BERNARD B. DADIÉ

lot de joie, de quiétude. Tous se voyaient aller clopin-clopant vers la retraite. Ils regardaient, hallucinés, cette marche irrésistible vers la retraite, qui surviendrait avant qu'ils aient pu réaliser aucun de leurs nombreux rêves d'enfant. Et chacun, se réveillant d'une longue léthargie, se murmurait : « Ah ! non, il faut que ça change ». Cette phrase les poursuivait, les dominait, au bureau, dans les rues, à la maison, partout, elle était à leurs trousses. Plus on faisait d'efforts pour la chasser, plus elle s'infiltrait, s'incrustait en vous, cachée on ne savait où, sortant à l'improviste pour vous parler et replonger aussitôt.

Certains, fatigués de lutter, allaient ouvrir les larges fenêtres. Mais elle restait là, à bourdonner, et elle bourdonna si bien qu'un jour, pour une question de « zone » les fonctionnaires décidèrent de faire grève eux aussi.

La « zone » est une endémie sociale, une maladie spécifiquement coloniale qui sévit dans le milieu fonctionnaire.

La « zone », c'est un peu comme le Messie que tout le monde attend, attend, mais qui vient, et que beaucoup de personnes n'aperçoivent pas, non parce qu'elles n'ont pas veillé, mais parce qu'elles n'étaient dans les conditions requises, ne réunissaient point toutes les références qui eussent permis à la « zone » de s'arrêter chez elles, de leur jeter de l'espoir au cœur, d'illuminer leur intérieur.

Tenez ! Cet homme qui descend de voiture, frappe le sol du pied, ramasse fiévreusement ses dossiers d'un air bougon : il fait partie de ceux qui s'opposent farouchement à l'uniformisation et à l'extension de la « zone ». Par contre ces petits commis nègres pensent qu'il est juste d'étendre et d'uniformiser la « zone ».

La zone n'est qu'une indemnité allouée aux fonctionnaires ! Ah ! Et oui ! il s'agit de la fameuse indemnité pour laquelle deux camps de fonctionnaires depuis des années ne cessent de se battre : ceux qui sont contre et ceux qui sont pour l'uniformisation et l'extension. Les uns criaient : « c'est juste » et les autres, « c'est de la prétention ». Les lettres expédiées par les syndicats continuant à dormir, les fonctionnaires africains décidèrent donc de « grèver ».



L'océan huileux, charbonneux, bavarde dans les trous des digues, charriant des pelures d'oranges et de bananes, des boîtes d'allumettes, des mégots, un peu de tout ce que l'on jette des bateaux et que les poissons se disputent. Des bancs de sardines émaillent l'eau qui bavarde, clapote, murmure contre les digues.

CLIMBIÉ

Des Européens vont et viennent, de l'aisance dans le geste, de l'assurance dans le regard et dans la démarche. Ils savent quels droits la loi leur accorde et quels privilèges leur octroient leur couleur, leur origine.

Climbié quitta le port où des navires chargeaient et déchargeaient les marchandises dans un bruit infernal de grues et de treuils.

C'était la sortie des bureaux, des magasins et des ateliers. Et les travailleurs débouchaient de partout pour prendre l'avenue Clemenceau qui mène à la Bourse du Travail. La plupart étaient habillés de friperies venues d'Europe et des Amériques à leur intention. Les Blancs n'exporteraient-ils donc en Afrique que les choses dont ils ne savent que faire ?

Les tam-tams dans Médina ne cessaient de battre. Les sons montaient, telle une prière aux divinités, une supplique aux dieux lares, aux ancêtres, tantôt nets, précis comme un ordre de ralliement, tantôt rugissants, caverneux, tristes, ailés, légers, joyeux... Et par ces tam-tams, c'était toute l'Afrique qui s'exprimait.

Et Climbié, en les écoutant, pensait à tous les Nègres, soucieux des villes, ces Nègres qui étaient en train de perdre leur rire, leur rire sonore, cordial, tonitruant et inimitable, le rire africain, chaud et généreux comme le soleil qui l'engendre, un rire en cascades : vous l'avez certainement connu ce rire qui, lorsqu'on le croit mort, renaît soudain pour monter encore plus haut. Ce rire qui n'est pas fait pour un salon, ni pour une devanture de café, encore moins pour un hôtel climatisé où il s'étiolerait et mourrait. Ce rire de plein air !

Beaucoup de citadins, enserrés dans l'étau chaque jour plus étroit de leurs soucis, l'avaient déjà troqué contre une espèce de sourire sans sève, parce que parti des lèvres et non du cœur qui « doit se civiliser ».

L'Avenue qui mène à la Bourse du Travail, était noire de monde. Sur une terrasse, les orateurs, à tour de rôle, haranguaient les auditeurs qui ponctuaient les phrases de « oui ! oui ! » fort expressifs. Tout en eux vivait, remuait, communiait avec les orateurs : la tête, les yeux, les mains, les pieds. Ils étaient transportés par les envolées qui partaient des terrasses, par les phrases qui coulaient en ondées bienfaisantes, ces phrases dont chacune disait, exprimait ce que tout ce monde rassemblé, pensait, murmurait sur la route, chez lui, dans sa case, ou même sur le lieu du travail. Les orateurs parlaient de tout : de viande, de pain, de médica-

BERNARD B. DADIÉ

ments, de logements, d'hospitalisation... Et Dieu sait, s'ils parlaient bien !

Chaque passant s'arrêtait, et le flot de travailleurs dans cette foule venait se fondre.

Climbié, debout sur un monticule, examinait tous ces hommes, écoutait les orateurs dénoncer des faits qu'il avait vécus et dont il croyait parfois être le seul à sentir le poids.

Pour jeter de l'huile sur la flamme, pour tourner le fer rouge dans la plaie béante, sanguinolente des petites misères accumulées, à l'entour, rivalisant d'ampleur de voix avec les orateurs, des marchands ambulants, peulhs, dioulas aux crânes luisants, aux pieds fendillés et rugueux à force de pérégriner par tous les pays, vantaient leurs marchandises : « Des beaux pagnes ! Qui veut des beaux pagnes ! Des pagnes pour l'enfant, regardez ! des pagnes pour l'épouse, pour la fiancée ! Des pagnes pour se faire belle, pour se faire aimer de la fiancée... Regardez ! de la véritable mouseline ! » Ils lutinaient quelques femmes qui gloussaient en leur saisissant le bras, crachant de longs jets de salive, relevaient la manche de leur houbou, et les pagnes sur les bras, sur les épaules, abordaient d'autres groupes en répétant leur boniment. Des marchands de foulards venaient se joindre à eux. Ils avaient, accrochés à chaque doigt, des colliers en ivoire, des colliers de toutes les couleurs, des bracelets, des bagues, et sortaient de leurs profondes poches, des parfums de traite qu'ils vous fourraient dans les narines pour vous en faire sentir l'odeur.

« Parfum ! bon parfum ! Parfums pour femmes, parfums pour hommes ! » Et tout ce monde-là hurlait plus fort que les orateurs. Mais les hommes aujourd'hui avaient d'autres chats à fouetter. Aussi ne les écoutaient-ils pas.

La nuit était venue. Depuis longtemps, l'heure de la prière avait passé. On ne s'en était même pas aperçu, à boire ainsi les propos des orateurs qui publiquement exprimaient les pensées de chacun.



Un chien tire sur sa chaîne, grogne. Il ne semble pas du tout aimer la chaîne, ce chien qui fait des efforts pour la briser. Mais la chaîne est forte, faite de gros maillons et scellée dans le mur de la maison.

Dégringolant une côte, par une rue plantée de filaos, un véritable coupe-gorge sur lequel circulaient de terribles histoires de voleurs, de fantômes et de génies, Climbié parvint au quartier africain, le quartier des baraques. Les Nègres autour des tam-tams

CLIMBIÉ

s'entêtaient à ne pas dormir. Des marchands restaient encore devant leur éventaire. Mais les tam-tams rugissaient et tant que ces derniers n'auront cessé de rugir, ils auront la force de vaincre le sommeil, de dominer la lassitude, ces Nègres qui ont le prurit de la danse dans le sang. Ils auront le courage de se lever demain de bon matin pour être à l'heure au travail. Et les tam-tams résonnaient et tout le monde dansait. Chaque soir, c'est la fête en Afrique. La joie n'a pas un jour spécial, marqué sur un calendrier. Chaque heure a son lot de joies qu'il faut cueillir. Après le travail, c'est la danse, le délassément. A sauter, à pirouetter, on se déleste de la fatigue de la journée qui s'écoule avec la sueur, avec les rires, fuit avec les chants et les battements des mains. On se secoue et la fatigue tombe, comme la poussière tombe d'un habit. Les tam-tams font rage. L'on ne pense plus aux discours des délégués syndicaux. C'était tantôt l'heure des discours. Maintenant c'est celle de la danse, de la joie.

Les griots cabriolent, tournent sur eux-mêmes en frappant sur leur tambour, et les femmes sollicitées entrent dans le cercle en riant, d'abord timides, puis de plus en plus dégagées, transportées par le rythme. Les griots crient, heureux d'amuser tout ce monde, de le tenir sous leur coupe, heureux surtout de constater que malgré le cinéma, le phono et le pick-up, ces hommes leur restent fidèles, à eux dont le rôle est d'amuser la collectivité, de maintenir la tradition, de toujours faire couler la sève vivifiante du passé. Leurs voix aiguës vont se briser contre les dures carapaces des maisons du quartier européen où l'on a même peur de rire aux éclats parce que c'est contre l'étiquette, contre la bonne éducation. Les dures carapaces des maisons dignes, fières d'abriter les Blancs, renvoient tous ces bruits à leur origine. Ainsi se déclare une guerre des ondes, des notes. Ainsi, les deux quartiers hostiles, l'un de matériaux solides, l'autre, de baraques...

Des oiseaux nocturnes vont et viennent en silence.

Climbié s'accoude à la rampe d'un pont sous lequel l'eau chantonne. Des chats miaulent, se rencontrent, regardent à droite, à gauche, se glissent dans des concessions, rasant des enclos, courent en traversant la rue, se tapissent dans un coin, puis se dressent et partent.

Les tam-tams là-bas résonnent toujours. Sur sa tête, le vent charrie les chants et va les porter vers les gens de Ouakam.

Climbié dans le lointain voit quelque chose semblable à de la fumée. Est-ce un nuage bas poussé par l'océan pour étouffer les bruits des tam-tams ? Ou de la fumée d'un feu de joie qu'on alimente d'une nouvelle brassée de brindilles, ces feux de joie,

BERNARD B. DADIÉ

autour desquels toute l'Afrique défile en énigmes, en récits fabuleux, en épopées, en contes, en proverbes, en chansons reprises en chœur ?

Mais un cri a percé la nuit. Il a dominé les bruits des tam-tams, les battements des mains, les refrains hurlés. Un cri long, lugubre, suivi d'un autre, de plusieurs autres, de toute une rumeur. Et le vent apporte cela à Climbié ; c'est un bruit tantôt fort, proche, tantôt lointain, charrié vers les maisons à dures carapaces. Le vent joue avec ces bruits des hommes, les éparpille, les essaime, donnant à sa façon l'alarme. Car c'est le feu. Un incendie.

La fumée noire, épaisse, avec des reflets rouges, des banderoles de flammes, draine des étincelles qu'elle projette à l'entour.

Le feu a éclaté tout d'un coup comme un abcès qui crève et suppure. Climbié accourt et, comme les autres hommes, lutte contre le feu, en y jetant de l'eau, du sable, des pierres. Certains individus dans leur désarroi y lancent des planchettes. Le feu faiblit un moment. Le croyant dompté, on relâche l'effort ; mais il se rallume avec plus d'impétuosité, attisé par le vent devenu subitement furieux, le vent venu lui aussi lutter avec les hommes contre l'incendie.

Le feu pète vigoureusement, joyeusement, plusieurs fois, avec joie, insolence, et fait tomber des poutres avec fracas. Il ne veut permettre à quiconque de le circonscire. Il anéantira aussi les maisons environnantes. Ah ! l'on ne pensait plus à lui, parce qu'il leur avait laissé quelque temps de repos.

Les flammes montent d'un foyer tout blanc, pressées de gagner de vitesse les hommes, décidés eux aussi à gagner la bataille. Le feu enfle sa voix pour les effrayer ; eux serrent les rangs pour l'étouffer. Vers eux le feu projette des braises incandescentes. Eux aussi, sur lui, lancent du sable, de l'eau. Les pompiers ? Le feu sait qu'ils sont loin et que s'ils venaient ce serait pour l'absoute. Des policiers accourus n'avaient cessé de siffler, mais le feu pétait plus fort comme pour se moquer d'eux et leur dire... « Arrêtez-moi donc ! Mettez-moi les menottes... » Exaspéré par tous ces coups de sifflets, il se ramassait pour bondir à l'assaut de nouvelles poutres, d'autres baraques...

Enfin le feu s'assoupit, fatigué, repu surtout. Des languettes de flammes cherchent de nouvelles proies. On les voit se dresser dans l'air, plonger dans le foyer, ressurgir. Les hommes les assomment. Le vent souffle, mais les flammes ne s'élèvent plus. Elles se traînent, s'allongent, se ramassent sur elles-mêmes et meurent d'inanition. Les hommes s'acharnent encore, bien que le danger soit passé.,,

CLIMBIÉ

Les coqs annoncent le jour, de maison en maison, de case en case, de quartier en quartier. Ils se savent solidaires, qu'ils soient de la basse-cour d'un Européen ou de celle d'un Africain. Ils ne se font aucune illusion sur leur sort. Aussi se serrent-ils les « coudes » et se saluent-ils tous les matins. L'on dit qu'ils chantent. Non ! traqués par les hommes ils se comptent tout le temps.

Sur les routes, les passants deviennent de plus en plus nombreux.

Les robinets quinteux ne s'arrêtent pas de tousser, de hoqueter, de crachoter par intermittences des eaux sanguinolentes venues du fond de leurs entrailles. Une pendule tinte, moqueuse du sommeil des hommes. Des portes geignent, chantonnent, murmurent sur leurs gonds. L'autorail lance son dernier appel « tîn ti-hin ! »

Emmitouflés dans des pagnes, des marchands vont au marché. Des pigeons roucoulent. La nuit rosit, tourne au jour. Boys et cuisiniers rejoignent le travail. Des étoiles s'entêtent à ne pas s'éclipser. L'angelus tinte. Des chiens aboient ; une locomotive siffle ; un car passe. Autour des fontaines, les ménagères s'égosillent à qui mieux-mieux, se bousculent. Des tines et des bassines, projetées avec violence, vont rouler là-bas, sur l'autre trottoir. Des fenêtres s'ouvrent, des boutiques aussi. Le jour est là, triomphant, et c'est dimanche.

Des vieilles femmes, chapelets en mains, des jeunes filles sautillant sur leurs hauts talons, partent vers la cathédrale...

Climbié embrasse d'un regard l'autel, le prêtre, la statue du Christ en croix.

D'habitude, il disait sa prière avec une facilité étonnante. Il récitait le Credo, le Pater Noster et l'Ave Maria, un peu machinalement, sans trop chercher à pénétrer le sens des mots. Il allait d'une traite, comme il récitait naguère ses leçons en classe. Mais ce matin, il se sent embarrassé, car jamais il ne s'était aussi soigneusement penché sur lui-même, sur ce qu'il représente dans ce monde et ce qu'on voudrait qu'il soit.

Et ses yeux ne se détachent plus du Christ. Trop préoccupé il ne peut se décider à prier. Il mélange le Credo et le Pater Noster, le Confiteor et l'Ave Maria. Ses yeux vont des hommes aux statues, et des statues au prêtre.

Ici le Christ flagellé, dépouillé de ses vêtements ; le Christ nu, spolié, couronné d'épines, battu, affamé, assoiffé...

Là, c'est le Christ tombé sous le poids de sa croix, de sa charge, le poids de la société qu'il veut meilleure, bonne pour tout

BERNARD B. DADIÉ

le monde, fraternelle. Même pour lui, Climbié et tous les autres Climbié qui ont fait de beaux rêves jamais éclos.

Il semble que l'on tue tout en lui, lentement, qu'on le dépouille de ses beaux rêves de jeune homme, qu'on le vide de la splendide confiance qu'il avait en l'existence, en le rivant à de petits besoins qui racornissent le cœur.

Oh ! non, il ne se laissera pas vaincre comme cela. Il dominera les difficultés, il lèvera constamment la tête afin de respirer un air plus pur, plus tonifiant.

Ailleurs c'est la mise au tombeau ! Quel symbolisme ! Quelle tragique réalité ! Car ils sont légions les hommes qui battus, spoliés, découronnés, affamés, depuis des siècles marchent vers le tombeau. Des hommes qui ne vivent pas ; des hommes étouffés, nus, en haillons, outragés à tous les carrefours ; des hommes toujours tremblants. Si parfois une voix s'élève, on a aussitôt fait de l'étouffer. Si un bras se dresse vers le ciel pour donner un signal, on a vite fait de le faucher. Tantôt, c'est une tête, plus vite encore tranchée, lumière qu'on éteint parce qu'elle éblouit !

Jamais autant qu'aujourd'hui, Climbié n'avait compris chaque phrase du Pater Noster. Il regarde le prêtre, l'évêque, les fidèles. Qui Jésus a-t-il donc voulu sauver ? Est-ce bien tous les hommes ? Mais alors pourquoi des hommes sont-ils affamés, en haillons, quand des denrées se détruisent et que les tissus abondent ? Qu'est-ce donc que la charité ? Manger à sa faim, vivre dignement, sans transe aucune en aucun temps, en aucun lieu, serait-ce un péché capital ? L'on entretient les machines et l'on néglige l'homme. On remarque au toucher le mauvais fonctionnement d'une machine à écrire tandis qu'on ne repère pas toujours à temps les traits tirés du dactylographe.

Quelles sont ces têtes qu'il aperçoit là-bas au premier rang, dans les fauteuils ? Ce sont bien les têtes des directeurs et des chefs qui refusent de satisfaire aux revendications de leurs employés. Ils veulent demeurer des enseignes, des raisons sociales, des institutions. Chacun a conscience de ce qu'il est, de ce qu'il représente. En somme, personne parmi eux, n'est lui-même. Ils sont des rouages bien huilés, bien entretenus seulement, de puissants rouages cependant.

En cette enceinte, ils sont redevenus des frères ; mais aussitôt après la sortie ils reprendront leur personnalité, leurs préséances, leur livrée, leurs luttes. Ici c'est la trêve... Ils sont des soldats du Christ, des croisés. Ils l'avaient affirmé le jour de leur confirmation. Mais tout cela est loin. On était jeune...

Le prêtre ouvre les bras, les ramène, se tourne vers les fidèles,

CLIMBIÉ

vers l'autel, disant à haute voix, murmurant des prières. Puis les yeux de Climbié se posent à nouveau sur ces nuques aux bourrelets de graisse.

Ah ! si ces messieurs voulaient comprendre la situation angoissante de leurs employés ? S'ils voulaient comprendre que les obligations sociales de leurs employés sont multiples !

Ici, plus on a d'enfants, plus on est heureux et considéré. Et deux ou trois femmes vous situent tout comme certains hommes se situent par le nombre de milliards en banque. Les frères, les cousins, les alliés, tous sont des « frères » pour l'Africain pris entre deux étaux : les normes européennes qui s'imposent impérieuses et les coutumes qui sont là. Tout compte fait, Climbié préférerait la chaude vie de cette grande famille africaine, que des Européens nomment par ironie : la jungle familiale. Mais ces chefs et directeurs ne comprennent rien à l'angoissante situation de leurs employés. Jugeant par analogie, ils prennent un papier, calculent le loyer, le riz, l'huile, l'impôt et totalisent. « Ça fait tant ! ça leur suffit. Pas un sou de plus, ils ne sauraient qu'en faire ! »

Les uns épouseraient une seconde ou troisième femme, les autres se paieraient un vélo, et certains des parfums de prix. Ils n'ont aucun respect pour l'argent qui semble leur brûler les doigts, tant ils sont pressés de le dilapider.

Ah ! s'ils pouvaient, de temps à autre, faire un tour dans les quartiers africains ! Comme ils comprendraient beaucoup de choses ! Mais les quartiers africains ne sont pas lieux de promenade. On leur préfère la Corniche et les plages fleuries, pleines d'air salubre et vivifiant qui chantonne dans les filaos, murmure dans les herbes.

Climbié a les yeux toujours rivés sur les bourrelets de graisse des nuques. Il voudrait crier haut ce qu'il pense. Mais il sait qu'on le prendra pour un fou. Même les Noirs ne le comprendraient pas : crier dans une cathédrale, dans la maison du Bon Dieu, quel scandale !

Le regard de Jésus est tout chargé d'amour. L'amour ! Voilà ce qu'il y a de plus beau, mais combien difficile dans un monde où les intérêts s'entrechoquent, se heurtent, hurlent ! Ah ! si les patrons faisaient un effort pour comprendre leurs employés, s'ils sortaient de leur indifférence, afin de parler un langage serti de moins de droits, de moins de dividendes, dépouillés de tout égoïsme féroce, agressif, s'ils pouvaient décrocher leurs regards des statistiques et des graphiques, comme les choses iraient aisément, parce que tout tournerait autour de la fraternité, aurait

BERNARD B. DADIÉ

l'amour pour pivot. Mais hélas, les intérêts parlent plus fort ! Les patrons ne sont pas tous des saint Martin, mais plutôt des saint Georges domptant le fougueux dragon des revendications... Et ils sont là, raides, boutonnés de haut en bas, bardés de puissance et de privilèges dont ils ne veulent pas voir se détacher la moindre parcelle.

« Ite missa est. » Climbié médite encore. Il n'a pu prier. Dans sa tête se pressent trop d'idées à la fois.

C'est la sortie. Climbié suit la foule un moment, regarde les jeunes filles qui s'embrassent, puis il part vers le Parc des Sports où les grévistes doivent tenir une réunion.



Le terrain était déjà noir de monde lorsqu'il arriva. Il y avait des spectateurs sur les gradins, sur les marches, sur les pelouses, des hommes assis, debout, à croupetons, accoudés, amalgame de chéchias, de casques, de chevelures crépues, de boubous, de vestes, de défroques, de casquettes, de bérêts troués, pâlis. Les hommes affluaient toujours. Les délégués, debout sur la plate-forme d'un édicule, haranguaient ces hommes attentifs. Enfin le Secrétaire général de l'Union des Syndicats se lève. Un géant au verbe facile : « Camarades Africains, nous menons cette lutte depuis longtemps. Mais aujourd'hui, c'est tous les travailleurs, ceux du secteur privé, comme ceux du secteur public, qui veulent, par leur union faire front à l'exploitation ».

— Très bien ! continue !

— Nous voulons et exigeons le minimum vital. Nous voulons vivre en toute sécurité...

— Oui !

— En hommes...

Les applaudissements montèrent du sol, jaillirent des gradins, descendirent des marches en ondes serrées, frénétiques, enthousiastes, baissèrent, redoublèrent d'intensité, puis cessèrent.

Et la foule des travailleurs prêts à faire grève, reflua vers la porte en un flot qui vous happait pour vous jeter brutalement au dehors.

Le ciel était d'un bleu serein, mais au nord, la grisaille de l'horizon annonçait la venue prochaine des vents du Sahara. Un bruit se répandit, déferla sur la ville : la grève générale était décidée pour lundi.

Dans les rues patrouillent des militaires armés. Sur certains visages se hasardent des sourires, malgré la présence des fusils.

CLIMBIÉ

Et les militaires aussi sourient. Oh ! à la dérobée, car leur chef de file a l'air d'un homme qui n'aime guère plaisanter, qui aurait préféré faire sa belote que d'être là, dans la rue, par ce cuisant soleil. Il marche le revolver au poing, comme s'il se trouvait dans une jungle. Et ce revolver lui donne une démarche solennelle, une façon de tenir le buste, comme cela, tout droit, la poitrine bombée. Et ses yeux semblent deux autres revolvers braqués sur la foule au long des trottoirs. Comme l'arme donne de la force, et transforme un homme ! Ces hommes sont sans doute de braves gens qui, en toute autre circonstance, ne feraient pas de mal à une mouche. Mais ils ont un revolver en main, des munitions en réserve, et ces sataniques inventions des hommes leur donnent une autre allure, une autre mentalité. L'homme pour eux n'est plus qu'une cible, pareille à la cible des champs de tir et il faut faire mouche à chaque coup. On croit résoudre les problèmes en supprimant des bouches, des têtes...

Tant qu'on n'aura pas supprimé les causes qui font penser les têtes, crier les bouches, on n'aura pas fini de supprimer les bouches et les têtes, qui à leur tour feront supprimer d'autres bouches et d'autres têtes. Les représentants de la force répressive continueront-ils toujours à combattre en eux tout sentiment de compréhension, parce qu'il est considéré comme une faiblesse ?

Toute l'Afrique ne serait-elle qu'une immense cuve sur laquelle l'Europe aurait posé, comme un couvercle d'airain, son autorité, sa domination ? Et lui Climbié, et tous les autres hommes, et tous ces spectateurs ne seraient que des crabes se battant dans cette cuve afin d'avoir un peu d'air, un peu de soleil ? Ils grimpent les uns sur les autres pour toujours venir se briser contre le couvercle d'airain. Parfois une main, pour des raisons inconnues, sort de cette cuve, pour un certain temps, une « personnalité » qu'on replonge ensuite dans l'ombre, pour des raisons connues des seuls suzerains qui, du haut de leur trônes de maîtres, dirigent les destinées des continents...

De longues colonnes de tanks et de jeunes soldats européens en tenue de campagne, rejoignaient le 6^e R.A.C. Là-haut, dans le ciel, des avions tournoyaient.

Oui, c'est cela... De temps à autre pour des raisons personnelles ou politiques, le maître soulève le couvercle. Aussitôt, toutes les têtes émergent, les bras s'agrippent aux bords de la cuve, des gens veulent sauter, et comme l'on frapperait sur la tête et les doigts de mauvais élèves, le maître frappe sur ces têtes et ces doigts qui avaient cru en leur idéal. Et c'est ainsi par le monde entier, pensait Climbié allant aux halls où il avait vu exposer les horribles

BERNARD B. DADIÉ

photos des camps d'extermination. Quelle autre chose défend l'Europe après la Civilisation et le Droit ? L'Ordre ? Est-ce que le fait de dire : « J'ai faim, j'ai froid, donnez-moi la possibilité d'éduquer honorablement mes enfants, d'en faire de bons citoyens », trouble l'ordre ? L'ordre ne présuppose-t-il pas justice ? Mais au fait quel sens précis donne-t-on à tous ces mots ?

Il y a dix ans, des Européens et des Africains par ces mêmes rues défilaient, parlant « de Pain, de Paix et de Liberté ». Il n'y avait pas eu de troupes. Aujourd'hui, parce que l'on parle de grève, on fait patrouiller des avions. Ces mots avec le temps, avec la latitude, et la longitude, changeraient-ils constamment d'acception ?

Climbié se hasarde parmi les marchandes de légumes, de là, monte vers les bouchers qui débitent furieusement des quartiers de viande, parvient au carré du poisson où l'on respire difficilement, rebrousse chemin, frôlant partout des croupes larges, étiques, plates, rebondies, dansantes, houleuses, muettes, des croupes qui parlaient et des croupes qui se taisaient pudiques. Il y avait celles qui faisaient onduler les pagnes, les robes, et celles qui sans gestes, s'en allaient, comme intimidées par tous les bruits à l'entour. Et toutes ces femmes traînaient de lourds sacs à provisions qui vomissaient à chaque pas leur trop-plein.

Climbié se dirige vers le Port.

Comme il fait frais sous ces filaos dans lesquels s'ébattent les couples de corbeaux !

Dans le jardin de la Mairie, des boulistes jouent, des dames sur les bancs tricotent, les jambes croisées et le landau près d'elles. De temps en temps, elles se penchent vers leur bébé, et relèvent la tête, souriantes. Comme les femmes noires, dont les maris vont grêver, ces femmes européennes veulent que leurs enfants soient bien entretenus, que tout en eux reflète la santé, et que jamais un nuage ne vienne ternir leurs yeux. Chacun voudrait les voir vivre heureux et le plus longtemps possible. Toutes les mères ne pensent-elles pas de la même façon sous tous les cieux ? Et tous les cœurs ne sont-ils pas de chair, donc capables de souffrir, de comprendre ? Pourquoi étouffer ce langage, pour une raison d'intérêt ? ou par simple gloriole ?

Des enfants se pourchassent dans les allées couvertes de coquillages.

Des magasins clos s'exhalent des odeurs de naphte, de parfums, de goudron, de peau sèche, de tabac, de poisson sec.

Le soleil flambe, ronge les ombres qu'il accule sous les arbres, pique des pointes vers leurs rangs serrés, les éventre, les disperse

CLIMBIÉ

sous les maigres rosiers, lutte avec les touffes de liane-corail, sous les gros baobabs cuirassés de feuilles.

Il s'amuse aussi, ce vilain soleil, à caresser le buste d'ébène de quelques lavandières qui chantonnent et s'amuse plus qu'elles ne lavent. Il n'entendait raison, le soleil polisson, que lorsqu'elles lui avaient enfin, toutes, montré leurs seins. Alors, il se posait dessus, amoureuxment, les palpait, les illuminait au point d'en faire des phares sur ces poitrines noires, les soupesait, les mordillait, puis ensuite, pâmé, gris de volupté, il éclatait de tous ses rayons.



La grève durait depuis une semaine. La famine s'était installée dans beaucoup de ménages. Des épouses, pour permettre à leur mari de tenir, engageaient leurs bijoux. Puis un jour les journaux criant à la grève politique, le Ministre des Colonies décida de faire une tournée dans ce coin de territoire.

Les tam-tams sortirent de leur retraite, couverts de poussière. Ils sortirent, les tam-tams maures, les tam-tams de Casamance qu'on prendrait pour des tam-tams de basse Côte d'Ivoire.

Un à un les femmes et les hommes se décidèrent à jouer. Ils se ruèrent sur les tam-tams, et de partout accoururent d'autres femmes et d'autres enfants qui vinrent grossir la foule bigarrée sur les trottoirs des Avenues Clemenceau et de la Liberté, que devait suivre le cortège. Les chanteurs, ayant retroussé les manches de leurs boubous, brassaient l'air de toutes leurs forces, en cadence, au rythme des tam-tams devenus fous. Le soleil brillait sur toutes les faces noires où perlaient des gouttes de sueur, telles des larmes. La foule chantait avec entrain, avec délire, car elle attendait le Ministre des Colonies qu'il fallait « recevoir avec les honneurs dus à son rang », le Ministre qui allait certainement résoudre les problèmes posés par la grève. Mais l'illustre voyageur était en retard. On l'attendra ! Vingt heures ! Enfin le voilà qui passe. Une longue colonne de voitures défila dans la frénésie des vivats, des chants et des applaudissements.

Il était passé depuis longtemps, Monsieur le Ministre des Colonies, mais les tam-tams, dans les quartiers africains résonnaient de plus belle, conviant tout le monde à la joie...



Le monstre, rugit, souffle, siffle, vomit de la vapeur, crache des braises et rend de la cendre. A l'entour, des appels, des cris,

BERNARD B. DADIÉ

des pleurs, des piailllements qui se mêlent, se lient, montent et sur lesquels trônent les coups de sifflet du chef de gare et les « teuf-teuf » de la locomotive qui s'ébranle, emportant sa cargaison d'hommes et de femmes, son lot de rires et d'angoisses, de rêves et de misères, de silences et de bruits.

Ce gigantesque mille-pattes dansait sur les rails, au rythme de sa propre musique. Il prit un virage en sifflant plus fort, comme pour se moquer de Climbié qui venait de le manquer. Dans le ciel, des volutes de braises, et sur ses traces, des traînées de cendres. Au passage à niveau, les barrières se baissent et les véhicules, un à un s'arrêtent.

Climbié le regardait partir, fort mécontent. Il lui faut être à Saint-Louis aujourd'hui même. C'est un ordre. Il y est attendu ce soir et le voici à la gare de Dakar, sa valise en main.

Il était fâché contre tous ces hommes à grands boubous qui, à l'entrée de la gare, l'avaient empêché de courir assez vite. Chaque fois qu'il prenait son élan, il entraît aussitôt dans un boubou d'homme, dans un boubou de femme. Un seul boubou fermait la voie d'accès. Et jamais pressé de s'en aller, mais content de prolonger les salutations en tenant l'ami par la main.

« Que faire ? » se demandait Climbié en sortant de la gare.

— Ohé, Climbié, qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai manqué le train.

— Levé trop tard ? Sept heures, c'est sept heures, mon ami. Avec le train, c'est comme à la caserne, lui dit M. Targe, un photographe européen.

— Oh ! c'est toute une histoire, M. Targe. Avec ma réquisition, je n'ai droit qu'à la quatrième catégorie. Durant deux jours, j'ai fait les démarches pour voyager en deuxième, à mes frais. D'abord après avoir déposé ma carte de ravitaillement à Sandaga, je suis venu au bureau des passages pour la réquisition. Il m'a fallu attendre mon tour. Lorsque ce tour arriva, l'employé qui devait signer le papier était absent. Une heure d'attente. En possession de ma réquisition, je cours à la gare. Le Chef de gare exigeait que l'autorisation de déclassement figurât au bas de la réquisition.

— Et à nouveau...

— Je repartis au bureau des passages.

— Qui était fermé...

— Vous l'avez deviné. Et ce matin, je discutais de cela avec le Chef de gare, lorsqu'il alla donner l'ordre au train de filer.

— Que vas-tu faire ?

— Je ne sais trop...

— Monte dans cette camionnette. Dans deux heures au plus

CLIMBIÉ

tard, je file moi aussi pour Saint-Louis. Auparavant, nous allons déjeuner, ensuite faire le plein d'essence, contrôler un peu les organes essentiels du véhicule et ensuite, hop ! c'est le départ. Je t'emmène au Métropole pour casser la croûte. Nous déjeunerons sur l'herbe, en route. Je serai avec des amis sympathiques. Avec eux, c'est à la bonne franquette. Des hommes bien, très bien, devrais-je dire.

— Nouvellement arrivés dans le pays ?

— Non ! Non ! des gens qui sont là depuis des années et des années. Et pourquoi demandes-tu cela ? Alors vous êtes tous convaincus que les vieux colons ne sont que des « gueulards » ? Même parmi les « nouveaux débarqués » dont vous parlez il y a de drôles de dogues. C'est question de caractère.

— Et influence du climat ?

— Ce sont des histoires. Nous avons des moments de crise. Cela arrive à n'importe quel homme. Ça nous arrive en Europe, comme cela vous arrive ici, à vous. Ce sont des moments de cafard, parce que, parce que... C'est le mauvais temps de l'homme. Et chacun crie. Mais ça passe. Ainsi, moi, j'ai quinze ans de colonie, ce que je ne tolérerais pas en France, je ne le tolère pas ici non plus. Quand l'homme part, il part avec son caractère. J'ai des amis africains, je les tutoie, parce que pour moi, c'est plus cordial. Entre eux et les amis européens, je ne fais aucune différence, tu le sais bien...

— Combien êtes-vous comme cela à Dakar par exemple ?

— Assez nombreux.

— Nous souhaiterions que vous fussiez plus nombreux, plus nombreux que la gent qui semble nous tenir par le bras et nous menacer du fouet. Car vous savez bien qu'il y a des gestes et des attitudes qui en disent plus long que des phrases. Et lorsque nous sommes en face des Blancs, nous analysons tout... en grands enfants observateurs...

— Nous sommes tous des hommes, forcés de cohabiter. Chez vous un proverbe dit : « La chèvre broute où elle est attachée ». Nous, nous sommes attachés ici par nos intérêts. Il y a des différences dans les caractères, dans l'éducation. Nous essayons de normaliser les relations en vous donnant nos habitudes. Cela demandera du temps. Pour le moment, quelle doit être notre attitude ? Nous devons être patients. Vous devez chercher à nous comprendre, et nous à vous connaître pour l'harmonie, la paix même de notre union. Nous devons arriver à parler le même langage.

— C'est souvent le contraire, hélas !

BERNARD B. DADIÉ

— Quoi ?

— Eh oui, lorsqu'un Français te dit « va », cela signifie : « il faut partir. » Mais lorsqu'un Ewé te dit « va », il veut dire : « viens. »

— C'est la tour de Babel ! Raison de plus pour se compénétrer... Le drame, c'est de dire : moi je ne suis pas Blanc, mais je ne suis pas Africain ; mais après tout, est-ce que nous ne sommes pas des hommes au même titre ?

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, mais les autres ? Combien y a-t-il d'Européens, pensez-vous, qui dans ce vaste Dakar, par exemple, aient des contacts avec l'indigène ? Je n'entends par parler du contact quotidien avec l'employé, le boy, mais de cet autre contact où l'on peut débattre des problèmes.

— Il faut avouer qu'il y en a peu. Vous discutez chez vous, et nous discutons chez nous. Et cela n'avance rien.

— Mais nous les regardons, nous les étudions. Nous connaissons leurs habitudes. Qui donc fait au moins un effort pour briser les barrières. C'est encore nous, parce que celui d'en face craint d'être submergé... Voilà pourquoi il pose des barrières, des chevaux de frise, se barricade chez lui, dans son quartier, après les heures de travail. Je me demande même s'il ne ferme pas ses fenêtres lorsque le soir, nos tam-tams impertinents viennent le déranger dans ses calculs et ses rêveries.

— Allons ! Allons !

— Mais oui, les quartiers semblent se regarder en fauves ; et les classes sociales me font penser aux classes d'une école. Il faut les franchir par des concours. Et si fort que l'on soit, on reste le premier de la 4^e ou de la 3^e...

Depuis que nous sommes à cette place à bavarder, nous semblons un anachronisme ; des Africains nous regardent, des Européens nous regardent... Tous ne semblent pas comprendre...

— Ces Persans d'Européens ! Mais ils ont raison de nous regarder... de vous regarder surtout, vous les Africains.

— Ah !

— Mais oui ! mon ami. Pensez donc, vous êtes entrés dans notre histoire précédés d'une forte réputation : on vous croyait capables de guérir le Roi de France d'une certaine maladie. Aujourd'hui, c'est nous qui vous guérissons... Et l'Européen se demande où est passée toute votre science thérapeutique... Puis il y a votre teint : un effet du soleil sur les pigments. Regarde mes bras, ils ont bruni. Eh bien, les Européens doivent craindre qu'un jour, ils ne se réveillent tous nègres. Allons, trêve de plaisanteries, il est temps de partir. Nous risquons de rester ici toute

CLIMBIÉ

la journée à discuter. Nombreux sont les intérêts qui se mêlent, se chevauchent, s'entrecroisent, se heurtent. N'oublions pas qu'il en est ainsi dans toute communauté humaine. Il faut souhaiter que l'osmose entre vous et nous s'accomplisse par des actes et non par des mots.

La devise de la République est une somme de rêves vers lesquels les hommes marchent. C'est ainsi qu'il faut comprendre cette devise, pour votre quiétude et la poursuite de votre effort à la recherche d'un climat meilleur. Les régimes aussi sont des poids que supportent les hommes. Lorsqu'ils tombent, ils font toujours des victimes de part et d'autre... Je sais ce que je te dis. Il y a chez vous des hommes qui ne sont pas bons. Il y a chez nous des hommes foncièrement méchants. C'est leur nature. Gardons-nous de généraliser, et sans jamais nous lasser, cherchons patiemment les éléments de jonction pour qu'enfin, nous nous donnions franchement la main, comme je te donne la mienne... Oui, donnons-nous la main loyalement ; et à chacun, suivant l'exemple de Pasteur, ne demandons pas quelles sont ses opinions politiques ou ses croyances religieuses, mais la somme de ses souffrances...



Il faut voir avec quel respect les herbes saluent le train ! Elles baissent la tête, à droite, à gauche, balaiant le sol de leur cime, s'ébrouent, frissonnent, heureuses d'avoir fait la cour au dieu nouveau qui, sur son passage, sème le feu et la mort...

La voiture file. Des palmiers piquent le paysage, telles des épingles sur une carte d'Etat-major. Le vent hurle aux oreilles. La voiture bondit, se cabre, fonce, ralentit, s'ébranle, dévore la distance. La route toute droite aspire le véhicule. Les cailloux frappent les ailes « zinn, toc ! zinn, toc ! » Rôniers et baobabs se disputent la possession du terrain. Le paysage, dans le lointain, ressemble à une chevelure ébouriffée, crépelée de touffes...

Climbié aurait voulu voir des troncs cendrés, verts, écailleux, bardés de lianes, avec des chapiteaux de feuilles, des fourches puissantes, des arbres poussant vigoureusement en une course folle vers le soleil, et il n'apercevait que des rôniers et des baobabs goutteux, difformes, manchots, des baobabs mangés de teigne. Il aurait voulu voir des arbres véritables et il n'apercevait que des squelettes. Il cherchait un sous-bois authentique, et à perte de vue s'étendait presque un désert, une savane sillonnée de pistes. Il aurait voulu entendre des oiseaux chanter en concert la joie de

BERNARD B. DADIÉ

vivre ensemble, les voir voler, sautiller de branche en branche comme pour vous saluer ! Ah ! où êtes-vous, oiseaux de jais, oiseaux de feu, oiseaux d'émeraude, oiseaux d'azur, bardes des forêts, parures des eaux et du ciel de Côte d'Ivoire ? Où êtes-vous tous, pour laisser le champ libre à des hirondelles et des corbeaux qui promènent leur livrée vulgaire ?

Des épineux, toujours des épineux ; des pommiers acajou, des manguiers et du mimosa. Dans les villages, la volaille s'égaille, les hommes saluent en criant, des moutons bondissent des fossés, gambadent à travers la savane, des chiens poursuivent la voiture en aboyant.

Les dattiers cèdent la place aux filaos, les filaos aux baobabs, les baobabs aux rôniers, et les rôniers à des buissons. Au loin, les rôniers se tassent, forment rideau, accourent, s'espacent, s'isolent...

Une côte, des virages en tire-bouchon et brusquement une grande bouffée de fraîcheur succède à la chaleur. Odeur de marais, de marigots. Des palétuviers, des pélicans, des herbes bien vertes, de la mousse, du gazon. Un fleuve ! Un véritable fleuve. L'eau se creuse, se bosselle, se plisse, se ride, ondule ; des escadrilles d'oiseaux le survolent, tandis qu'une vedette écaille l'eau qu'elle vieillit.

Saint-Louis !

— Te voilà dans Saint-Louis, bien avant le train que tu as manqué ce matin. C'est la première fois que tu viens dans cette ville ?

— Oui.

— Voilà le Secrétariat général, la Poste, le Conseil général, l'église, le lycée, la place publique, sous la garde vigilante du Général Faidherbe. N'écoutons pas le lamento des crapauds. Regardons de préférence les fleurs qui sont vraiment belles. Le bureau de garnison, le Palais du Gouverneur.

— Et pourquoi cette housse noire sur le phare au-dessus de ce palais ?

— Je te vois venir. Eh bien, je vais te le dire. Les Gouvernements n'aiment pas toujours éclairer leur lanterne, ou plutôt, très sages, ils la tiennent sous le manteau, sous la housse que nous voyons.

— Dieu fasse qu'à Saint-Louis, au moins, les actions du Gouvernement soient aussi fleuries que le sont ses parterres de roses, toutes épanouies, dans le joyeux soleil, ses zinnias, ses tulipes, ses dalhias, ses crêtes de coq, ses immortelles.

CLIMBIÉ

— Ainsi soit-il, répondit M. Targe, qui partit en riant aux éclats...

Saint-Louis est une vieille ville qui comme toutes ses pareilles, à défaut de beauté, se pare d'amabilité. Le sourire constant des habitants qui semblent tous se connaître, voile la teigne et les granulations de plaies, les échancrures, les rugosités, les pelades des murs. Des maisons à étages, des balcons, des portes cochères, des égouts à ciel ouvert. Des enseignes éborgnent les rues. Un palmier chauve qu'on prendrait pour un grand goupillon agité par une main invisible pour bénir les hommes ; cochers sur leurs charrettes bancales, geignantes ; femmes en grande mousseline, servantes traînant de lourds sacs de vivres. Devant les échoppes des cordonniers et des bijoutiers, les vieux, la tête enturbannée, lisent des journaux, suivant la ligne du doigt, commentent les événements du jour. Des marchands ambulants, mégots derrière l'oreille, promènent, tenus par les pattes, des poulets qui ouvrent de gros yeux. Un fourneau, devant une porte, crépite et lance des étincelles en tous sens.

Là-bas, jalonné de cocotiers, le fleuve ressemble à une terre dénudée, ratissée, nivelée, tant il est calme, immobile. Pas le moindre voilier. Une boulangerie. Voyez-vous cette queue hurlante, gesticulante, ce long ruban de femmes, d'hommes et d'enfants, d'où les mains surgissent tout à coup, comme des tentacules de pieuvres, pour saisir un linteau, agripper une épaule, un pagne, un boubou, une veste !

Des chats sur le pas des portes vous regardent passer...

Quel est cet attroupement sur le quai encombré de chalands, de remorqueurs, de voiliers ? C'est un départ de convois vers le haut-fleuve. Un véritable marché se tient ici. On y vend du pain, des mangues, des dattes, des goyaves, du jujube, des citrons de toutes les grosseurs, des cacahuètes, des sandalettes, des parfums, etc... Ouoloffs, Peulhs, Maures, militaires, femmes, gendarmes, tous vont et viennent, enjambent des ballots de tissus, se coudoient, parlent, rient aux éclats, se hêlent. Des femmes intentionnellement cambrent les reins et sourient. Des hommes, comme par inadvertance, les frôlent lascivement. Des tirailleurs chargent un vapeur. Une sentinelle relevée dort, tout équipée, sur une plaque de zinc, la tête sous une couverture. L'eau scintille, miroite. Un garçon entreprend une jeune fille qui, accotée au mur, à un angle de rues, fixe ses pieds vernis de henné.

Le moteur ronfle. Sur la passerelle, un Européen, les mains dans les poches de sa culotte kaki, prend le frais, sa chemise bleue

BERNARD B. DADIÉ

gonflée de vent. Un traitant marocain réitère les dernières instructions à son agent. Trois coups brefs de sirène. Un remous d'eau. Des câbles lentement émergent de l'onde, s'éprouvent, crissent sur les bords des chalands, geignent, se tendent. Une violente secousse, et le convoi s'ébranle. Trois autres petits coups de sirène que les applaudissements et les cris des passagers essaient d'étouffer. Levée de mouchoirs et de bras qui s'agitent pour dire au revoir.

« Boufflers » et « Sabran », inséparables vapeurs, remontant le fleuve en service bi-mensuel, continuent leur vieille idylle.

Climbié, depuis deux mois, était à Saint-Louis du Sénégal. Il allait à Sor, sur la route de Dagana. Le paysage était beau et le ciel bleu d'un bleu pur, avec par-ci, par-là, des petits points blancs, des traînées de nuages. Le vent soufflait, léger, frais, doux, tonifiant, caressait les arbustes et les palétuviers, frisait les lacs et les marais aux teintes de rouille, de glaise, de vase. Une odeur persistante d'herbes pourries était un parfum capiteux qui lui rappelait son pays...

Un homme passe en jouant de la flûte. L'eau fait risette sur la berge où se promènent les coquillages. Là bas, au loin, bien loin, les cocotiers paraissent de petits bouquets de fleurs. Des vautours planent. Des béliers, leur barbiche de marabout en bataille, passent en laissant sur leur passage, cette odeur spécifique qui distingue leur gent des autres bêtes domestiques. Un bœuf fatigué d'attendre mugit pour appeler le bouvier qui conte fleurette à une belle Peulh souple comme un serpent, assise sous un flamboyant tout fleuri.

On croit palper le vent doux, caressant, ce vent qui en passant sur le corps a un bruit de pagne froissé ; ce vent qui enivre et qu'on voudrait respirer longtemps, longtemps, toujours, ce vent qui vous glisse des doigts et chantonne à vos oreilles.

A regarder cet océan qui houle, à respirer cette odeur de marais, à pêcher le soir dans les lacs, à voir s'ébattre tout près des petits nageurs, la nostalgie chaque jour un peu plus envahissait Climbié. Le fleuve d'un côté, l'océan de l'autre. Tout comme à Grand-Bassam ! Partir. Il se sentait maintenant étranger. Il se rendait compte que les gens parlaient un autre langage. Chez lui, l'hibiscus est plus rouge. Chez lui, l'eau a une autre chanson, chez lui, le vent plus doux encore charrie des effluves cueillis sur un parcours plus long... Bref, il ne sentait plus rien, ne voyait plus rien, sans le comparer à ce qu'il y avait chez lui, dans son pays dont il rêvait maintenant nuit et jour.

CLIMBIÉ



Climbié respire à pleins poumons l'air qui lui fouette le visage, lui chatouille les oreilles, et fait bruire les arbres au long des rues. Il fixe les maisons, comme pour graver leur forme dans sa tête, s'attarde ici pour s'imbiber d'impressions, s'assoit là pour emporter il ne sait au juste quoi, pour emporter un ultime souvenir de cette ville. Il rayonne de joie contagieuse. Il a son permis de congé en poche, là, dans la poche, après deux longs mois d'attente. Il aurait voulu ne plus partir. Dakar le retient, l'enchaîne chaque jour par un souvenir qui se réveille. Et puis les bateaux sont rares qui touchent Port-Bouet. Partir ! Il court à la Capitainerie du Port et, de là, pousse une pointe vers les quais encombrés de cargos, de vedettes, de marchandises. Le peuple de la mer braille sur les ponts des bateaux tandis que se démène un autre peuple de terriens qui arriment, chargent, transportent. Partout des sacs de sel, des files de Renault, des monceaux de caisses. Autour des fûts de goudron, une mare gluante, noire, luisante. Et des gardiens veillent sur ce gaspillage. Personne ne se permet de boucher ou de redresser ces fûts. Ici et là, des châssis, des ressorts, des pneumatiques d'autos, des tuyaux pour égouts, des caisses d'oignons, d'apéritifs, de liqueurs et de tabac, de barils de vin, des piles de seaux et de bassines ; des rangées de jeeps, de planches, de rails, de barres de fer, etc..., etc... Deux douaniers assis sur une caisse, côte à côte, vérifient des papiers tandis qu'un gardien, sur une montagne de marchandises bâchées, s'épuce, son pantalon bouffant sur les genoux. Trois manœuvres, près d'une vieille carrosserie, mangent des arachides, et l'océan, tout au long de la jetée, est noir de mazout. Des pigeons partent d'entre les monceaux de produits manufacturés.

Un chien pelé, couché sur une vieille serpillière, croque un vieil os.

Partir, c'est sous les tropiques, se fatiguer énormément. Il faut entrer ici, sortir là, frapper à telle porte, faire la queue ailleurs, attendre son tour, revenir, courir aux Agences de Navigation, à la direction des Transports maritimes, à la Capitainerie du Port, au Bureau des passages, et partout, pour avoir le moindre renseignement, attendre des heures durant. Le temps ? Bah ! sous les Tropiques il ne compte pas toujours...

BERNARD B. DADIÉ

L' « Agen » est en rade. Climbié, de bon matin, court à l'Usima (1).

— Non ! on ne peut prendre aucun passager.

— Même pas sur le pont ?

— Non, monsieur.

Il saute chez Smith et Krafft.

— Le « Marie-Paul » prend-il des passagers ?

— On ne sait pas encore. Cela dépend du Commandant et du Service des Transports Maritimes.

Climbié se rend dans ce dernier bureau.

— Pardon, monsieur, le « Marie-Paul » fait-il escale à Port-Bouet ?

— Oui.

— Peut-il prendre des passagers ?

— Bien sûr. Mais c'est l'affaire de la Compagnie et non la nôtre.

— La Compagnie m'envoie à vous.

— C'est à n'y rien comprendre. Et c'est toutes les fois comme cela. Tiens voilà le Commandant du bateau.

— Bonjour Commandant.

— Bonjour, mon ami.

— S'il vous plaît, prenez-vous des passagers pour Port-Bouet ?

— Port-Bouet, Port-Bouet. Je ne sais même pas quel port je dois toucher. On ne nous le dit qu'au dernier moment, à l'heure du départ. Si l'on peut parler d'une pagaïe ! Car après tout nous ne sommes plus en temps de guerre. Des passagers ? Hum ! de toutes façons, je pense que non.

— Même pas un seul passager de pont ?

— Etes-vous seul ?

— Oui.

— Beaucoup de bagages ?

— Deux caisses d'environ cinquante kilos chacune et une valise.

— Alors ça va ! On verra, repassez.

— Quand partez-vous ?

— Pas avant dix jours. Nous avons actuellement une avarie de machines.

Il ne restait plus à Climbié qu'à entreprendre le Directeur de la Capitainerie pour s'introduire auprès de son cousin, second à bord du « Marie-Paul »...

(1) Union Sénégalaise d'Industries Maritimes.

CLIMBIÉ

Enfin Climbié s'en va ! Le « Marie-Paul » a levé l'ancre. Sur le quai, des amis agitent des mouchoirs. Les fils qui le retiennent à Dakar malgré lui se rompent un à un, au fur et à mesure qu'il s'éloigne. En Climbié les souvenirs bouillonnent, des visages passent et repassent, des murmures, des rires, tintent à ses oreilles. Non, il veut descendre ! Cette ville, il l'a dans la peau. Mais le bateau file toujours. Peu à peu les visions s'estompent, les rires et les murmures se confondent avec les bruits des machines, le brassement de l'eau par les hélices, et les hurlements du vent dans les vergues.

Le château d'eau, la flèche du Palais, le dôme et les deux clochers de la Cathédrale, l'Institut Pasteur, des villas enfouies dans la verdure, le Cap Manuel et sa toison verte frangée de blanches écumes ; Gorée, l'ambulance, la mosquée, le castel... et plus loin, les touffes de fialos de Bel-Air ; des voiliers rentrent au port. Dans le lointain, les collines des « Mamelles ». Les hélices en grondant soulèvent et abaissent le navire. Sur l'océan, des taches d'huile, et toujours l'eau qui vient bouillonner à la surface.

Un matelot, Diaw, voyant Climbié écrire debout sur le pont, l'appelle et lui donne une table. Le second, Monsieur Jeline, auquel il a été recommandé par le cousin de la Capitainerie, vient installer la lumière dans l'entrepont.

— Tu es bien, au moins ?

— Assez bien.

— Ton matelas est bon ?

— Oui.

— As-tu mangé ?

— Oui.

— Avec qui ? J'ai donné l'ordre au maître d'hôtel de te fournir un couvert complet.

— Il l'a fait et j'ai mangé après les matelots.

— Tu peux manger avec eux, si tu as des camarades parmi eux. Et puis, il ne faut pas rester seul ; promène-toi, bavarde avec l'équipage.

Climbié était dans l'entrepôt, parmi les madriers, les étaux, les échelles, les fûts vides, les caisses, etc..., etc... Il y avait tout juste la place de son lit de camp. Au-dessus de lui, la machinerie qui faisait un bruit du tonnerre, secouait le cargo.

Au lever, des mouettes survolent le bateau. Tous les matelots, blancs et nègres, pieds nus, travaillent en équipe au nettoyage du pont. Enfin loin de Dakar... loin des bals, des cinémas, loin des beaux réveillons. Ah ! ces Noël's, la promenade des « fanals » avec

BERNARD B. DADIÉ

griot en tête suivi de femmes en grande toilette battant des mains et des enfants porteurs de lampions. Lui, il invitait les amis. Ils mangeaient, buvaient, dansaient, et puis vers l'aube, tout ce monde joyeux s'en allait par les rues, toujours chantant, réveiller d'autres amis. La guitare et le banjo les accompagnaient. Et les uns, en solo, les autres, en chœur, répétaient : « Ehoulé yo ! djatchi min man m'ni min laïf tchi ».

Le rythme entraînant faisait sortir les gens qui venaient grossir le nombre des chanteurs. C'étaient des choses qu'il n'allait plus pouvoir faire, parce que là-bas, en Côte d'Ivoire, on ne les connaît plus.

Et Diaw racontait de drôles d'histoires, des histoires de ce genre :

« Un homme avait signé un pacte avec la Mort en lui disant : Je ne refuse pas de mourir puisqu'il faut de toute façon que je meure.

— Tu es un homme sage.

— Mais je ne te demande qu'une chose.

— Je ne suis pas difficile, moi, tu le sais.

— Ne me tue jamais subitement. Il faut me prévenir.

— Qu'à cela ne tienne. »

Plusieurs années passent, puis un jour la Mort se présente à l'homme et lui dit :

— Il est temps. Viens avec moi.

— Pardon, et notre pacte ? Tu ne m'as pas prévenu.

— Quoi, je ne t'ai pas prévenu ?

— Jamais ! La preuve, c'est que je ne me suis pas préparé à ce départ.

— Je ne t'ai pas prévenu ? Et ce jour où tu as eu mal à la tête ? Ce jour où tu as eu mal au ventre ? Ce jour où tu as eu la dysenterie ?

— Ce n'est pas une façon de prévenir.

— Eh bien, moi c'est ainsi que je préviens chaque jour tous les autres hommes. Viens, il faut partir.

L'homme et la Mort partent. Mais en route, ils trouvent, sous un arbre chargé de fruits mûrs et près d'une belle source, trois jeunes gens, des paresseux qui, chassés par leur père, s'étaient rencontrés là.

Le premier avait terriblement faim. Couché sur le dos, la bouche ouverte, il regardait les fruits mûrs, à portée de sa main. Mais il n'avait pas le courage de lever le bras pour les cueillir et les manger.

CLIMBIÉ

Le second avait un fruit près de ses lèvres. Il était si paresseux qu'il ne pouvait ouvrir la bouche pour le happer.

Le troisième avait soif. Mais soif ! Couché près de la source, de l'eau dans la main, il ne pouvait faire l'effort de porter la main à sa bouche.

L'homme et la Mort les regardèrent un moment. Puis, avant de poursuivre leur route, l'homme dit à la Mort :

— « Mort, de ces trois jeunes gens, quel est le plus paresseux ? »

La Mort marchait, réfléchissant. Tout à coup elle se retourne, plus personne. L'homme avait fui. La Mort furieuse, déchaînée, se mit à sa recherche. Et depuis elle le recherche encore. Et lorsque dans ses pérégrinations, elle voit quelqu'un qui ressemble tant soit peu à l'homme qui l'a trompée, elle le prend brusquement, disant : « Tu as déjà été prévenu ».

L'homme proteste avec véhémence mais la Mort est comme le Varan qui dit : « Avant d'être sourd, j'entendais. Et ce que j'ai dans la tête, c'est ce que j'ai entendu avant de devenir sourd. »

Et beaucoup de personnes, sur ce point capital de l'entendement, sont comme le varan. Elles ne peuvent plus faire le moindre effort pour s'adapter, pour comprendre les faits nouveaux, se mettre au niveau des nouvelles générations. Elles sont sourdes, stratifiées dans leur position, cristallisées dans leurs éléments. Elles sont devenues des statues... les statues d'une époque...

Climbié se mit à rêvasser.

Tiens ! Voilà Elisa : elle s'était fâchée parce que Climbié n'avait pas, un soir, voulu danser avec elle. Ce n'était pas de sa faute, les cavaliers tournaient tellement autour d'elle. Certains mêmes restaient là, ne rejoignaient plus leur place. Elle lui lançait des signaux. Mais ce genre de luttes ne lui plaisait pas beaucoup. Courir se disputer une cavalière !...

— Ne passe pas si vite, Ginie !... Te rappelles-tu ces fleurs que tu lui avais offertes le jour de sa fête ? C'était la seconde fois qu'il recevait des fleurs à cette occasion... Et ta carte ? Tu partis et tu ne revins plus ; parce qu'il ne t'avait pas demandé de revenir ? Minute ! Un mot encore.

Son premier coup de téléphone. Comme il avait hurlé dans l'appareil ! Les autres le regardaient en souriant. Il sentait maintenant tout le ridicule de sa position, parce qu'il avait entendu les gens téléphoner en criant, il avait pensé que pour se faire entendre au bout du fil, il fallait toujours crier...

Le cargo péniblement avançait. Et plus il avançait, plus les souvenirs de Climbié se précisaient en une chaîne ininterrompue.

BERNARD B. DADIÉ

Il voyait les gens grouiller dans les rues, sur les marchés, entrer dans les magasins, en ressortir, les femmes traîner les pieds, la calebasse à la main, se dirigeant vers Sandaga...

— Oui Ginie ! Tu avais toi-même promis de revenir. Ne disparaissais pas. Pourquoi ce visage ? Souris afin que tes belles fossettes se creusent et que tes yeux brillent... Allons, un sourire, Ginie... Un peu plus accusé... Un sourire...

Mais Ginie se fond dans le ciel gris, bas, sans soleil, dans la mer étale. Des gouttes de pluie. Plus de ces belles mousses, de ces « bleus clairs », de l'eau brassée, labourée en grosses mottes par des hélices puissantes.

Une panne de moteur.

Au repas de midi, à Climbié, passager de deuxième classe ayant accepté de voyager en entrepont, le cambusier ne sert ni pain ni vin, et le cuisinier, sur trois plats, ne lui en donne qu'un en lui disant :

— Vous ne travaillez pas, vous n'avez pas le droit de manger.

— Mais je suis passager.

— Nous ne transportons pas de passagers, mais des marchandises et l'on travaille chez nous. Même le Commandant travaille.

— Vous traitez de la même façon tous les passagers ?

— Vous, vous êtes en entrepont, ça nous regarde. Les autres, ça regarde le Commandant. Vous n'aurez pas ce que vous réclamez.

— Ne vous en faites pas, Messieurs. Regardez, tous les matelots qui sont là m'ont donné chacun une moitié de chaque plat reçu.

— Tant pis pour eux. Nous, nous ne vous donnons rien. Vous êtes une bouche inutile.

— Qu'est-ce qu'il y a ? intervint le bosco Marca Diarisso. Laissez tranquille, Monsieur. Il est passager comme les autres. Ce n'est pas parce qu'il est en entrepont qu'il n'est plus passager pour vous...

— Qu'il parte en cabine et on lui f... la paix. Pour le moment il est en entrepont... et de plus une bouche inutile. Toi, tu travailles, bosco, mais lui ? il se les branle !

— Y a-t-il longtemps que tu navigues, bosco ?

— Depuis 1928. J'ai d'abord commencé avec les aéropostales. J'ai connu Mermoz dans ses débuts. Des camarades et moi l'avons souvent dépanné.

Les lignes jetées par les matelots se raidissent brusquement. Le bosco se précipite, tire, tire. Les Européens accourent, tirent eux aussi. Trois thons tressautent sur le pont.

« Le trajet le plus pénible est celui de Dakar à Natal à cause

CLIMBIÉ

des trombes d'eau. Il y a des navigateurs qui, bien qu'ayant voyagé pendant des dizaines d'années, débarquent à l'escale de Natal. »

Une autre ligne se tend. Tout le monde se précipite dessus. Même le Commandant qui jouait avec les matelots. Un colon voyageur, M. B..., sur la passerelle, les mains dans les poches, regardait la scène de haut et de loin. Mais les rires devinrent si bruyants qu'il s'approcha. Il n'avait pas la même allure que le Commandant. Climbié comprit qu'une nouvelle classe d'Européens montait, la classe des colons, mi-européens mi-africains, avec un langage spécial qui ira en s'affirmant. Ces hommes-là, en Afrique, penseront toujours à leur village. Et revenus dans leur pays, ils seront pressés de retourner en Afrique, parce que chez eux, ils ont des attitudes qui souvent blessent l'entourage. Ils ont beau se rassembler dans les hôtels, dans leurs quartiers, multiplier les constructions en béton armé afin de se maintenir, l'Afrique gagne sur eux, les griffe, les marque à tout jamais. Ils ont le cafard en Afrique. Ils ont la nostalgie en Europe. Ils ne sont plus les hommes d'un continent... mais un genre de trait d'union. Et c'est là un rôle dont la plupart se moquent — lorsque cette idée les effleure, — parce qu'ils sont emportés par la loi terrible, inhumaine de « la lutte pour la vie »...

L'Européen ne se rend pas toujours compte de la marque de l'Afrique sur lui. Cette vie large, les grands espaces le captivent, le dominant, le façonnent malgré lui. Un jour, il prononce un mot, une expression, adopte une attitude, et il constate en lui-même un changement. Il essaie de lutter pour garder intactes les normes acquises... Très vite, il est vaincu, et le flot l'emporte... Essaierait-il de lutter longtemps qu'il risquerait de se singulariser...

Et ce même phénomène se remarque chez les jeunes Africains évolués qui détonnent dans leur propre milieu...

M. B... allait et venait, discutant avec le Commandant.

— A quoi rêves-tu, bosco ?

— J'ai beaucoup de choses dans ma tête. Il nous faut de l'argent, beaucoup d'argent pour être civilisés. L'argent, c'est la civilisation. Tant que nous n'aurons pas d'argent, tant que nous ne serons pas riches, nous ne serons jamais rien aux yeux des Blancs pour qui l'argent est l'essentiel.

— Tu penses que sans argent, nous ne serons jamais...

— Que peux-tu faire sans argent ? Mais le Blanc calcule avant de nous donner l'argent. Car s'il nous en donnait beaucoup, tu crois que moi, Diarisso, je continuerais à rouler de par le monde ? Je m'installerais à mon compte et ferais mes affaires. Qui viendrait chez moi me raconter des histoires ? Il y a des gens qui parlent

BERNARD B. DADIÉ

de courage, de foi... Tout cela, l'argent le confère : si tu as de l'argent, tout le monde prie pour toi et l'on te donne toutes les qualités...

Le bosco allume une cigarette, soupire, fixe l'horizon où des éclairs luisent par intervalles, croise les jambes et poursuit :

— Avec de l'argent, nous pourrions faire du cabotage par exemple.

— Tu penses ?

— Mais oui ! Qui pourrait m'empêcher de faire du cabotage si j'ai mon argent ? J'ai fait treize ans en Europe, je me suis promené un peu partout. Je sais comment on peut se débrouiller...

— Les Européens se serrent les coudes dans ces affaires d'argent, tu le sais bien. On demande une garantie au compatriote, mais à toi, on en demandera quatre, parce que tu auras été très chaudement recommandé, et à moi, vingt...

— Ce racisme européen, on peut le tuer. Il suffirait que des hommes de bonne volonté se donnent franchement la main et forment autour de lui un puissant rassemblement, un rassemblement si chaud, si fraternel qu'il étouffe ! Ma parole ! Une histoire pour expliquer ce que j'affirme. C'est à Conakry. Un sergent indigène débarque avec une Européenne. Une femme vraiment jolie. Lorsqu'elle passait, chacun s'arrêtait pour la regarder. Des Européens, par jalousie, arrivèrent à faire coffrer son mari. Mon colon ! Ah, mais il fallait entendre la dame parler lors de l'audience. Elle disait :

« Messieurs ! cela peut vous paraître étrange, à vous autres, que nous épousions des Nègres. Pour nous, cela n'a rien d'inouï. Durant cette guerre, dans notre région, ils nous ont aidés à vivre à une époque où l'on se demandait à tout instant ce que sera demain. Nous n'avons nous autres ni boys, ni vivres à discrétion. Il vous est loisible de faire du racisme. En France, nous connaissons ce mot parce qu'il est dans le dictionnaire. Il n'est pas dans nos actes, dans nos faits, dans nos pensées. Il n'existe pas. Je vous demande donc de libérer mon mari. »

Ah ! Ils ont eu chaud, ce jour-là, les juges de Conakry. Ils avaient de ces têtes ! Mon colon !

— Conakry, renchérit Diaw, un matelot, ce n'est pas étonnant. En escale, je vais dans une boutique acheter une paire de chaussettes. Le boutiquier refuse de les vendre, parce que son patron lui aurait donné l'ordre de ne rien vendre aux indigènes. Je ne dis rien. L'après-midi je reviens.

— Hé, boutiquier, donne-moi deux paires de chaussettes.

— On ne les vend pas.

CLIMBIÉ

— Et pourquoi les expose-t-on ?

— Ça ne te regarde pas.

Alors je sors mon couteau, je le plante sur le comptoir et crie « donne-moi deux paires de chaussettes ». Mes trois camarades qui aimaient la bagarre, en font autant.

— Hé, Mamadou, qui sont ces indigènes ?

— Patron, ce sont des Sénégalais, des citoyens français.

— Mais, Messieurs, il fallait montrer vos papiers. Vous comprenez, nous ne voulons pas alimenter le marché noir.

— Tu vois, mon ami, reprit le bosco, c'est comme ça les Blancs. Il faut réclamer, réclamer, toujours réclamer. Le Blanc sait que tu as raison. Mais il veut que tu réclames, que tu parles, que tu écrives. Il veut donner tout en ne voulant pas donner. Et ça fait des papiers, ça fait des palabres. Tout le monde rouspète... l'un parce qu'il ne peut plus attendre, l'autre parce qu'il ne veut pas être tout le temps dérangé. Et puis on finit par ne plus savoir qui a raison. Chaque bureau semble un tombeau pour les papiers. Et ces pauvres papiers ne sont pas des Lazare pour avoir des amis Jésus qui les ressuscitent. Ah ! Mon colon ! Oui évidemment, parfois, un puissant personnage en fait exhumer un, mais les autres gisent dans leurs sarcophages posés sur des rayonnages.

— Les bureaux ne sont tout de même pas des oubliettes, bosco...

— Moi, je te résume ce que disent les gens. Moi, je navigue... Mais lorsqu'il faut faire viser mon fascicule... hum ! mon ami, ce sont toujours des histoires « d'aller » et de « revenir »...

Le soleil se couche tout rose. Un goéland vole à la suite du bateau. L'océan a une couleur de bromure.

Marca Diarisso, le bosco, allume une nouvelle cigarette qu'il fume tout en mâchant de la cola et, toujours loquace, poursuit ses histoires.

— Mon ami, les Blancs nous trompent. Ils disent ceci, et ils font cela. Ils disent, on marche à droite, dans le même temps, eux, marchent à gauche. Ils disent par exemple que les histoires de karamoko sont fausses, or, ils vont souvent consulter des tireuses de cartes, des astrologues, est-ce que je sais, moi !

— Tenez, reprit Diaw, l'on a raconté que pour faire le pont flottant d'Abidjan, il avait fallu que l'ingénieur demandât pardon aux génies des Ebriés qui ne voulaient pas de ce pont. Résultat, le bac coula. Et parmi les victimes, pas un seul Européen, pas un seul Ebrié, car eux savaient que le bac allait couler. Pour le canal de Vidri, mêmes difficultés : la portion de canal creusée se rebouchait la nuit, les hommes mouraient comme des mouches, parce

BERNARD B. DADIÉ

que les génies du lieu ne voulaient pas de ce canal. Il a fallu le creuser ailleurs.

— L'on dit qu'une fois, un chasseur était parti en brousse. Il rentrait lorsqu'il vit une chimpanzée enceinte. Il la met en joue. La chimpanzée lui montre son ventre et par des signes demande grâce. L'homme ne veut rien entendre. Il tire, tue la bête. Au retour, il trouvait sa femme morte. Elle aussi était enceinte. Comment expliquez-vous cela, mes amis ?

A Dakar même, il y a des taxis fantômes, des clients fantômes, un gros tonneau qui roule toutes les nuits, par certaines rues.

— Allons bosco !... des tonneaux qui roulent ?

— Alors, tu crois que je raconte des histoires ? C'est vrai ce que je te dis. Demande-le à tous les vieux Ouoloffs... ils te confirmeront les faits... et t'en raconteront de plus merveilleux encore ! Ah ! vous ne connaissez pas notre pays, vous autres... Les Blancs commencent à le connaître plus que vous-mêmes, parce que vous ne voulez plus croire en rien. Vous exigez toujours une preuve. Vous croyez que dans la vie, on peut toujours donner des preuves ? Les lèvres se ferment de peur que la bouche ne dise tout. La vie pour nous est un voyage, qu'il faut faire avec des compagnons joyeux. Et c'est pourquoi nos tam-tams chantent la joie de cultiver en groupe, de moissonner ensemble, de construire de même nos maisons. La vie, mais c'est une belle chanson qu'on doit chanter ensemble, en battant toujours des mains. C'est la chaude communauté des petits et des grands, des faibles et des forts, des jeunes et des vieillards, s'aidant les uns les autres et se serrant tous les coudes, contre les forces coalisées.

Chacun se sentait quelqu'un dans la société. Et cela lui donnait de l'allure.

Maintenant les choses évoluent. Chacun danse en piétinant les autres. Celui qui a un fusil donne un coup de crosse à celui qui n'en a pas encore...

Non ! mes amis, est-ce vivre que de ne jamais chanter ensemble, danser ensemble ?

Sassandra ! L'océan est jaune sur plusieurs kilomètres. Un petit phare, la résidence, le dispensaire. Un moignon de wharf d'où se détachent une, deux, quatre baleinières amenant des « Kroumen », des travailleurs. Ils viennent avec leurs malles, coiffés de chapeaux de paille, habillés de tricots. Plusieurs ont le torse nu. Ils prennent le bateau d'assaut, grimpent aux cordes, s'éparpillent partout. Parmi eux, des enfants.

Devant un auditoire attentif, un vieux conte ses aventures de Krouman, il a fait un peu toutes les mers du sud. Leur chef, le

CLIMBIÉ

caacatoé, se promène, digne. Il mesure ses pas, calcule ses gestes.

Le « Marie-Paul » lève l'ancre. La côte est un mur d'arbres avec un liséré blanc. De ci, de là, une baie, un vallon qui enfonce, coupe le rideau comme une raie en une chevelure. Et parfois, une frange blanche, éphémère, en ourlet : les vagues couvertes d'écumes.

Le soir. La nuit. Les hommes dorment sur le pont, enroulés dans des couvertures. Climbié guette le phare rouge de Port-Bouet. En lui se joue un drame, la lutte du passé et du présent. Il se couche mais dort à peine, comme il arrive quand on appréhende un danger, ou qu'on est obsédé par quelque pensée. Dès quatre heures, il court sur le pont. Le phare. Enfin il est chez lui... D'autres sentiments ont peu à peu pris place en lui... Le voile de brume s'effiloche, se dissipe et le feston d'arbres réapparaît très vert, noir même, devrait-on dire. Le feston d'arbres a des échantures, des couronnes. Il est surmonté de plateaux, d'éventails, de corymbes, avec des fonds noirs, bleuâtres par endroits. Le wharf qui se rapproche. Une flottille de pêcheurs. Là-bas, de petites bâtisses couvertes de tuiles rouges et ici, des bouées qui jouent aux marsouins. Les vagues courent, blanches, dans les pieds du wharf. Cinq navires en rade. Et partout le silence. Car c'est la grève.

Ce n'est pas tout de partir. Il faut arriver, et voilà Climbié en carafe... en rade de Port-Bouet, à quelques deux cents mètres d'un wharf aux grues silencieuses. Et sur la route d'Abidjan-Bassam, un trafic intense, une activité débordante. Apparemment rien ne semble avoir changé ; la barre, le wharf, les maisons administratives, les couleurs sont les mêmes que le jour où il prit le bateau. En revanche, l'esprit a beaucoup évolué. Une grève ! Connaissait-on cela en ce pays ? Lors de la construction du wharf de Port-Bouet certains ouvriers européens se mirent en grève. Ils furent rapatriés d'office. Aujourd'hui, ce sont des Africains, des amis qui revendiquent, se fâchent, et lui font compter les vagues. En Climbié c'est un chaos, la nuit. Accoudé au bastingage, mangeant à peine, il regarde le mouvement des véhicules. Chacun l'observe et sourit.

— Penses-tu, lui demande un chauffeur européen, penses-tu que les hommes auront satisfaction ?

— Pourquoi pas ?

— Tu es bien naïf alors. Nous, nous connaissons ces histoires-là. Vois-tu là-bas, les deux navires marqués X.F. ? eh bien, ce sont les bateaux des premiers négriers de Bordeaux. Ils ont, les premiers, transporté des Nègres. Les premiers, ils les ont fait souffrir.

BERNARD B. DADIÉ

Il faut dire aussi que l'Europe de ce temps-là n'était pas très certaine d'avoir à faire à des hommes lorsqu'il s'agissait des Nègres. Aujourd'hui, les milliardaires peuplent la France d'usines, les emplissent d'ouvriers, vous envoient de vieux clous de cargos qui emporteront toutes les richesses de ce pays. Vous ne savez rien de tout cela ici, vous autres. Mais en France, à Bordeaux, à Marseille, à Nantes, on connaît ces hommes. On se les montre du doigt. Mais ils ont de l'argent et par conséquent de la voix, tandis que nous qui trimons comme ces Nègres en grève, on peut attendre.

— Je suis venu prendre, ici, en 1940, deux mille tirailleurs, exactement comme je serais venu chercher du bois pour les scieries d'Europe ou de la main-d'œuvre pour les canneraies des îles, dit un graisseur. Mon Dieu ! Est-ce que les hommes, jamais, ne donneront aux uns et aux autres leur valeur ?

Un jeune Algérien intervint.

— Moi je voudrais bien aller à terre. Mais voilà, on est là, comme des grues. S'il y avait un port...

Le graisseur sursaute.

— Un port ! Il est en construction.

— Depuis combien de temps, mon vieux ?

— Depuis combien de temps ? Des ports, des chemins de fer, et tout le tralala, y en avait-il en Algérie, avant notre arrivée ? Maintenant vous en avez ! Pour construire tout cela, il faut de l'argent.

— Ça va ! nous connaissons la chanson. Enlève ton vieux disque et chante-moi autre chose, quelque chose de nouveau. Nous, en Algérie...

— Vous, en Algérie qu'est-ce que vous aviez avant l'arrivée des Français ?

Une des quatre lignes brusquement se tend à craquer. Tout le monde se précipite dessus. Climbié est soulagé ; le tour que prenait la discussion l'inquiétait un peu...

Une bille dérive lentement, balancée à droite, balancée à gauche. Le soir, les ventilateurs grincent dans leur cage de fer. Et tout autour des lumières, les fourmis de pluie abandonnent leurs ailes.

Une autre nuit sans sommeil, plus agitée que la nuit précédente.

Au matin, une mer étale, endormie qu'on prendrait pour un immense miroir. La graisse, l'huile dessinent dessus des bonshommes, des fresques, des animaux, des golfes, des fantômes, des lignes, mille arabesques. La grève continue. Le Commandant décide de débarquer Climbié. A dix heures, un youyou mis à la mer le

CLIMBIÉ

mène au pied du wharf, en compagnie du novice, du capitaine M. Geline et du bosco. Il grimpe à la corde.

Enfin, le voici sur le wharf... Chez lui. Pourquoi est-il descendu ? Il fait si chaud. Là-bas, à bord, il se sentait mieux. Pourquoi a-t-il quitté Dakar où il s'était creusé un lit, avait pris des habitudes ? Il était devenu étranger à son pays. Douze ans d'absence ! Il va lui falloir recommencer une autre vie, être aux prises avec les difficultés qu'il avait vaincues là-bas... Qui le connaît encore dans ce pays ? La preuve : aucun des cars et taxis ne veut s'arrêter pour le prendre. Ah ! s'il pouvait retourner sur le « Marie-Paul » ! Mais pour quoi faire ? Le bateau est toujours là, à lui faire signe de venir... N'est-il pas à destination ? Voilà le Commandant qui descend sur le pont, voilà le graisseur, l'Algérien, le mécanicien breton. Le boulanger.

Sous le wharf, la barre maintenant déferle, giflant les piliers couverts d'algues et de coquillages.

Des femmes chargées de lourds paniers de manioc reviennent des champs, par ce soleil torride, le corps inondé de sueur. Elles se parlent, sourient, s'interpellent.

Personne au départ. Personne à l'arrivée. Toujours seul. Pis encore, comme si tout le rejetait, aucun véhicule ne veut s'arrêter pour le mener en Abidjan.

Dakar, ses rues, ses mouvements, les amis défilent aux yeux de Climbié, et, à ses oreilles, des voix murmurent :

— Nous t'avions dit de ne pas partir, et que, chez soi, l'on n'est pas toujours bien... Tu le constates. Tu es plus qu'un étranger, tu fais signe à des gens qui ne te reconnaissent plus. Ce sont d'autres à côté qui te répondent par courtoisie. Il t'a fallu grimper par une corde sur le wharf... Tu t'introduis de force dans la cité... »

Enfin une camionnette s'arrête et tous les murmures cessent. Climbié roule vers Abidjan. Une cousine qui l'a reconnu lui offre deux mangues. Climbié les regarde, ces mangues qu'il tient dans ses mains. Des mangues de son pays ! nourries par le sol de son pays ! arrosées par les pluies, balancées par les vents, mûries par le soleil de son pays ! Soleil différent de tous les « autres soleils ». Et ce vent qui souffle, fait fuir la chaleur, ce vent a-t-il la même fraîcheur que tous les autres vents ?... Et des arbres, des azobés aux feuilles roses... de vrais arbres, et des oiseaux. Comment a-t-il pu rester si longtemps dehors, loin de ces arbres, de ces oiseaux, de ce vent, de ce soleil ?

Climbié regardait à droite, regardait à gauche, les yeux grands ouverts, respirant à la fois par la bouche et par le nez. Il aurait

BERNARD B. DADIÉ

voulu se plonger dans le vent, s'y baigner, être tout neuf... redevenir l'adolescent de douze ans...

Première nuit, une nuit troublée par le halètement de l'usine électrique. Une nuit pleine de bruits. Parfois, il se croyait encore sur le bateau dont il entendait les machines au ralenti, les ventilateurs ronfler. Son lit tanguait. Au réveil, la pluie, une pluie fine en guise de salutation, de souhait de bienvenue.

Levé très tôt, Climbié voulut assister au réveil des êtres et des choses.

Les rues étaient sombres. Devant certaines maisons, un flot de lumière, et d'autres lumières qui filtrent par les interstices des baraques. Une toux, des murmures, un lit qui grince, un soupir, une porte qui geint. Des chats assis sur leur train arrière, regardent droit devant eux. Des véhicules, sur le pont flottant, font tinter les plaques de fer des joints. Un voyageur, sa malle sur la tête, se dirige vers la gare. Là-bas, des ombres qui se meuvent. Les muezzins chantent. Dans la mosquée les fidèles en prières sont assis. Le marché se peuple, s'emplit de ses bruits habituels. Le temps s'éclaire. Les oiseaux dans les arbres, pépient, volettent. Un apprenti donne à boire à son camion... Les boutiques s'ouvrent, les gens vont au travail. Les cyclistes disputent la priorité aux taxis et aux piétons qui suivent les trottoirs... Climbié est enfin chez lui... Partout des femmes en pagne, des hommes en pagne... l'habit des gens du Sud... Il voudrait de plain-pied se mettre au diapason des êtres et des choses... Car il se souvient encore de cette phrase de Nalba : « A ton retour ne sois pas comme les autres qui ne veulent plus nous reconnaître. »

C'était un grand événement que ce match de football qui opposait Grand-Bassam à Bouaké, le Sud contre le Nord. Sur le stade Géo-André, les Européens venus du Nord penchaient pour Bouaké, tandis que ceux du Sud prenaient parti pour Grand-Bassam. Et tous les spectateurs sur les tribunes, sur les pelouses, battant des mains, hurlaient, trépignaient, plus actifs que les joueurs eux-mêmes. Dieu sait pourtant s'ils donnaient des coups de pied, de tête, de coude.

Le ballon siffle, hurle, crie sous les shoots des joueurs déchaînés, pressés de marquer des buts. Toutes les respirations s'arrêtent. Tous les yeux le suivent dans sa trajectoire ; il y a des yeux qui le poussent, des yeux qui le veulent retenir ; des coudes qui l'aident à voler plus vite, et des mains qui battent, les unes pour l'encourager, les autres pour l'effrayer.

Des spectateurs, sur les tribunes, entre leurs jambes, saisis-

CLIMBIÉ

sent le ballon avant le goal. L'arbitre, le pauvre arbitre, n'est bon pour personne, car devenu fatum, il tient, dans son sifflet, le sort des équipes. Le ballon repart.

— Oui plus vite,... plus vite... bon sang...

— Très bien !

— Oh ! le malheureux, si près du but !

— Tu as vu, il ne pouvait pas marquer...

— L'équipe de Bassam a du mordant. Elle gagnera la coupe.

— Mais tu es aveugle, toi ! Et ce jeu subtil de Bouaké !...

Le ballon effrayé, fatigué, veut se reposer une minute. Le voilà qui franchit la clôture... « Enfin ! » Ah, tu penses, toi ! Ne vois-tu pas un spectateur à tes trousses. Il a payé et il entend être satisfait. Le ballon donc reprend sa place sous des centaines de paires d'yeux mécontents de sa fugue.

Des Européens et des Africains, en sportifs, se tapaient amicalement sur les épaules en se tutoyant :

— Tu vois, mon ami, nous battons Bouaké.

— Impossible... Nous vous battons.

Entre eux, toute distance était abolie. Et Climbié debout près d'une marchande d'oranges, qui très habilement pelait ses fruits, regardait les gens des tribunes, les gens des pelouses, tous ces hommes que la joie en les dominant avait unis, et il se disait : « Ah, si cette harmonie, cette franche cordialité pouvaient durer ! »...

Le « facultatif 121 » fut le premier train de fin de grève en Côte d'Ivoire. Il descendait de Bobo dans un bruit infernal, chassant le silence sur tout son parcours et dans les gares ; il ameutait la population. Teuf ! Teuf ! Son bruit dominait tous les bruits de la ville, faits des bruits de tous les quartiers. Il venait dans un panache de fumée et un tourbillon de braises qui mettaient le feu au bois de chauffe entassé tout au long de la voie. Teuf ! Teuf ! La locomotive paraissait heureuse de reprendre sa course...

Mais les planteurs n'apportaient encore aucun produit. Le cacao, le café, la cola, ils refusaient de les vendre tant que le cours n'aurait pas augmenté. Il y avait des meneurs ; il fallait les trouver. Devant les boutiques aucune activité. Lorsqu'un camion arrivait, les Syriens ne bougeaient même plus. Et les indigènes devenaient remuants, exigeants...

Climbié passait pour un meneur. C'est-à-dire un anti-français. Le pavillon tricolore, haut perché sur la Résidence, couvrait les nationaux, leurs caractères et leurs habitudes, de son ombre

BERNARD B. DADIÉ

auguste. Et qui osait tenir tête au plus petit d'entre eux, qui osait protester contre une iniquité quelconque, était taxé de révolutionnaire, passait pour un ennemi de la France, chaque Français individuellement voulant représenter la France.

Climbié et ses amis, par leurs discours et leurs articles de presse, avaient, disait-on, excité les paisibles paysans qui maintenant refusaient de vendre leurs produits. Les femmes elles-mêmes n'apportaient plus les feuilles qui servent à emballer la cola. Cela ne s'était jamais vu. Et pis encore, ces indigènes se permettaient de demander la destitution de chefs supérieurs, en venant, en masse, saisir de la question les Commandants de Cercle. De telles mœurs devenaient inadmissibles, parce que capables de « troubler l'ordre public ».

L'Administrateur d'Agbomoua, par une note de service, interdit à Climbié l'accès des bureaux du Cercle. Il y alla quand même sous mille prétextes. Un jour, l'Adjoint essaya de le vider de la véranda où il était à bavarder avec un garagiste de sa connaissance. Une bagarre faillit s'ensuivre. Et toujours il parlait : toujours il écrivait.

Climbié se révélait inassimilable, indigeste. C'était la bête noire du Commandant qui, dans ses rapports, l'accusait de semer le désordre et prêchait son arrestation. Tout au moins pour l'exemple. Mauvaise graine à jeter, à parquer, à détruire, tout comme les autres ; fonctionnaires qui, pour les mêmes raisons, passaient leur temps à être mutés, à piétiner ; tout comme les autres hommes qui refusaient les fourches caudines. Dans le même temps où l'on s'acharnait à ruiner des gens honorables, l'on hissait des créatures sur le pavois, on les comblait d'honneurs et de faveurs.

Ce n'était vraiment pas ce rôle de dissident qu'on attendait de Climbié et de ses amis.

Ce n'était pas pour devenir un obstacle qu'on lui avait dispensé l'enseignement. Ayant rompu le contrat, trahi la confiance mise en lui, il devenait un traître, un rebelle et à son endroit on pouvait faire entorse à la légalité, par le fait même qu'il s'était délibérément mis hors de la légalité.

Aussi profita-t-on d'une rafle générale pour l'arrêter.

Derrière Climbié, la porte avait été ramenée violemment comme pour empêcher la lumière de pénétrer dans la cellule, lui faire comprendre combien il est bon de pouvoir aller et venir librement, à sa guise. Pour lui ne danseront plus les feuilles sur leurs pétioles, pour lui, ne joueront plus les reflets de la lumière dans les arbres. Il était maintenant un homme sans droits, l'homme

CLIMBIÉ

du Commissaire de Police, l'homme du juge d'instruction, l'homme du régisseur ; un homme qu'on ne pouvait voir qu'après avoir présenté un papier spécial, un permis de communiquer. Entre lui et les autres hommes, les hommes « propres », il y avait le mur hérissé de tessons de bouteilles, le mur jaune qui faisait mal aux yeux.

Là-haut, un pan de ciel, que parcourt le soleil. Il ignore la lutte des hommes. Il luit pour tous...

A l'ombre chétive des cellules, certains prisonniers réunis discutent, calculent. Sur les murs s'échelonnent des graffiti, des phrases, mais surtout de nombreux traits marqués au charbon. Des hommes, de cette façon, ont compté les jours, les mois, les ans, au bout desquels ils pouvaient franchir le grand portail gardé par des équipes de portiers.

Climbié était maintenant dans cette même prison qu'il regardait lorsqu'il se rendait naguère au grand jardin. Le drapeau toujours se godille dans le vent. Sa curiosité était comblée. C'est comme cela, la prison : une grande cour, des salles communes, quelques ouvertures près du mur, des barreaux, des doubles-portes. L'appel chaque soir pour le coucher et, le matin, la volière qu'on ouvre. Et chaque samedi, la visite des parents, visites reconfortantes qui font oublier la chaleur étouffante du lieu, les puces, l'air toujours surchargé.

Et les départs pour l'ambulance donc !

Climbié regardait le paysage, comme s'il ne l'avait jamais vu. Il respirait à pleins poumons l'air qu'il gardait pour le rejeter brusquement. Il faisait provision d'air, comme si dans la prison il n'y en avait point. Il regardait l'eau du fleuve, cette eau dans laquelle il s'était baigné tant de fois ; il la regardait comme s'il eût voulu dans ses yeux, en emprisonner la couleur, la fluidité. Il tenait à capter toutes ces visions pour, une à une, les faire défiler dans sa cellule. En marchant, il aurait souhaité ne jamais arriver au but ; il aurait voulu le trajet long, très long, pour, à loisir, respirer l'air salubre, vivifiant, regarder les herbes, les palmiers, les roseaux, les manguiers, rencontrer des hommes libres, sans policiers derrière eux, des hommes qui peuvent s'arrêter quand ils le désirent, repartir quand bon leur semble. Et des oiseaux qui chantent, volettent, sautillent.

Souvent, la nuit il passait en revue les accusations portées contre lui. Le mot antifrançais, jamais écrit, perçait cependant à travers toutes les phrases. On l'avait envoyé méditer entre ces murs où il se sentait un être à la merci du Juge, du Procureur, du Commandant de Cercle, du Gendarme, du Commissaire de Police,

BERNARD B. DADIÉ

du Régisseur, des Gardes, de tous ces gardiens vigilants qui représentent le Code, l'Ordre, la Société. Ils peuvent le faire sortir pendant une nuit de fouilles, et... N'est-il pas un être en rupture de ban, un serpent bon à écraser ? Et qui a-t-on jamais blâmé d'avoir tué un serpent ? Bien au contraire ! On recueille des félicitations et le reste. Le Médecin lui-même, lors des visites, à l'ambulance, le traitait avec rudesse. Il ne le touchait pas. Etait-il donc aussi dangereux que cela ? Il avait essayé de penser, de juger. Tout le mal provient de là. Il voulait, dans la société, jouer un autre rôle que le rôle obscur de brillant second imparfaitement formé, donc mal rétribué et de ce fait tout le temps aux prises avec les pires difficultés. Il avait voulu chanter aux gens la splendeur de la vie que des individus s'efforcent d'enlaidir. Entre quatre murs, dans les ténèbres. Mais on ne peut l'empêcher de penser ce qu'il pense, de penser que l'homme a droit à un minimum d'égards, un minimum de bien-être, un minimum de liberté, de sécurité, sans lequel il ne pourra jamais s'épanouir... Or, lorsqu'on parle de bien-être, des hommes s'effarouchent ; lorsqu'on parle de quiétude, ils pensent à un rendement moindre, parce que le travailleur ne sera plus talonné par le besoin, le souci... ; pour eux, il faut le tenir par des liens.

Et tous tremblent lorsqu'on parle d'un peu de liberté. Nombreux sont ceux qui voient aussitôt la fin d'une autorité. Le malentendu est là.

Certains mots dans la bouche de l'Africain auraient-ils un autre sens ? Climbié voudrait ne pas réfléchir. Mais peut-on s'empêcher de réfléchir ?

Lui, Climbié, il est un « objet », parce qu'il n'est pas un citoyen-métro. Il n'a même pas, juridiquement, la même valeur que tous ses amis naturalisés Français qui sont là, autour de lui. A quoi a-t-il droit ? A la natte — et encore, lorsque les crédits le permettent — à la vieille gamelle rouillée et sale, au repas infect cuit dans un fût d'essence, au coucher de dix-sept heures. Pas droit au lit, au couvert, au repas venu de l'hôtel, à aucun des avantages attachés à la qualité de Français-métro.

Oui, c'est ici que les inégalités sont les plus accusées. Et ses amis ont renoncé à tous leurs avantages pour mener la même vie que lui. Chaque Français, individuellement veut représenter la Nation. Et lui, que doit-il représenter ? Quelle place veut-on, en réalité, lui donner dans le concert ?

Un prisonnier, impliqué dans de nombreuses affaires, pour ne point parler et donner des noms, s'était évadé. Chacun, dans la prison, connaissait ses puissantes relations. Au lendemain de cette

CLIMBIÉ

évasion, c'est eux que le juge vint fouiller, défaisant même les doublures des caleçons, à la recherche d'on ne sait quel document, interrogeant le mur, le sol pour découvrir une cachette.

Non, jamais ils ne cherchent les causes réelles. Mais toujours des instigateurs, des boucs émissaires !

Ce juge de vingt ans, au nom de la Loi, le déshabillait, lui Climbié qui frisait la quarantaine. Et s'il protestait, refusait, ce serait : « outrage à un magistrat ». Vraiment, partout des fondrières. Un prisonnier est-il encore un homme en regard de la force ? puisque ce juge s'était conduit de la même façon envers ses amis naturalisés Français ? Il tenait certainement à leur faire comprendre que lui, il était Français de naissance et non par décret... et partant, ils pouvaient, eux aussi, être traités comme des « objets » par un jeune homme de vingt ans, armé du Code.

La première nuit de leur arrivée, le gendarme furieux avait crié : « Mettez-moi en cellule tous ces forbans et qu'on ne leur ouvre pas avant dix heures, demain. »

Forbans ! C'était le mot qui expliquait l'exclusive.

Il y a des gens qui jouent en sachant jouer et d'autres qui, jouant avec passion, ne savent pas jouer. Ce gendarme et ce juge sont de la seconde catégorie. Malgré les siècles de culture, dont ils peuvent se targuer, ils demeurent les hommes d'une idée, des hommes entiers... des hommes braqués, comme on dit.

Depuis la fin de la guerre, certains Européens, ayant changé d'attitude pour avoir compris que leurs intérêts sont liés à ceux des indigènes, qu'un temps est entièrement révolu, font de visibles efforts pour aplanir les difficultés, établir des ponts. Mais sont-ils écoutés ? Les nécessités politiques et économiques parlent plus fort. Et ils passent donc un peu pour des objecteurs de conscience dans un milieu où l'on cherche constamment l'« Africain », comme Diogène cherchait un homme, l'étudiant comme on étudierait une plante ou une roche, oubliant qu'il est lui aussi un homme, de couleur différente certes, mais homme quand même. Est-ce une raison valable de le traiter comme on le fait parce qu'il n'a pas inventé la roue ? Et combien d'Européens parmi ceux qui, à son endroit, ont des attitudes si cavalières, auraient été capables d'inventer la roue ? Qu'ont-ils personnellement inventé ? Intelligence et génie ne sont pas l'apanage d'un continent, d'une race, d'une couleur. Or le Blanc, hors de son continent, voudrait tout ramener à lui, tout subordonner à sa couleur. Instinctivement pourrait-on dire. Par droit de conquête ? Esprit de solidarité ? Calcul ? France et France-d'Outremer ! Toute l'histoire est dans l'outremer. Ce déterminatif, quelque peu restrictif.

BERNARD B. DADIÉ

D'aucuns parlent, trop souvent, de passé barbare. On juge toujours mal un peuple en ne citant que ses conquérants ou des êtres que les circonstances ont obligé à prendre les armes.

Lui, il ne sait rien, il en a conscience ; il n'a aucun diplôme valable. Mais les « diplômés authentiques » qui vont venir, quelle place occuperont-ils ? L'on fera un peu de place à quelques-uns, aux premiers ; et les autres ? Ils s'en iront à l'aventure chercher une situation.

Que veut le Blanc ? La stabilité ; sa quiétude ; son confort ; la sécurité quotidienne pour lui et pour les siens. Le statu-quo. Car il faut avoir le courage d'avouer qu'il est très difficile de se défaire de ses droits et de ses prérogatives, rien que pour des raisons humanitaires. Ainsi quelle attitude adopter à l'égard des sujets d'hier qui, après s'être hissés à votre hauteur, voudraient vous dépasser ? Il est « normal » qu'on frappe, qu'on leur frappe sur la tête comme les vieux frappent sur la tête des enfants qui veulent avoir le même oreiller qu'eux (1). Et l'on frappait les Climbié et consorts que la vie n'avait pas encore assez mûris.

Des êtres différents de soi ! Certains jeunes Européens, condisciples de Climbié, qui avaient abandonné l'école en cours de route, sont aujourd'hui des hommes considérables. Ce n'est guère une question d'étoile. Car les Africains qui, eux aussi, partirent de l'école dans le même temps, demeurent ce qu'ils doivent demeurer et ne savent où donner de la tête. Ils s'usent dans les chemins battus. Après s'être agrippés pendant un moment à toutes les aspérités pour se maintenir, ils ont fini par dégringoler. La course à la fortune se ferait-elle sur un tapis glissant auquel le Noir n'est pas habitué ?

Climbié connaît dans ce pays des gens qui, s'ils avaient été européens, auraient, de par leur ancienneté et leur rang social, occupé des places très importantes. Mais ils sont ce qu'ils sont et demeurent ce qu'ils doivent être. Et même des jeunes gens se permettent de les bousculer parce qu'ils sont ce qu'ils sont. Ah ! comme c'est bien d'être enfant d'une grande nation forte et puissante ! Comme c'est réconfortant de promener un regard sur une carte et de murmurer avec fierté : « Tout ça, c'est pour moi, le sol, les hommes, le ciel ! » De là proviennent certaines attitudes malheureuses.

A une remarque d'un des défenseurs, le juge d'instruction

(1) L'étiquette n'zema veut que par respect l'enfant n'ait pas le même oreiller que ses aînés.

CLIMBIÉ

avait répliqué : « La prison n'est pas un château. Nous n'allons pas donner des lits à des gens qui n'en ont jamais eu chez eux ! »

Il débutait dans la carrière et Climbié et ses amis avaient chacun au moins quinze ans de service. Mais ils devaient rester au bas de l'échelle. Leur sphère.

La lune par les barreaux éclairait la chambre. Dans les cellules avoisinantes des gens ronflaient, toussaient. Le garde de service faisait sa ronde ; on entendait ses clés tinter. Quelqu'un dans une des cellules du fond criait : « Malade ! Malade ! »

C'est la vie. Les uns sont en prison ; les autres rient, exultent ; certains pleurent ; beaucoup souffrent. La prison existe, parce qu'il y a des juges. C'est la preuve de leurs activités, de leur utilité. On devrait visiter les hôpitaux, les cimetières et les prisons, comme on visite les monuments dans une ville. Ce sont des lieux autrement éloquents ! Et qui montrent le degré de maturité, d'évolution d'un peuple. Mais on semble toujours vouloir cacher ses tares, ses déficiences.

Prisonnier, il fait, lui, Climbié, partie du troupeau du Tribunal. Chaque juge d'instruction a ses « bêtes » dans ce troupeau, et pour chaque bête, il est un dieu qu'on prie. Mais lui, il n'entend rien. Il se doute à peine de l'immense pouvoir qu'on lui donne et qui est effectivement le sien. Gardien de l'ordre établi, il ne sait toujours pas combien il y a de misères, de drames, de vies gâchées, dans trois ans, dix ans, quinze ans de prison ! Le Code est un barème. Et on a parfois l'impression que l'homme est fait pour la loi, qu'il y a là un cadre qu'il faut remplir.

Liberté d'opinion ! Allons donc ! L'opinion valable est l'opinion du jour. N'en voit-on pas chaque jour la preuve ? Ne lui reprochait-on pas jusqu'à ses amitiés ?

On parle de former des hommes de caractère. Or on ne les aime guère. Et Climbié regardait toutes ces têtes de prisonniers qui constamment souriaient. On les croirait heureux d'être en prison. Et c'était cette insouciance qui déroutait les geôliers...

Climbié fut enfin libre. Un soir. Son « Billet de sortie » en main, il s'en fut. La rue lui paraissait trop grande. Il se retournait, s'arrêtait, regardait la prison. Et il se disait : « Des hommes sont encore là-dedans, des hommes qui, se couchant avec le soleil, le voudrait plus rapide la nuit, et assez lent le jour. » L'air qui soufflait à flots l'oppressait. Il le gardait dans ses poumons, comme pour les laver des miasmes, des relents de la prison. Il allait comme un homme ne connaissant pas la ville. Il était libre. Et

BERNARD B. DADIÉ

ependant, il marchait accablé par tout ce qu'il avait entendu, tout ce qu'on lui avait jeté sur les épaules, le poids du dossier...

— Hé, toi... arrête ! lui cria un gendarme.

— Qu'y a-t-il encore ? se dit Climbié qui continuait à marcher parce qu'il avait en main son billet de sortie...

— Alors, tu n'entends pas quand on t'appelle ? Tu ne me reconnais pas ?

Un gendarme qu'il avait croisé, marche sur lui...

— Tu ne me reconnais pas ? C'est moi, Dassi...

— Excuse-moi mon ami. Je ne t'avais pas reconnu. Cet uniforme !

— Enfin c'est fini...

— Et oui..., il faut le croire...

— Moi, je me suis fait gendarme.

— Un gendarme qui peint ne peut être un gendarme dangereux. Est-ce que tu peins toujours ?

— Je n'en ai plus le temps, hélas... Parfois il me prend envie de partir, mais je ne suis plus seul maintenant.

En bavardant, ils étaient arrivés devant un bar où ils entrèrent.

— Donc tu ne rêves plus, mon ami. Tu refuses de vivre puisque tu ne crées plus ; tu ne veux plus communier avec la nature ; tu ne veux plus rien traduire ? Tu abandonnes ?

— Non, j'ai encore mes pinceaux. Et parfois je sens quelque chose bouger en moi.

— Tout n'est donc pas perdu ?

— Et toi ? Qu'as-tu fait de tes livres ?

— Je les ai vendus !

— Vendus ?

— Eh oui. Toute une histoire qui vaut d'être contée.

Ah non, ce n'est pas gai de retourner chez soi les mains vides. Il est plus pénible encore de voir autour de soi de vieux parents, de jeunes frères tendre la main et n'avoir rien à mettre dedans. On voudrait donner quelque chose pour que le sourire continue longtemps à fleurir sur les lèvres. Et l'on fouille vainement ses poches, et les sourires, mon cher, les sourires qui mettent de la joie au cœur, se lassent, se figent, se fanent, tombent, meurent. J'ai vu mourir de ces sourires aussi rayonnants que le soleil et je me suis chaque fois dit que l'homme riche devait être heureux de pouvoir, par un simple geste, un geste banal pour lui, faire comme un dieu, pétiller des yeux et éclore des sourires radieux.

De retour dans ce pays, je compris dès le premier jour que seule la fortune a du prix.

Que peuvent donc les bouquins et les références dans une

CLIMBIÉ

ville où seuls parlent les billets de banque ? A ces billets de banque, vas-tu opposer des livres ? Et pourtant les livres sont des fortunes, des mines de trésors inépuisables. L'argent étant désormais le seul argument qui ait du poids, je regardais ces richesses, qui jamais, en aucune circonstance, ne me permettaient de me frapper, moi aussi, la poitrine avec une superbe assurance. Je décidai de les vendre.

Matin et soir, devant mon éventaire, les hommes passaient, emportés par le rythme tumultueux de leur existence. Les livres s'ouvraient d'eux-mêmes comme pour mettre un frein à l'indifférence générale, comme un appel franc, éloquent, un appel de désespoir, tel un cœur qui s'ouvre tout à coup pour avoir longtemps attendu, longtemps douté. Un à un, les bouquins s'ouvraient, mais les gens passaient, semblant dire : « Te voilà vaincu ! Quelle richesse expose-t-on de la sorte au public ? »

Les livres se recroquevillaient au soleil. Le vent les feuilletait, comme s'il eût été à la recherche d'une référence. Je me contentais de lire et d'attendre. Après lecture je me disais : « Non, celui-ci peut encore me servir. » Et je le mettais de côté. En fin de journée, il se trouva que tous les ouvrages étaient mis de côté. Oui, tous de côté, ces dos luisants, comme des yeux qui pétillent d'intelligence, tous ces plats rugueux comme des guenilles, ces nerfs qui saillent telles des veines gonflées de sang toujours jeunes, ces innombrables arabesques de parures ! Toutes ces idées à portée de ma main ! Tous ces hommes nés sur des continents différents, en des temps différents, toutes ces idées écloses en des habitats plus ou moins riches, là, à ma portée ! Je butinais, avide de m'enrichir. Or un jour, qui pour moi doit être marqué d'une croix blanche, trois jeunes gens palpèrent quelques volumes puis continuèrent leur chemin, avec sous le bras, la sacoche du marché noir. Ensuite vint un gosse qui demanda « Mamadou et Bineta, livre de lecture à l'usage des écoles primaires du pays noir ». J'avais devant moi, pêle-mêle, de vénérables patriarches : Cicéron, Racine, Chamfort, Goethe, Hugo, Chateaubriand, Schiller, Gautier, Maupassant, Flaubert. Il passa lui aussi son chemin. Deux musulmans, n'ayant pas trouvé le Coran, s'en allèrent. Les ombres s'allongèrent. Non ! la nuit ne viendra pas sans que les livres aient opéré leur magie habituelle. Que dis-je ? Mais ça y est ! Un instituteur m'achète quatre bouquins. Dans ma naïveté, je croyais qu'il venait d'ouvrir la vanne de la curiosité, de culbuter les assises de l'indifférence, d'ébranler l'assiette de la fortune gouailleuse, de forer une brèche vers les livres, de conjurer le mauvais sort. Hélas ! Les hommes maintenant passaient sans même me regarder.

BERNARD B. DADIÉ

Le vent folâtrait dans les ouvrages, recherchant, semblait-il, un secret, une parole de paix, un mot d'espoir qu'il irait ensuite promener par le monde, un mot heureux à poser sur les fleurs où le cueilleront abeilles, papillons et poètes, un mot charmant à coller sur les lèvres d'un enfant qui le dira à ses parents, un mot de réconfort à murmurer aux oreilles de ceux qui souffrent, un mot de vie qui fait naître le rire et redonne du goût à l'existence.

— Tu n'avais donc vendu que quatre livres ?

— Mais je suis convaincu qu'avec le temps, les librairies et les bibliothèques seront davantage fréquentées, car le temps arrive où des diplômes authentiques seront exigés de tous.

— Les diplômes ! mon ami ! Combien d'hommes de valeur étouffent parce qu'ils n'ont pas le titre voulu pour percer, sous le feuillage dru des parchemins ! Au fait, que penses-tu de tous les événements que tu as vécus ?

— Je viens de comprendre que tout chez l'Européen dans ce pays, est un réflexe d'auto-défense : auto-défense contre le climat d'abord, ensuite contre les hommes, les manœuvres, l'intellectuel, l'enfant qui part à l'école, et plus encore contre les tam-tams. Il se passera, certes, un certain nombre d'années avant que l'enfant devienne un concurrent sérieux, si toutefois on lui en donne l'occasion. Mais le tam-tam !

Cherchant notre cœur, notre esprit, notre âme, afin de réaliser une assimilation totale, il se dit : « Comment puis-je dominer ce continent, ces hommes, lorsque le tam-tam, tous les soirs, leur tient le langage ancestral, les relie au passé ? »

Tam-tams ronds, tam-tams jumelés, tam-tams de toutes les formes et de tous les tons, qui chaque soir sonnez le ralliement en transmettant les messages plus vite que le télégraphe, nouvelles essaimées par les villages des morts et par les villages des vivants ! Il est certain que les jeunes gens ne comprennent pas, tous, votre langage. Mais d'instinct ils répondent : « présent ! » Vous faites partie de la communauté. Et vos notes, en eux, font vibrer plus d'une corde !

Tams-tams des funérailles et tam-tams des jours de fêtes ! Vous avez beau jouer le 14 juillet et le 11 novembre, vous avez beau répéter des refrains émaillés de mots français, vous demeurez spécifiquement africains et retenez les gens au bord de l'abîme sans fond de la dépersonnalisation.

Or vous ne chantez que la joie de vivre en commun, dans la paix. Car vous n'êtes plus des tam-tams de guerre, mais des tam-tams de joie, des tam-tams de vie...

CLIMBIÉ

Et sortant de sa poche une lettre de M. Targe, Climbié se mit à la lire à Dassi.

« Mon Cher Climbié,

« J'ai suivi d'assez près les événements de ces dernières
« années. Il en est toujours ainsi dans les rencontres humaines,
« lorsque les hommes se laissent guider uniquement par l'intérêt,
« par le prestige.

« Aujourd'hui il faut, et nous le voulons, dans cette compé-
« nétration des races et des peuples, donner une place prépon-
« dérante à la connaissance, à la compréhension et à l'amour...

« Tu me disais un jour qu'un de vos rois, en montant sur le
« trône, rompit la tradition de guerroyer, en dépit des protes-
« tations de certains chefs. Eh bien ! ce roi avait bien agi, puis-
« qu'ensuite les délégations des royaumes environnants se mirent
« d'accord pour conclure, en buvant le fétiche, un pacte d'alliance
« et de non-agression.

« Et ce fut à la suite de cet acte que des pistes sillonnèrent
« toutes ces régions, pistes de caravanes, pistes des explorateurs.

« A l'exemple de ce roi et à la suite de nos explorateurs,
« je dis que nous devons aller de l'avant, tracer hardiment les
« routes que suivront les nouvelles caravanes, les caravanes de la
« fraternité dans un monde pacifié. »

Abidjan, le 18 avril 1953.

